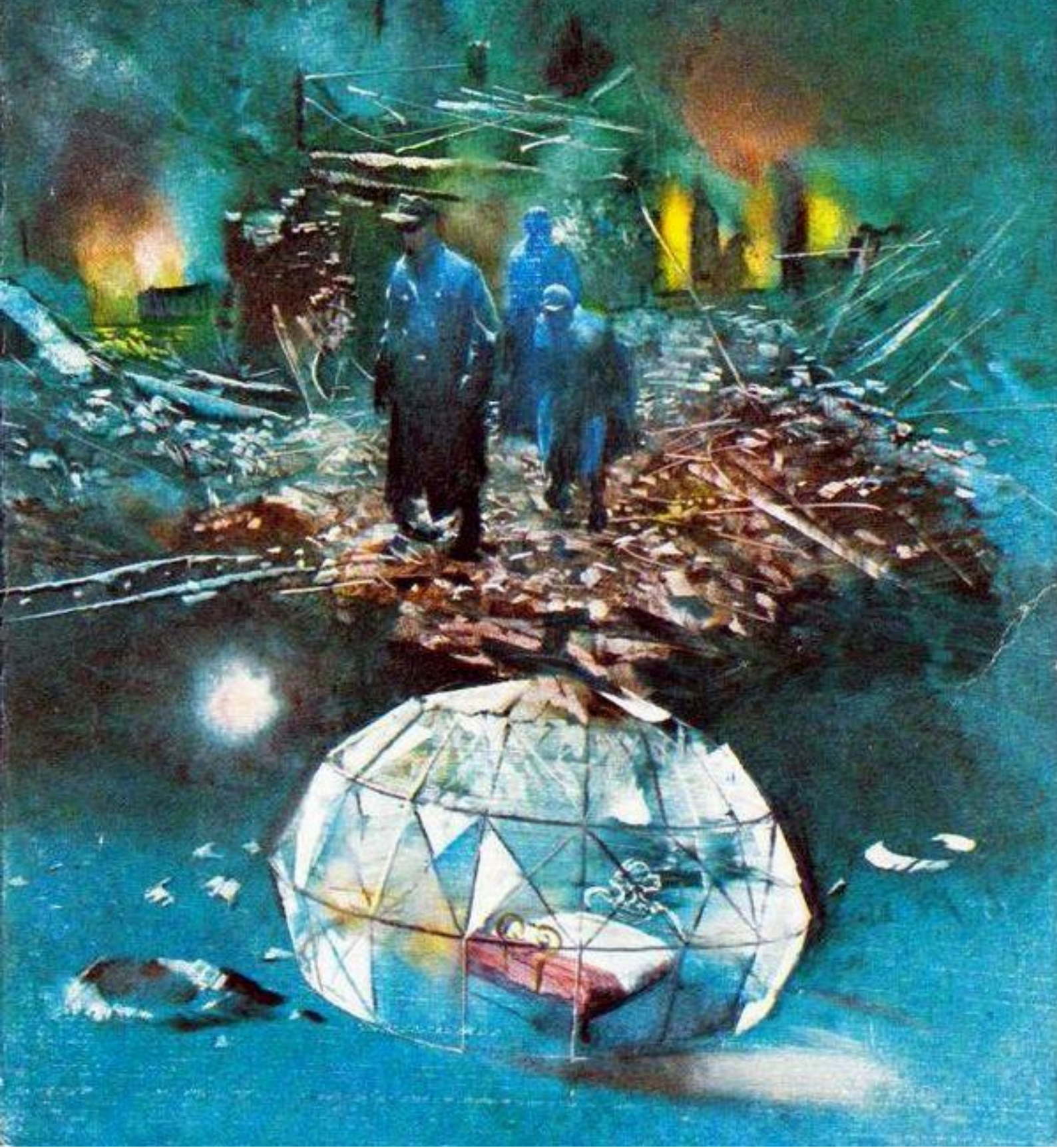




KURT VONNEGUT JR.

# Abattoir 5





# Abattoir 5 ou la croisade des enfants

*Farandole d'un bidasse avec la Mort par  
KURT VONNEGUT, Jr*

*Germano-Américain de quatrième génération  
Qui se la coule douce au Cap Cod,  
Fume beaucoup trop  
Et qui, éclaireur dans l'infanterie américaine  
Mis hors de combat  
Et fait prisonnier,  
A été, il y a bien longtemps de cela,  
Témoin de la destruction de la ville  
De Dresde (Allemagne),  
« La Florence de l'Elbe »,  
Et a survécu pour en relater l'histoire.  
Ceci est un roman  
Plus ou moins dans le style télégraphique  
Et schizophrénique des contes  
De la planète Tralfamadore  
D'où viennent les soucoupes volantes.  
Paix.*



Traduit de l'américain par Lucienne LOTRINGER

*Ce roman a paru sous le titre original*  
SLAUGHTERHOUSE-FIVE

*À Mary O'Hare et Gerhard Müller*

Kurt Vonnegut, Jr, 1969  
Pour la traduction française, Éditions du Seuil, 1971

*Les bœufs se lamentent  
Et l'enfant s'éveille  
Mais le roi du monde  
Ne pleure, ô merveille !*

# 1

C'est une histoire vraie, plus ou moins. Tout ce qui touche à la guerre, en tout cas, n'est pas loin de la vérité. J'ai réellement connu un gars qu'on a fusillé à Dresde pour avoir pris une théière qui ne lui appartenait pas. Ainsi qu'un autre qui menaçait de faire descendre ses ennemis personnels par des tueurs à la fin des hostilités. Et ainsi de suite. Tous les noms sont fictifs.

Je suis bien retourné à Dresde en 1967 avec l'argent de la fondation Guggenheim (Que Dieu protège leur Fric). Ça ressemblait beaucoup à une quelconque ville de l'Ohio, en plus dégagé. Il doit y avoir des tonnes de farine humaine dans le sous-sol.

J'y ai emmené un vieux copain de baroud, Bernard V. O'Hare. On s'est lié avec un chauffeur de taxi qui nous conduisait à l'abattoir où l'on nous enfermait, le soir, du temps que nous étions prisonniers. Il s'appelait Gerhard Millier. Il nous a dit avoir été brièvement gardé en captivité par les Américains. Nous lui avons demandé quel effet ça faisait de vivre en régime communiste, et d'après lui c'était terrible au début, car tout le monde devait se crever au travail, on était à court de logements, de nourriture et de vêtements. Mais les choses avaient changé. Il avait un petit appartement confortable et sa fille faisait des études. Sa mère avait été incinérée ici dans la tempête de feu. C'est la vie.

Il a envoyé une carte à O'Hare au moment des fêtes, et voilà ce qu'on y lisait :

« Je vous souhaite, à votre famille aussi, tant qu'à votre ami, un joyeux Noël et une heureuse année et j'espère que nous nous reverrons dans un monde de paix et de liberté dans le taxi, avec de la fortune. » *Sic.*

Ça me plaît beaucoup : « Avec de la fortune ».

Je ne suis pas près de reconnaître ce que cet infect petit bouquin m'a coûté d'argent, de temps, d'usure nerveuse. Quand je suis rentré de la Seconde Guerre mondiale, il y a vingt-trois ans, je pensais qu'il me serait facile de raconter la destruction de Dresde, puisqu'il me suffirait de rapporter ce que j'avais vu. Et je comptais aussi faire un chef-d'œuvre, ou au moins des tas d'argent, d'un sujet aussi vaste.

Mais Dresde ne faisait sortir que peu de mots de mon esprit à ce moment-là, en tout cas pas assez pour un livre. Et il n'y en a toujours pas beaucoup qui me viennent, maintenant que je suis un vieux schnock radotant sur le passé, avec ses Pall Mall et des fils déjà adultes.

Je médite sur l'inutilité de mes souvenirs de captivité ; pourtant, quelle tentation que d'écrire sur Dresde, et ce *limerick* fameux me tourne dans la tête :

*À Stamboul y'avait un gars  
Qui s'adressait à son... bras  
« T'as pris mon argent  
Tu m'as mis sur l'flanc  
Et maint'nant tu pisses même pas. »*

De même que la chanson qui dit :

*J'm'appelle Yon Yonson  
J'bosse dans l'Wisconsin,  
Dans une grande scierie.  
Les gens qu'j'croise au long des rues  
M'questionnent tout l'temps : « Quel est ton nom ? »  
Et j'leur réponds :  
« J'm'appelle Yon Yonson  
J'bosse dans l'Wisconsin... »*

Et ainsi de suite, à l'infini.

Au fil des ans, les personnes avec qui j'étais en relation m'ont souvent interrogé sur l'état de mon travail, et en général,

je leur ai répondu que le gros morceau était quelque chose sur Dresde.

C'est ce que j'exposais une fois à Harrison Starr, le metteur en scène ; il a haussé les sourcils et m'a demandé :

— C'est un ouvrage pacifiste ?

— Oui, ai-je affirmé. J'en ai l'impression.

— Vous savez quel est le conseil que je donne à ceux qui ont l'intention d'écrire contre la guerre ?

— Non. Que préconise Harrison Starr ?

— Je demande : Pourquoi ne vous lancez-vous pas plutôt dans l'antiglacier ?

Son idée était, bien entendu, qu'il y aurait toujours des guerres, qu'elles étaient aussi commodes à arrêter que les glaciers. Je partage cet avis.

Même si elles ne jouissaient pas de la constance des glaciers, il resterait toujours cette bonne vieille mort.

Quand j'avais quelques années de moins, occupé à mes affaires dresdiennes, j'ai proposé un jour à un vieux copain de tranchée, Bernard V. O'Hare, de descendre le voir. Il était avocat général en Pennsylvanie. Et moi écrivain au Cap Cod. Nous avions été troufions, éclaireurs dans l'infanterie. Nous n'avions jamais espéré rouler sur l'or dans le civil, mais nous nous défendions bien.

J'ai chargé la Compagnie des téléphones de me le trouver. Ils sont épatants. De temps à autre, tard le soir de préférence, il me prend une crise d'éthylisme et de téléphonite aiguë. Je me pinte et je fais reculer ma femme avec une haleine où la rose s'unit au gaz asphyxiant. Ensuite, avec gravité et distinction, je prie la standardiste de me passer tel ou tel ami dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis des générations.

C'est de cette façon que j'ai eu O'Hare au bout du fil. Il est court sur pattes et je suis plutôt bien taillé. Dans l'armée, on nous connaissait sous le nom de Laurel et Hardy. Nous fûmes capturés ensemble. J'ai décliné mon identité dans l'appareil. Il n'a pas eu de mal à admettre que c'était moi. Il était encore debout. En train de lire. Tout le monde dormait dans la maison.

Écoute, j'ai commencé, je prépare un volume sur Dresde. J'aurais besoin d'aide pour me rappeler des trucs. Tu crois que je pourrais faire un saut chez toi ; on prendrait un verre en bavardant et ça nous reviendrait.

Il n'était pas emballé. Il a prétendu avoir presque tout oublié. Mais il m'a tout de même dit d'arriver.

— Je prévois que la grande scène sera l'exécution de ce pauvre bougre d'Edgar Derby. C'est d'une terrible ironie : une ville entière anéantie par l'incendie, des dizaines de milliers de tués. Plus un bidasse américain qui se fait appréhender dans les ruines pour avoir volé une théière.

Le procès est mené selon les règles et puis on le passe par les armes.

— Hum ! a grommelé O'Hare.

— Ce n'est pas là que tu placerais le gros effet ?

— Je n'y connais rien, rétorqua-t-il. C'est ton métier, pas le mien.

Comme c'est ma spécialité de bricoler le paroxysme, l'émotion forte, la subtilité psychologique, le dialogue bien enlevé, le suspense et l'affrontement dramatique, j'avais produit nombre d'ébauches de l'odyssée de Dresde. Le meilleur de ces plans, ou du moins le plus décoratif, figurait au dos d'un rouleau de papier peint.

Je m'étais servi des pastels de ma fille et chaque personnage principal avait sa couleur. L'histoire commençait à un bout du rouleau, se terminait à l'autre et bien sûr, entre les deux, il y avait le milieu. La ligne bleue coupait la rouge et puis la jaune, et cette dernière disparaissait, car le gars du trait jaune était mort. Et ainsi de suite. Le bombardement de Dresde était représenté par une bande verticale de hachures orange et toutes les droites encore en vie la traversaient pour ressortir de l'autre côté.

La jonction, tout au bout du faisceau, était un champ de betteraves au bord de l'Elbe, à la sortie de Halle. La pluie dégringolait. En Europe, la guerre était du passé depuis quinze jours. Nous étions en rang, gardés par des soldats russes : Anglais, Américains, Hollandais, Belges, Français, Canadiens,



Sud-Africains, Néo-Zélandais, Australiens, des milliers sur le point d'abandonner la condition de prisonniers de guerre.

Et à l'autre extrémité du champ, des milliers de Russes, Polonais, Yougoslaves gardés, eux, par des soldats américains. On nous échangea là, sous la pluie : parité absolue. O'Hare et moi on a grimpé à l'arrière d'un camion américain avec pas mal de gens. O'Hare n'emportait pas de souvenirs. Presque tous les autres, oui. J'avais un sabre de parade de la Luftwaffe ; je l'ai encore. Le petit Américain rageur que j'ai baptisé Paul Lazzaro s'était ramassé pas loin d'un kilo de diamants, émeraudes, rubis et le reste. Il en avait délesté des morts dans les caves de Dresde. C'est la vie.

Un Anglais demeuré, qui avait semé ses dents à tous vents, transportait son trophée dans un sac de toile. La sacoche reposait sur mon cou-de-pied. Il y fourrait son nez toutes les cinq minutes, puis se mettait à rouler les yeux en dévissant son cou décharné pour essayer de surprendre quelqu'un en train de convoiter son trésor. Et, d'une secousse, il envoyait sa besace sur ma jambe.

Je m'imaginais que c'était sans le vouloir. Mais j'étais naïf. Il fallait absolument qu'il montre le contenu à quelqu'un, et il avait conclu qu'il pouvait me faire confiance. Il accrocha mon regard, fit un clin d'œil, desserra la coulisse. Il y avait une tour Eiffel en plâtre là-dedans. Dorée. Incrustée d'une pendule.

— Si c'est pas bath, dit-il.

On nous envoya par avion dans un camp de convalescence, en France, où l'on nous gava de bouillie chocolatée et de toutes sortes de choses riches en calories, jusqu'à ce que nous soyons bien potelés. Puis on nous rapatria et c'est alors que j'ai épousé une belle fille, elle aussi bien potelée.

Et nous avons eu beaucoup d'enfants.

Ils sont tous adultes maintenant, et moi un vieux schnock qui radote sur le passé en grillant des Pall Mall. J'm'appelle Yon Yonson, j'bosse dans l'Wisconsin, dans une grande scierie.

Par intervalles, je tente d'appeler au téléphone d'anciennes petites amies, tard le soir quand ma femme est au lit.

Mademoiselle, pourriez-vous me donner le numéro de Mme Une telle. Il me semble qu'elle habite à tel endroit.

— Je regrette, monsieur. Elle ne figure pas à l'annuaire.

— Merci, mademoiselle. Merci bien quand même.

Et je laisse sortir le chien, ou bien je le fais rentrer, et on taille une bavette. Je lui révèle que je l'aime bien, il me garantit qu'il me rend la pareille. L'odeur de rose et de gaz asphyxiant ne l'affecte pas.

— T'es au poil, Sandy, je lui répète. Tu t'en rends compte ? T'es vraiment bien.

D'autres fois, je branche la radio et j'écoute une émission parlée en provenance de Boston ou de New York. Je ne supporte pas la musique enregistrée quand j'ai trop bu.

Je finis par aller au lit et ma femme s'inquiète de l'heure. Elle a toujours besoin d'avoir l'heure. Il arrive que je ne sache pas, et je lui réponds :

— Je ne l'ai pas. Tu peux me fouiller.

À l'occasion, je fais le bilan de mes études. J'ai fréquenté un temps l'université de Chicago après la Seconde Guerre. J'étais en Anthropologie. À l'époque, on enseignait que tout le monde était exactement comme tout le monde. Peut-être en sont-ils encore là.

On nous apprenait aussi que personne n'était ridicule, mauvais ou répugnant. Peu avant sa mort, mon père me dit comme ça :

— Tu as remarqué que tu n'as jamais mis de crapule dans tes histoires ?

Je lui ai rappelé que je devais cela à mes cours d'après-guerre.

En même temps que je me préparais à devenir anthropologue, j'étais aussi correspondant judiciaire à la célèbre Agence de presse de Chicago pour vingt-huit dollars par semaine. Un beau matin, on m'a transféré de l'équipe de nuit à celle de jour si bien que j'ai travaillé seize heures d'affilée. Nous collaborions avec tous les journaux de la ville, l'Associated Press, l'United Press et tout le tremblement. Relevaient de notre

compétence tribunaux, commissariats, casernes de pompiers, garde côtière du lac Michigan, quoi encore ? Des canalisations pneumatiques qui couraient sous les rues de Chicago nous reliaient à nos clients.

Les envoyés téléphonaient leurs comptes rendus à des rédacteurs munis d'écouteurs qui les tapaient sur stencils. Une fois reproduits, les articles étaient emprisonnés dans les tubes de velours et de laiton qu'avalait les canalisations. Les correspondants aussi bien que les rédacteurs les plus coriaces étaient les femmes qui remplaçaient les hommes partis au front.

Je dus dicter mon premier papier à une de ces garces. C'était au sujet d'un jeune démobilisé qui avait été engagé comme garçon d'ascenseur dans un vieil immeuble administratif. Au rez-de-chaussée, la grille de l'ascenseur enroulait ses volutes de métal. Le lierre en fer forgé s'échappait par tous les trous. Il y avait un rameau de fer forgé sur lequel se perchaient deux perruches.

Notre civil frais émoulu décide de ramener sa benne au sous-sol, ferme la porte et amorce sa descente mais son alliance s'était accrochée dans les ornements. Le voilà suspendu dans le vide tandis que le plancher s'abaisse, se dérobe sous ses pieds ; le plafond l'écrabouille. C'est la vie.

Je téléphone mon article et la brave dame qui allait composer le stencil m'interroge :

- Quelle a été la réaction de sa femme ?
- Elle n'est pas encore au courant. Ça vient de se produire.
- Appelez-la pour avoir une déclaration.
- Hein ?
- Racontez que c'est la police, que vous êtes le capitaine Finn. Vous avez une mauvaise nouvelle. Annoncez-la-lui et voyez un peu ce qui se passe.

Ce que je fais. Elle prend la chose comme on pouvait s'y attendre. Un enfant. Et tout ça.

Quand j'arrive au bureau, la rédactrice s'enquiert, pour sa gouverne personnelle, de l'allure qu'avait l'écrabouillé au moment de l'écrabouillage.

Je la lui décris.

— Ça vous a secoué ? me harcèle-t-elle. (Tout en croquant des friandises « Trois Mousquetaires ».)

— Bon Dieu, non, Nancy. J'ai assisté à pire que cela pendant la guerre.

Déjà à cette époque, j'étais censé écrire sur Dresde. Ce n'était pas cette opération aérienne-là qui avait la vedette aux États-Unis en ce temps-là. Par exemple, très peu d'Américains se rendaient compte que cela avait été beaucoup plus meurtrier que Hiroshima. Je n'en étais pas conscient non plus. On n'avait pas fait beaucoup de battage.

Je me trouvais exposer le raid, tel que j'en avais été témoin, et mon projet de livre à un professeur de l'université de Chicago, au cours d'un cocktail. Il était membre d'un certain Comité pour la réflexion sociale. Il m'expliqua comment les Allemands fabriquaient du savon et des bougies avec la graisse des juifs, le principe des camps de concentration et le reste.

Je n'avais que « Je sais bien, je sais bien, je le sais ! » à lui opposer.

La Seconde Guerre avait sans doute endurci tout le monde. Je suis devenu chargé de relations pour la General Electric à Schenectady, dans l'État de New York, et pompier volontaire à Alplaus, village où j'ai acheté ma première maison. Mon patron était le type le plus exigeant que j'ai eu la malchance de rencontrer. Il avait été chargé de relations publiques avec le grade de lieutenant-colonel, à Baltimore. Pendant mon séjour à Schenectady, il s'affilia à l'Église réformée hollandaise, qui n'a rien de folichon.

Parfois il me sondait afin de découvrir pourquoi je n'avais pas été officier, comme si c'était une tare.

Ma femme et moi avons perdu nos plis et nos fossettes. Nous traversions une période de vaches maigres. Nous avions pour amis des quantités de démobilisés étiques et leurs femmes tout aussi étiques. Les ex-troufions les plus sympathiques de Schenectady, ceux que j'estimais les plus gentils et les plus drôles, ceux qui détestaient la guerre avec le plus de ferveur étaient les hommes qui s'étaient battus pour de bon.

C'est alors que j'ai écrit à l'Armée de l'Air pour avoir des détails sur le bombardement de Dresde : qui en avait donné l'ordre, combien d'avions y avaient pris part, quelle en était la raison, quel bien en avait-on tiré, etc. Le monsieur qui accusa réception de ma lettre était, comme moi, chargé de relations. Il exprimait ses regrets, mais les renseignements demeuraient hautement confidentiels.

J'ai lu sa réponse à haute voix à ma femme, et j'ai explosé :

— Confidentiels ? Pour qui, bon Dieu ?

Nous faisons à ce moment-là partie de la Fédération pour l'Unité mondiale. Je ne sais pas très bien quelles sont nos convictions maintenant. Nous sommes peut-être téléphonomanes. C'est fou ce que nous téléphonons ; moi, du moins, quand la soirée est avancée.

Quinze jours après ma conversation avec mon vieux pote Bernard V. O'Hare, je lui ai rendu effectivement visite. C'était en 1964, il me semble, enfin la dernière année de l'Exposition universelle à New York. *Eheu, fugaces labuntur anni*. J'm'appelle Yon Yonson. À Stamboul y'avait un gars...

J'ai emmené deux petites filles, la mienne, Nanny, et sa meilleure amie Allison Mitchell. Elles n'avaient jamais quitté le Cap Cod. Nous avons vu un fleuve et il a fallu s'arrêter afin qu'elles puissent l'observer et réfléchir un brin. Pour la première fois, elles étaient en présence d'eau non salée, sous des espèces longues et étroites. C'était l'Hudson. Il y nageait des carpes visibles à l'œil nu. Elles étaient aussi grosses que des sous-marins atomiques.

Nous avons aussi rencontré des chutes, des cours d'eau qui bondissaient des falaises dans la vallée du Delaware. Des quantités de choses à examiner ; bientôt on devait repartir, c'était toujours l'heure de repartir. Les petites filles portaient des robes blanches du dimanche et de jolis souliers noirs, afin que tout le monde s'accorde à les trouver bien élevées.

— On y va, les enfants, répétais-je.

Et en avant.

Après le coucher du soleil nous avons dîné dans un restaurant italien, puis j'ai frappé à la porte de l'élégante



demeure en pierre de Bernard V. O'Hare. Je balançais à bout de bras une bouteille de whisky irlandais.

J'ai fait la connaissance de sa charmante femme Mary à qui je dédie ce livre. Ainsi qu'à Gérard Müller, le chauffeur de taxi de Dresde. Mary O'Hare est infirmière diplômée : c'est une profession admirable pour une femme.

Mary s'extasia sur mes deux jeunes compagnes, les entraîna avec ses propres enfants, les envoya tous au premier jouer et regarder la télévision. Une fois les enfants sortis, j'ai flairé que Mary ne m'aimait pas ou que quelque chose lui déplaisait. Elle était polie mais glaciale.

— Vous avez une maison bien accueillante. C'était tout à fait vrai.

— J'ai arrangé un coin où vous pourrez parler sans être dérangés.

— Magnifique.

Je m'imaginais des fauteuils de cuir près d'un feu de cheminée dans une pièce lambrissée où deux vieux soldats auraient bu en bavardant. Mais elle nous conduisit à la cuisine. Elle avait disposé deux chaises rigides près d'une table à dessus de faïence blanche. Toute cette blancheur hurlait sous une décharge de deux cents watts. C'était un bloc opératoire qu'elle avait préparé. Il y avait un seul verre, pour moi. Elle m'expliqua que O'Hare ne touchait plus à rien de fort depuis la guerre.

Nous nous sommes assis. O'Hare était mal à l'aise mais ne voulait pas me confier ce qui n'allait pas. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui, en moi, faisait bouillir Mary de telle sorte. J'étais bon père de famille. Je n'avais été marié qu'une fois. Je n'étais pas alcoolique. Je n'avais pas joué de sale tour à son mari pendant les hostilités.

Elle se servit un Coca-Cola en malmenant à grand bruit les glaçons dans l'évier d'inox. Puis elle gagna l'autre extrémité de la maison. Mais elle ne tenait pas en place. Elle arpentait les pièces, ouvrait et fermait les portes, charriait des meubles pour se défouler.

J'ai demandé à O'Hare ce que j'avais fait ou dit pour la mettre dans cet état.

— Je t'en prie. Ne te tracasse pas. Cela n'a rien à voir avec toi.

C'était gentil de sa part. Il mentait. C'était bien de moi qu'il s'agissait.

Nous avons alors essayé d'oublier Mary et de nous rappeler la guerre. J'ai avalé deux bons coups de tord-boyaux que j'avais apporté. Par instants nous gloussions, bouches fendues comme si les souvenirs remontaient, mais pas moyen de se remémorer quoi que ce soit de valable. O'Hare pensait à un gars qui avait découvert une énorme quantité de vin à Dresde, juste avant le bombardement, et qu'il avait fallu ramener dans une brouette. Pas vraiment matière à un livre. J'évoquais deux soldats russes qui avaient mis à sac une fabrique de réveils. Ils en avaient une pleine charretée. Ils étaient saouls et béats. Ils fumaient des cigarettes démesurées roulées dans du papier journal.

C'était à peu près tout en fait de réminiscences et Mary continuait à s'agiter. Elle se décida à revenir à la cuisine se verser un autre Coca. Elle retira un nouveau casier à glace du réfrigérateur et fit résonner l'évier, malgré tous les glaçons déjà démoulés.

Alors elle me fit face, me laissa deviner l'étendue de sa colère et que c'était à moi qu'elle en avait. Elle discutait toute seule depuis plusieurs minutes si bien que ce que j'ai entendu n'était qu'un fragment d'une conversation beaucoup plus longue.

— Vous n'étiez que des gosses, lâcha-t-elle.

— Quoi ?

— Vous étiez des gamins pendant la guerre, comme ceux qui sont à l'étage !

J'approuvai du chef. Nous étions alors indubitablement des puceaux, à peine sortis de l'enfance.

— Mais ce n'est pas ce que vous raconterez, bien sûr.

Elle ne questionnait pas. Elle accusait.

— Je ne sais pas trop.

— Eh bien, moi, je sais. Vous allez faire croire que vous étiez des hommes, pas des morveux, et au cinéma vos rôles seront tenus par Frank Sinatra et John Wayne ou un de ces sales vieux bonshommes prestigieux à l'allure martiale. La guerre sera tout

simplement magnifique et nous en aurons beaucoup d'autres. Dans lesquelles on enrôlera des mioches comme ceux d'en haut.

J'ai tout compris. C'est la guerre qui l'exaspérait. Elle ne voulait pas que ses mêmes ou ceux des autres soient tués au champ d'honneur. Et elle croyait que livres et films contribuaient à encourager tout cela.

J'ai donc levé la main droite pour lui faire une promesse :

— Mary, je suppose que mon fameux roman ne sera jamais terminé. Je dois avoir à ce jour écrit cinq mille pages que j'ai toutes jetées au panier. Mais si j'en viens à bout, je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y aura pas de personnages à la Frank Sinatra ou à la John Wayne.

« Et en plus, je l'appellerai LA CROISADE DES ENFANTS !  
Depuis nous sommes bons amis.

O'Hare et moi avons abandonné la chasse aux souvenirs ; nous nous sommes installés dans la salle de séjour pour parler de choses et d'autres. La vraie Croisade des Enfants commençait à nous intriguer et O'Hare consulta un bouquin à lui, *De quelques croyances populaires extraordinaires et de l'aveuglement des foules* de Charles Mackay, docteur en droit, publié pour la première fois à Londres en 1841.

Mackay tenait toutes les croisades en piètre estime. La Croisade des Enfants ne lui semblait qu'à peine plus lamentable que les dix autres réservées aux adultes. O'Hare lut tout haut ce passage bien tourné :

*L'histoire, en un message solennel, nous enseigne que les croisés n'étaient que des sauvages ignorants guidés par un fanatisme intransigeant le long d'un chemin de larmes et de sang. La légende, par contre, s'étend sur leur piété et leur héroïsme. Elle offre une description aux couleurs grandioses et passionnées de leur vertu, de leur désintéressement, de la gloire immortelle qui a rejailli sur eux et des services inestimables qu'ils ont rendus à la chrétienté.*

O'Hare poursuivit : *Quelle fut, après tout, la conséquence de ces luttes ? L'Europe galvauda ses trésors et ses hommes par millions ; tout cela pour qu'une poignée de chevaliers*

*belliqueux jouissent de la possession de la Palestine pendant une centaine d'années !*

Mackay fait remonter l'origine de la Croisade des Enfants à 1213, lorsque deux moines eurent l'idée de lever des armées d'adolescents en France et en Allemagne et de vendre ceux-ci comme esclaves en Afrique du Nord. Trente mille se portèrent volontaires, pensant atteindre la Palestine. *C'était, cela va de soi, des enfants abandonnés, errants, qu'on rencontre en bandes serrées dans les grandes villes, repus de vice et d'impudence, prêts à tout.*

Le pape Innocent III était persuadé, lui aussi, qu'ils arriveraient en Terre sainte et débordait d'enthousiasme.

— Ces petits veillent tandis que nous dormons ! déclara-t-il.

La plupart des jeunes croisés furent embarqués à Marseille et approximativement un sur deux périt par naufrage. L'autre moitié toucha la côte nord-africaine, où on les écoula.

À la faveur d'un malentendu, quelques-uns s'étaient présentés à Gênes où ne mouillait aucun bateau d'esclaves. Des gens de bien les y nourrirent, leur accordèrent un abri, les questionnèrent sans rudesse ; puis on leur glissa un peu d'argent et beaucoup de bons conseils avant de les renvoyer chez eux.

— Bravo pour les bonnes âmes de Gênes, s'exclama Mary O'Hare.

J'ai passé la nuit dans une des chambres d'enfant. O'Hare avait placé à mon intention un livre sur la table de nuit. C'était : *Dresde, son histoire, son théâtre, son musée*, de Mary Endell. Il datait de 1908 et l'introduction s'ouvrait sur ces mots :

*Nous espérons que ce moderne ouvrage se révélera utile. Il se propose de présenter au lecteur de langue anglaise une vue d'ensemble de l'évolution architecturale de Dresde ; de son épanouissement musical grâce au génie de quelques hommes ; il attire enfin l'attention sur certains chefs-d'œuvre artistiques qui font de son musée le lieu d'élection de ceux qui sont en quête d'impressions durables.*

Un peu plus loin, je lus l'historique suivant :

*En 1760, Dresde eut à subir le siège des Prussiens. Les canons ouvrirent le feu le 15 juillet. Le musée de peinture fut incendié. De nombreux tableaux avaient été transportés au Königstein, mais certains furent gravement détériorés par des éclats d'obus, en particulier le « Baptême du Christ » de Francia. De plus, le clocher de la majestueuse Kreuzkirche d'où on avait observé jour et nuit les mouvements de l'ennemi était en flammes. Il devait bientôt s'effondrer. En contraste avec le sort pitoyable de la Kreuzkirche, les bombes prussiennes rebondissaient comme grêle sur les courbes du dôme de pierre de la Frauenkirche. Frédéric fut contraint d'abandonner le blocus quand il apprit la chute de Glatz, point faible de ses récentes conquêtes. « Nous devons nous diriger vers la Silésie afin de ne pas tout perdre. »*

*Dresde fut affreusement saccagée. Quand Goethe, alors jeune étudiant, visita la ville, il découvrit encore de tristes ruines : « Du dôme de l'église Notre-Dame, j'apercevais, parsemant la belle ordonnance de la ville, ces tristes ruines ; cependant le bedeau louait le talent de l'architecte qui avait su prémunir l'église et sa coupole contre une catastrophe si peu souhaitable, et les avait construites à l'épreuve des bombes. Le bon sacristain, me désignant alors les ruines de toutes parts, prononça pensivement ces mots : “Voilà ce qu'a fait l'ennemi.” »*

Le lendemain matin les deux petites filles et moi avons traversé le Delaware à l'endroit où George Washington l'avait franchi. Nous sommes allés à l'Exposition universelle de New York, y avons vu à quoi ressemblait le passé selon les usines Ford et Walt Disney, ce que serait le futur d'après la compagnie General Motors.

Je me suis inquiété du présent : quelles étaient ses dimensions, sa profondeur, la part qui m'en revenait.

Après cela, pendant deux ans, j'ai enseigné la technique d'écriture au célèbre Séminaire des écrivains de l'université d'Iowa. Je me suis mis plusieurs fois dans de beaux draps, m'en suis sorti quand même. Je donnais mes cours l'après-midi. Le



matin j'écrivais. Je n'y étais pour personne. Je travaillais au fameux livre sur Dresde.

C'est à ce moment-là qu'un monsieur très gentil, du nom de Seymour Lawrence, m'offrit un contrat de trois livres ; je lui ai répondu :

— D'accord, le premier du lot sera mon fameux livre sur Dresde.

Les amis de Seymour Lawrence l'appellent « Sam ». Et maintenant je crie à Sam :

— Sam, le voici ce bouquin !

S'il est tellement succinct, confus et discordant, mon cher Sam, c'est qu'il n'y a rien de raisonnable à dire d'un massacre. Tout le monde est censé mourir pour ne plus jamais désirer ou affirmer quoi que ce soit. Tout se doit d'être silencieux au lendemain d'une boucherie, et l'est en fait, les oiseaux exceptés.

Que chantent donc les oiseaux ? Ce qu'on peut chanter à propos d'un carnage, des choses comme « Cui-cui-cui ? ».

J'ai fait comprendre à mes fils qu'il ne leur est, sous aucun prétexte, loisible de prendre part à des tueries et que la nouvelle de l'exécution d'ennemis ne saurait leur procurer ni satisfaction ni jubilation d'aucune sorte.

Je leur ai aussi imposé de ne pas travailler pour des maisons qui fabriquent les instruments d'extermination et de manifester leur mépris envers ceux qui estiment que nous avons besoin de tels engins.

Comme je l'ai rapporté, je suis récemment retourné à Dresde avec mon ami O'Hare. Nous avons fait les quatre cents coups à Hambourg, Berlin-Ouest, Berlin-Est, Vienne, Salzbourg, Helsinki et même Leningrad. C'était excellent pour moi d'étudier tous ces cadres authentiques que j'utiliserai plus tard dans mes histoires imaginaires. L'une d'elles s'intitulera *Baroque russe*, une autre *Défense d'embrasser*, d'autres *Dollar Bar*, ou *Avec de la fortune*.

Et ainsi de suite.

On prétendait qu'un avion de la Lufthansa reliait Philadelphie à Francfort par Boston. O'Hare devait embarquer à Philadelphie, moi à Boston et zou ! Mais Boston était pris dans le brouillard, l'avion fila directement sur Francfort. Je me suis transformé en spectre dans la brume de Boston, la Lufthansa m'a chargé dans un taxi avec d'autres hommes invisibles et nous a expédiés dans un motel pour une nuit-fantôme.

Les heures ne passaient pas. Quelqu'un s'amusait avec les pendules, et non seulement les pendules électriques mais aussi celles qu'on remonte. La petite aiguille de ma montre tressautait une fois, une année s'écoulait, puis elle refaisait un petit saut.

Je n'y pouvais rien. En tant que Terrien j'étais soumis aux diktats des horloges ; et des calendriers.

J'avais emporté deux livres dans l'intention de les parcourir à bord. L'un d'eux était *Paroles au vent* de Theodore Roethke et voilà ce que j'y ai trouvé :

*Je m'éveille au sommeil, sans éveiller l'éveil.  
Je sonde mon destin dans ce que je crains.  
J'apprends en m'y rendant le lieu qui me revient.*

L'autre était *Céline et sa Vision* d'Erika Ostrovsky. Céline avait été un brave soldat au cours de la Première Guerre mondiale avant d'avoir le crâne fendu. Après ça, il perdit le sommeil et des bruits résonnèrent dans sa tête. Il devint médecin, soigna les pauvres dans la journée et rédigea des romans grotesques le soir. Il n'est pas d'art possible sans trois petits tours avec la mort, écrivait-il.

*La vérité, c'est la mort !... J'ai lutté gentiment contre elle, tant que j'ai pu... cotillonnée, l'ai festoyée, rigodonnée, ravigotée et tant et plus !... enrubannée, émoustillée à la farandole tire lire...*

Le temps l'obsédait. Miss Ostrovsky évoquait la scène étonnante de *Mort à crédit* dans laquelle Céline souhaite arrêter le mouvement de la foule. Il hurle sur le papier *Qu'ils s'arrêtent... qu'ils bougent plus du tout !... Là, qu'ils se fixent !... Une bonne fois pour toutes !... Qu'on les voie plus s'en aller.*

J'ai parcouru la Bible de la chambre du motel à la recherche de vastes destructions. *Le soleil se levait sur la terre, lorsque Loth entra dans Tsoar. Alors l'Eternel fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Eternel. Il détruisit ces villes, toute la plaine et tous les habitants des villes, et les plantes de la terre.*

C'est la vie.

Les habitants de ces deux cités étaient des êtres dépravés, c'est bien connu. Le monde débarrassé d'eux ne s'en porte que mieux.

Et la femme de Loth, on le sait, reçut l'ordre de ne pas diriger son regard vers ces gens et leurs demeures en ruine. Mais elle le fit, et je l'aime pour cela, c'était tellement humain.

C'est pourquoi elle fut changée en statue de sel. C'est la vie.

On n'a pas idée de regarder en arrière. Je ne recommencerai jamais, vous pouvez m'en croire.

J'ai maintenant terminé mon bouquin de guerre. Je m'amuserai plus avec le suivant.

Celui-ci est raté, c'était prévu, puisqu'il est l'œuvre d'une statue de sel. Il débute de cette façon :

*Écoutez, écoutez*

*Billy Pèlerin a décollé du temps*

Et s'achève sur :

*Cui-cui-cui ?*

## 2

Écoutez, écoutez :

Billy Pèlerin a décollé du temps.

C'est un veuf gaga qui s'est endormi, Billy a ouvert les yeux le jour de son mariage. Il est entré par une porte en 1955, est ressorti par une autre en 1941. Il est repassé par cette porte pour se retrouver en 1963. Il garantit qu'il a assisté plusieurs fois à sa propre naissance, à sa mort et qu'il rend visite aux événements intermédiaires quand ça lui chante.

C'est lui qui le dit.

Billy ne saisit plus le temps que par saccades, ne décide pas lui-même de sa destination, et les voyages ne sont pas forcément drôles. Il jure avoir constamment le trac car il ne sait jamais dans quel recoin de sa vie il va devoir tenir son prochain rôle.

Billy est né en 1922 à Ilium, dans l'État de New York, fils unique d'un coiffeur pour hommes de l'endroit. C'était un drôle d'enfant qui s'est transformé en un adolescent d'allure bizarre, grand et mou et bâti comme une bouteille de Coca-Cola. Il est sorti du lycée d'Ilium dans le premier tiers de sa classe et a pris des cours du soir pendant un semestre à l'école d'opticiens d'Ilium avant d'être appelé sous les drapeaux pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a perdu son père dans un accident de chasse pendant le conflit. C'est la vie.

Billy a connu la vie militaire dans l'infanterie en Europe et a été capturé par les Allemands. Démobilisé en 1945 avec un certificat de bonne conduite, il s'est réinscrit à l'école d'opticiens d'Ilium. Dans le courant de la dernière année d'études, il s'est fiancé à la fille du directeur-fondateur de l'école puis a été victime d'une dépression nerveuse bénigne.

On l'a soigné dans un hôpital militaire près du lac Placide : il a subi des électrochocs, après quoi on l'a renvoyé chez lui. Il a épousé sa fiancée, complété sa formation, enfin son beau-père l'a installé à son compte. Ilium est la ville rêvée pour les opticiens grâce à la présence de la Compagnie générale des Forges et Fonderies. Le règlement exige que chaque employé possède une paire de lunettes de sûreté dont le port est obligatoire dans les zones de fabrication. La C.G.F.F. occupe soixante-huit mille personnes à Ilium. Cela représente pas mal de verres et de montures.

Ce sont les montures qui rapportent.

Billy devint riche. Il eut deux enfants, Barbara et Robert. Le moment venu, sa fille épousa un autre opticien que Billy installa à son compte. Son fils Robert ne fit jamais rien de bon au lycée, mais s'engagea très tôt dans les parachutistes, les fameux Bérêts verts. Il s'assagit, devint un jeune homme comme il faut et combattit au Vietnam.

Au début de 1968, un groupe d'opticiens, dont Billy faisait partie, loua un avion pour se rendre d'Ilium à un congrès international à Montréal. L'avion s'écrasa sur le sommet d'une montagne du Vermont. Tous périrent, sauf Billy. C'est la vie.

Tandis que Billy se remettait dans une clinique du coin, sa femme est morte accidentellement asphyxiée par des gaz d'échappement. C'est la vie.

Quand Billy a regagné Ilium après la catastrophe aérienne, il s'est tenu tranquille pendant quelques semaines. Une cicatrice impressionnante lui zébrait le dessus du crâne. Il n'a pas repris ses occupations. Il a engagé une gouvernante. Sa fille faisait un saut presque chaque jour.

Et alors, sans prévenir, Billy est monté à New York et il est passé sur l'antenne dans une émission parlée qui durait toute la nuit. Il a révélé qu'il avait décollé du temps. Il a confié également qu'il avait été kidnappé par une soucoupe volante en 1967. La soucoupe venait de la planète Tralfamadore, déclarait-il. On l'avait emmené à Tralfamadore pour le montrer tout nu



dans un zoo. On l'avait accouplé à une Terrienne, une ancienne actrice de cinéma du nom de Montana Patachon.

À Ilium, des insomniaques tombèrent sur l'émission de Billy à la radio et l'un d'eux téléphona à sa fille, Barbara. Elle en fut bouleversée. Son mari et elle allèrent chercher Billy à New York. Billy soutenait avec douceur que tout ce qu'il avait dit sur les ondes était vrai. Il précisait qu'il avait été enlevé par les Tralfamadoriens le soir du mariage de sa fille. On ne s'en était pas aperçu, selon lui, parce que les Tralfamadoriens s'étaient emparés de lui à travers une faille du temps, si bien qu'il était resté des années à Tralfamadore sans s'éloigner de la Terre plus d'un millième de seconde.

Un mois s'est écoulé sans incident, puis Billy a écrit au *Clairon d'Ilium* une lettre qu'on a publiée. Il y décrivait les habitants de Tralfamadore.

Ils apparaissaient hauts de deux pieds, en forme de siphon. Leurs ventouses reposaient sur le sol et leurs tiges, d'une grande souplesse, pointaient généralement vers le ciel. Chaque tige portait à son extrémité une petite main à la paume ornée d'un œil vert. Ces créatures étaient animées des meilleurs sentiments et percevaient quatre dimensions. Elles avaient pitié des Terriens qui n'en distinguaient que trois. Elles étaient prêtes à leur enseigner des quantités de choses merveilleuses, particulièrement dans le domaine du temps. Billy promettait de dévoiler quelques-unes de ces choses dans son prochain message.

Billy travaillait à sa seconde missive quand la première fut imprimée. Elle débutait ainsi :

« Ce que j'ai appris de plus important à Tralfamadore c'est qu'une personne qui meurt semble seulement mourir. Elle continue à vivre dans le passé et il est totalement ridicule de pleurer à son enterrement. Le passé, le présent, le futur ont toujours existé, se perpétueront à jamais. Les Tralfamadoriens sont capables d'embrasser d'un coup d'œil les différentes époques, de la façon dont nous pouvons englober du regard une chaîne des Rocheuses, par exemple. Ils discernent la

permanence des instants et peuvent s'attacher à chacun de ceux qui les intéressent. Ce n'est qu'une illusion terrestre de croire que les minutes se succèdent comme les grains d'un chapelet et que, une fois disparues, elles le sont pour de bon.

« Un Tralfamadorien, en présence d'un cadavre, se contente de penser que le mort est pour l'heure en mauvais état, mais que le même individu se porte fort bien à de nombreuses autres époques. Aujourd'hui, quand on m'annonce que quelqu'un est décédé, je hausse les épaules et prononce les paroles des Tralfamadoriens à cette occasion : C'EST LA VIE. »

Et ainsi de suite.

Billy travaillait à sa lettre dans la salle de jeux du sous-sol de sa maison vide. C'était le jour de congé de la gouvernante. Il y avait une vieille machine à écrire dans cette pièce. Une vacherie. Elle pesait autant qu'une batterie d'accus. Il était difficile à Billy de la transporter très loin et c'est pourquoi il tapait là plutôt qu'ailleurs.

La chaudière avait claqué. Une souris avait grignoté la gaine isolante d'un fil conducteur du thermostat. La température était tombée à dix degrés à l'intérieur sans que Billy y prêtât attention. Il n'était même pas chaudement vêtu. Il était pieds nus, en pyjama et sortie de bain, à la fin de l'après-midi. Ses pieds nus étaient tout bleus avec des tons d'ivoire.

Mais son petit cœur, en tout cas, était un charbon ardent. Ce qui le dilatait était la certitude de bientôt réconforter tant de gens en apportant la vérité sur le temps. La sonnette de la porte d'entrée, à l'étage au-dessus, ne cessait de résonner. C'était sa fille Barbara qui là-haut s'impatiait. Elle finit par utiliser sa propre clé, traversa au-dessus de sa tête en criant :

— Papa, petit père où es-tu ?

Et ainsi de suite.

Billy ne donnait pas signe de vie si bien qu'elle piqua presque une crise de nerfs, s'attendant à le découvrir inanimé. Elle scruta, en désespoir de cause, le dernier endroit auquel elle pût songer, la salle de jeux.

— Pourquoi ne m’as-tu pas répondu quand je t’appelais ?  
questionna Barbara debout dans l’encadrement de la porte.

Elle avait un journal du soir, celui dans lequel Billy décrivait ses amis tralfamadoriens.

— Je ne t’ai même pas entendue.

Le scénario était le suivant : Barbara n’avait que vingt et un ans, mais elle s’imaginait que son père était atteint de sénilité, malgré ses quarante-six ans ; tout cela à cause de l’accident d’avion. Elle jugeait aussi qu’elle était chef de famille puisqu’il lui avait fallu veiller aux arrangements pour l’enterrement de sa mère, choisir une gouvernante pour Billy, et tout et tout. De plus, Barbara et son mari avaient pris en charge les affaires de Billy qui étaient considérables, car Billy paraissait désormais se moquer éperdument de son commerce. Tant de responsabilités sur de si jeunes épaules avaient transformé en petite garce cette cervelle d’oiseau. Cependant, Billy se cramponnait à sa dignité dans le but de persuader Barbara et tous les autres qu’il n’était pas gaga, mais se consacrait au contraire à une œuvre beaucoup plus importante que le simple négoce.

Ce qui l’occupait désormais n’était rien moins que prescrire des verres correcteurs aux âmes des Terriens. S’il y en avait tant de perdues et de désemparées, estimait Billy, c’est qu’elles ne voyaient pas aussi clairement que ses petits camarades verts de Tralfamadore.

— Papa, ne me raconte pas de mensonges. Je sais fort bien que tu m’as entendue m’époumoner.

Voilà une fille qui n’était pas mal, si l’on néglige les jambes qui auraient parfaitement convenu à un piano edwardien. Pour l’instant, elle faisait un foin de tous les diables au sujet de la lettre du journal. Elle affirmait qu’il couvrait de ridicule non seulement lui-même mais tous ceux qui le touchaient.

— Papa, oh papa, qu’est-ce qu’on va bien faire de toi ? Tu veux nous forcer à te placer dans le même genre d’endroit que ta mère ?

La mère de Billy vivait encore. Elle gardait la chambre dans une maison de vieillards, la Pinède, aux abords d’Ilium.

— Qu’y a-t-il dans ma lettre qui te rende tellement furieuse ? s’est enquis Billy.

— C'est insensé. Tu as inventé tout ça !

— Non. Tout est vrai.

Billy n'allait pas laisser sa colère atteindre le crescendo de celle de Barbara. Il ne s'énervait jamais. C'est ce qu'il y avait de merveilleux avec lui.

— La planète Tralfamadore n'existe pas.

— On ne la distingue pas de la Terre, si c'est ce que tu as dans la tête. Pas plus d'ailleurs qu'on ne discerne la Terre de Tralfamadore. Toutes deux sont minuscules. Et à une énorme distance.

— Où as-tu péché un nom aussi extravagant que TRALFAMADORE ?

— C'est comme ça que la nomment les créatures qui y vivent.

— Grand Dieu, s'exclama Barbara en lui tournant le dos. (Elle tapait des mains pour mieux manifester son dépit.) Je peux te poser une petite question ?

— Certainement.

— Comment se fait-il que tu n'aies jamais fait allusion à tout ça avant l'accident d'avion ?

— Le temps n'était pas mûr.

Et ainsi de suite. Billy assure qu'il a décollé du temps pour la première fois en 1944, bien avant sa promenade à Tralfamadore. Les Tralfamadoriens n'y sont pour rien. Ils se sont contentés de l'éclairer sur ce qui se passait effectivement.

Billy a d'abord décollé du temps dans le courant de la Seconde Guerre mondiale. Il était alors assistant d'un aumônier. Le plus souvent, les assistants d'aumônerie prêtent à rire dans l'armée américaine. Et Billy ne faisait pas exception. Il était incapable de nuire à l'ennemi ou d'aider ses amis. Il faut avouer qu'il n'avait pas d'amis. Il servait de domestique à un marchand de sermons, n'espérait ni monter en grade ni recevoir de décorations, ne portait pas les armes, croyait humblement en un Jésus d'amour qui soulevait le cœur de la plupart des soldats.

Pendant les manœuvres en Caroline du Sud, Billy jouait des cantiques qu'il connaissait depuis l'enfance, accompagnant les autres sur un petit harmonium tout noir, garanti waterproof.

L'instrument possédait trente-neuf touches et deux jeux : *vox humana* et *vox celeste*. Billy veillait encore à l'autel portatif. C'était une mallette d'un vert crasseux, aux pieds rétractables, doublée de peluche cramoisie ; nichés au creux de la peluche ardente dormaient une Bible et un crucifix d'aluminium argenté.

L'autel et l'harmonium étaient fabriqués par une manufacture d'aspirateurs de Camden, New Jersey, et l'avouaient ingénument.

Un jour d'exercices Billy pianotait *Notre Dieu est une invincible forteresse* sur une musique de Jean-Sébastien Bach et des paroles de Martin Luther. C'était un dimanche matin. Billy et son aumônier avaient réuni environ cinquante soldats sur le flanc d'une colline de Caroline. Un observateur se présenta. Le coin fourmillait de ces hommes qui décidaient des vainqueurs et des perdants d'une prétendue bataille, des vivants et des morts.

Celui-ci en racontait une bien bonne. Les fidèles avaient théoriquement été repérés du ciel par un ennemi imaginaire. Ils y étaient tous théoriquement passés. Les supposés cadavres s'esclaffèrent et s'attaquèrent de bon cœur au déjeuner.

Lorsque cet incident lui revint en mémoire, des années plus tard, Billy fut frappé par le caractère tralfamadorien de cette aventure avec la Camarde : le repas des trépassés.

Comme les manœuvres tiraient à leur fin, on accorda à Billy une permission spéciale, car son père, coiffeur pour hommes à Ilium, État de New York, avait été tué par un ami lors d'une partie de chasse au cerf. C'est la vie.

Quand Billy est rentré de permission, il a reçu l'ordre de s'embarquer. On avait besoin de lui dans la compagnie stationnée au quartier général d'un régiment d'infanterie qui combattait au Luxembourg. L'assistant de l'aumônier du régiment avait péri en campagne. C'est la vie.

À l'époque où Billy a été incorporé au régiment, les Allemands s'occupaient à l'anéantir dans l'illustre bataille de Bastogne. Billy n'a jamais fait la connaissance du prêtre qu'il



devait seconder, n'a même pas reçu de casque ni de godillots. C'était en décembre 1944, pendant l'ultime offensive allemande d'importance.

Billy s'en est sorti, mais a abouti bien au-delà des nouvelles lignes allemandes, errant en complet état d'hébétéude. Trois autres vagabonds, pas tout à fait aussi désorientés, lui permirent de se joindre à eux. Deux d'entre eux étaient éclaireurs, le troisième tireur de bazooka. Ils n'avaient ni cartes ni provisions. Pour éviter les Allemands, ils s'abandonnaient à des silences champêtres toujours plus profonds. Ils se nourrissaient de neige.

Ils se déplaçaient en file indienne. Les éclaireurs d'abord, rusés, agiles, discrets. Ils avaient conservé leurs fusils. Derrière, le tireur de bazooka, lourd et maladroit, qui prétendait tenir les Allemands à distance avec un Colt 45 d'une main et un couteau de tranchée de l'autre.

En dernier, Billy Pèlerin, les bras ballants, morne et résigné à la fatalité. Billy se remarquait de loin : un mètre quatre-vingt-cinq et un torse en forme de boîte d'allumettes. Il n'avait ni casque, ni capote, ni arme, ni godillots. Il portait des chaussures de ville, de piètre qualité, achetées pour l'enterrement de son père. Il avait perdu un talon, ce qui le faisait rebondir, quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept. Les sursauts involontaires, quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept, lui torturaient les hanches.

Il arborait le mince blouson d'une tenue de combat, une chemise et un pantalon de laine rugueuse et des sous-vêtements longs trempés de sueur. Des quatre, il était le seul à porter la barbe. Elle avait poussé à la diable, hérissée de poils blancs, bien que Billy eût tout juste vingt et un ans. Par-dessus le marché, ses cheveux s'éclaircissaient. Le vent, le froid, l'effort avaient fait virer son visage au violet.

Il n'y avait en lui rien du soldat. Et tout du flamant rose pouilleux.

Ils déambulaient depuis trois jours lorsque quelqu'un les ajusta de loin : on tira quatre fois cependant qu'ils traversaient une étroite route pavée. La première balle était destinée aux

éclaireurs. La suivante au tireur de bazooka qui répondait au nom de Roland Fumeux.

La troisième au flamant pouilleux qui s'arrête pile au beau milieu de la chaussée quand la mortelle abeille lui vrombit aux oreilles. Billy, plein de déférence, offre au tireur une deuxième chance. Selon la compréhension perverse qu'il a des règles de la guerre, il va de soi qu'on accorde toujours une seconde chance au tireur. La balle attendue manque de quelques centimètres les rotules de Billy et s'en va rebondir plusieurs fois, à en juger par le bruit.

Roland Fumeux et les éclaireurs étaient à l'abri dans le fossé, et Fumeux gronda en direction de Billy.

— Sors-toi de là, abruti d'enculé.

Le dernier qualificatif figurait encore au rayon nouveauté dans le langage des Blancs en 1944. Pour Billy qui n'avait jamais enculé personne, il était étonnant et plein d'originalité, ce mot. Et il le frappa tant qu'il réussit dans sa mission, qui était d'arracher Billy à l'hébétude et au danger.

— J't'ai sauvé la vie encore un coup, 'spèce d'ahuri, jeta Fumeux à Billy dans le fossé.

Il y avait des jours qu'il passait son temps à lui sauver la vie à grand renfort de jurons, de claques, et de coups de botte au cul pour le faire avancer. Il fallait bien user de cruauté car Billy se refusait à faire quoi que ce soit pour protéger sa peau. Il voulait tout lâcher. Il avait froid, il avait faim, il était déboussolé et pas à la hauteur des événements. Au bout de la troisième journée, c'est tout juste s'il faisait la différence entre veille et sommeil, entre marche et immobilité.

Tout ce qu'il souhaitait, c'est qu'on le laisse en paix.

— Les gars, continuez sans moi, répétait-il comme une machine.

Tout comme Billy, Fumeux était un bleu. Lui aussi comblait un vide dans les rangs. Il avait aidé les autres membres de l'équipage d'un tank à tirer un unique obus avec un canon antichar de 57 mm. Cela avait fait un bruit d'étoffe déchirée, comme si l'on baissait la fermeture-Éclair de la braguette du

Tout-Puissant. Le canon lapait neige et végétation avec la langue éclatante d'une lampe à souder de dix mètres. La flamme imprima sur le sol une flèche noire, désignant aux Allemands la cachette exacte. L'objectif était manqué.

C'était un Tigre qu'ils avaient loupé. Il fit tourner son groin de 88 mm en reniflant, débusqua la flèche. Cracha. Seul Fumeux en réchappa. C'est la vie.

Roland Fumeux, qui n'avait que dix-huit ans, atteignait la fin d'une enfance malheureuse passée en grande partie à Pittsburgh, dans l'État de Pennsylvanie. On ne l'aimait guère à Pittsburgh. Il était mal vu parce qu'il était bête, gros et méchant et sentait le fauve quelque effort qu'il fît pour se laver. Constamment on le laissait choir à Pittsburgh, des gens qui ne pouvaient pas le supporter.

Ça l'écœurait. Aussitôt qu'on le laissait choir, il cherchait un type encore plus mal vu que lui et blaguait avec lui comme s'ils étaient copains. Puis il trouvait une excuse pour lui coller une bonne trempe.

C'était toujours la même chose. Fumeux établissait avec ses futures victimes des rapports frénétiques, vicieux, meurtriers. Il leur parlait des collections de son père : armes à feu, dagues, instruments de torture, fers et pals. Le père de Fumeux, plombier de son métier, recherchait effectivement ces objets et tout cet attirail était assuré pour quatre mille dollars. Il ne travaillait pas en solitaire. Il était membre d'un club important composé de gens qui se passionnaient pour ce genre de babioles.

Son père fit un jour cadeau à sa mère d'un serre-pouce espagnol en parfait état en guise de presse-papier pour sa cuisine. Il lui donna aussi une lampe dont le pied était une reproduction haute de trente centimètres de la Vierge de Nuremberg. La véritable Vierge était un instrument de torture médiéval, une sorte de chaudière qui affectait extérieurement la forme d'une femme et était garnie à l'intérieur de pointes de fer. La moitié antérieure se composait de deux volets montés sur charnière. On introduisait un malfaiteur, puis on repoussait les battants avec lenteur. Il y avait deux aiguilles à l'endroit

qu'occuperaient les yeux. Au bas était ménagée une ouverture par où s'égouttait le sang.

C'est la vie.

Fumeux avait décrit la Vierge à Billy, son tuyau d'évacuation et l'usage qu'on en faisait. Il lui avait expliqué le secret des balles explosives. Il lui avait dépeint le Derringer de son père, un pistolet assez petit pour être transporté dans la poche d'un gilet mais qui creusait dans un homme « un trou qu'une chauve-souris pouvait traverser sans frôler les bords ».

Fumeux, plein de mépris, paria que Billy ne soupçonnait même pas ce qu'était une rigole à raisiné. Billy émit l'idée que c'était le tuyau au bas de la Pucelle mais c'était faux. Il découvrit que c'était la rainure peu profonde d'une lame d'épée ou de baïonnette.

Fumeux le régalaît des récits de tortures raffinées qu'il avait lus, vus au cinéma ou entendus à la radio ; y ajoutait le détail d'autres qu'il avait inventées. Une de celles-ci consistait à enfiler une roulette de dentiste dans l'oreille d'un gars. Il demanda à Billy quelle était la plus terrible forme d'exécution. Son interlocuteur n'avait pas de sentiment sur la question. La réponse correcte se révéla être la suivante :

— Tu installes un type sur une fourmilière dans le désert, tu piges ? Il est sur le dos, tu lui enduis les couilles et la bite de miel et tu lui coupes les paupières pour qu'il fixe le soleil jusqu'à la mort.

C'est la vie.

À ce moment, tapi au fond du fossé avec Billy et les éclaireurs après la volée de plomb, Fumeux contraignait Billy à examiner de très près son couteau-poignard. Il ne faisait pas partie de l'équipement réglementaire. Fumeux le tenait de son père. Il avait une lame de vingt-cinq centimètres de long, de section triangulaire. Le manche était fait de maillons de cuivre dans lesquels Fumeux introduisait ses doigts boudinés. Les anneaux n'étaient pas unis. Ils étaient hérissés de pointes métalliques.

Fumeux approcha les dards de la joue de Billy, l'éperonna avec une retenue sauvagement amicale.

— Ça te plairait d'y goûter, hein ? Di-i-ii-s ? se pourléchait-il.

— Non, pas du tout, répliqua Billy.

— Tu saisis pourquoi la lame est triangulaire ?

— Non.

— Pour produire des blessures qui ne se referment pas.

— Oh.

— Ça fait un trou à trois côtés. Tu poignardes un bonhomme avec un couteau ordinaire : une boutonnière. D'accord ? Ça se cicatrice tout de suite, une fente. Pas vrai ?

— Oui.

— Merde alors. Qu'est-ce que t'en sais ? Qu'est-ce qu'on apprend dans vos bon Dieu d'écoles ?

— Je n'y suis pas allé très longtemps, s'est excusé Billy.

Ce qui était exact. Il n'avait été étudiant que six mois, et pas même dans une véritable université. Il suivait les cours du soir de l'école d'opticiens d'Ilium.

— Feignant d'étudiant, laissa tomber Fumeux, acerbe.

Billy a haussé les épaules.

— La vie, c'est autre chose que tes bouquins. Tu t'en apercevras.

Billy n'a pas relevé, au creux de son fossé, car il n'avait aucune envie de poursuivre la conversation. Il était pourtant presque tenté de dire qu'il en connaissait un bout en fait de viande saignante. Après tout, il avait contemplé la douleur, des plaies hideuses à l'aube et au couchant de chacun des jours de son enfance. Il y avait un crucifix infiniment macabre sur le mur de sa petite chambre à Ilium. Un chirurgien militaire aurait été frappé d'admiration devant la précision avec laquelle l'artiste avait rendu toutes les lésions du Christ : le coup de lance, le sillon des épines, la marque des crocs de fer. Le Christ de Billy mourait dans d'atroces souffrances. Il inspirait la pitié.

C'est la vie.

Billy n'était pas catholique bien qu'il ait grandi avec un monstrueux crucifix pendu au mur. Son père n'avait pas de

religion. Sa mère remplaçait à l'occasion les organistes de plusieurs églises de la ville. Elle emmenait toujours Billy dans ses déplacements, lui apprenant un peu à jouer. Elle déclarait qu'elle s'affilierait à une église dès qu'elle aurait découvert laquelle détenait la vérité.

Elle n'en arriva jamais là. Mais elle se prit à désirer passionnément un crucifix. Elle en acheta un dans une boutique à souvenirs de Santa Fe au cours d'un voyage dans l'Ouest que la petite famille effectua pendant la Dépression. Comme des quantités d'Américains, elle s'efforçait de se bâtir une vie qui eût un sens à l'aide de brimborions ramassés dans les boutiques à souvenirs.

Et le crucifix fut accroché sur la cloison de Billy Pèlerin.

Les deux éclaireurs, caressant la crosse en noyer de leur fusil, murmurèrent qu'il était temps de se remuer. Dix minutes s'étaient écoulées sans que personne ne vînt les achever ou se rendre compte qu'ils étaient touchés. Le tireur, quel qu'il soit, était à une grande distance et tout seul.

Tous les quatre rampèrent hors du fossé sans provoquer de nouvelle rafale. Ils se traînèrent vers une forêt comme de gros mammifères malchanceux qu'ils étaient. Puis ils se levèrent et se mirent à marcher d'un pas vif. La forêt immémoriale était blafarde. Les pins étaient alignés comme des bidasses. Il n'y avait pas de sous-bois. Dix centimètres de neige ouataient le sol. Les Américains ne pouvaient éviter de laisser des traces aussi éloquentes que les schémas d'un manuel de danse moderne : *avancé, glissé, repos – avancé, glissé, repos*.

— Boucle-la ! ordonna Roland Fumeux à Billy Pèlerin comme ils s'ébranlaient.

Fumeux ressemblait à Bibendum, emmitouflé jusqu'aux yeux pour la bataille. Il était courtaud et épais.

Il avait sur le dos tout l'attirail qu'on lui avait attribué, sans exception, et chacun des cadeaux reçus de chez lui : casque, sous-casque, bonnet de laine, écharpe, gants, maillot de coton, maillot de laine, chemise de lainage, tricot, blouson, pardessus, caleçon de coton, caleçon de laine, pantalon de lainage,

chaussettes de coton, chaussettes de laine, brodequins de combat, masque à gaz, bidon, quart et gamelle, trousse de secours, couteau-poignard, guitoune imperméable, Bible à l'épreuve des balles, un livret intitulé *Ce qu'il faut savoir de l'ennemi*, un autre *Pourquoi nous combattons*, un troisième où des expressions allemandes étaient transcrites en phonétique anglaise et qui devait mettre Fumeux en mesure de poser aux Allemands des questions telles que « Où se trouve votre Q.G. ? », « Combien de canons Howitzer avez-vous ? » ou de leur gueuler : « Rendez-vous. Votre situation est sans issue », et le reste.

Fumeux trimbalait un bloc de balsa qu'on disait être un oreiller de tranchée. Il avait un étui prophylactique qui contenait deux préservatifs résistants. « Réservé à la prévention des maladies vénériennes ! » Il possédait un sifflet qu'il ne ferait voir à personne avant d'avoir été promu caporal. Et aussi la photo porno d'une femme essayant de s'accoupler avec un poney Shetland. Il avait obligé Billy Pèlerin à l'admirer plusieurs fois.

La femme et le poney tenaient la pose devant des portières de velours frangées de glands. Ils étaient flanqués de colonnes doriques. Devant l'une d'elles, un palmier en pot. C'était une reproduction de la première photo pornographique mentionnée dans les annales. Le mot *photographie* apparaît en 1839, et c'est cette même année que Louis J.M. Daguerre communique à l'Académie française qu'une image formée sur une plaque métallique argentée recouverte d'une mince pellicule d'iodure d'argent peut être développée en présence de vapeur de mercure.

En 1841, tout juste deux ans plus tard, un assistant de Daguerre, André Le Fèvre, est arrêté aux Tuileries pour avoir tenté de vendre une image de la femme et du poney. C'est aussi là que Fumeux avait acheté la sienne, aux Tuileries. Le Fèvre soutenait que c'était de l'art et qu'il s'attachait à faire revivre la mythologie grecque. D'ailleurs les colonnes et le palmier étaient là pour le prouver.

Interrogé sur le mythe qu'il prétendait représenter, Le Fèvre jura qu'il en existait des milliers de similaires, dans lesquels la femme était une mortelle et le poney un dieu.

On le condamna à six mois de prison ferme. Il y mourut de pneumonie. C'est la vie.

Billy et les éclaireurs étaient comme des échalias. Roland Fumeux avait de la graisse à brûler. Sous ses épaisseurs de laine, ses bretelles, ses bâches, c'était une fournaise ardente. Il débordait d'énergie au point de faire constamment la navette entre Billy et les autres, colportant des messages muets que personne n'avait envoyés et dont personne ne voulait. Il lui vint à l'idée qu'il devait être le chef, puisqu'il s'affairait tellement plus que n'importe qui.

Il avait atteint un si haut degré d'ébullition, ficelé comme il l'était, qu'il en avait perdu tout sens du danger. Sa vision du monde extérieur se limitait à ce qu'il distinguait par la mince fente située entre le bord de son casque et l'écharpe tricotée à la main qui, au-dessous des yeux, dissimulait son visage poupin. Il était tellement bien là-dedans qu'il pouvait se croire en sécurité chez lui, rentré du front, en train de faire à ses parents et à sa sœur une chronique véridique de la guerre ; pendant ce temps-là, l'histoire réelle s'écrivait.

La version de Fumeux s'établissait ainsi : il y a une très forte attaque allemande. Fumeux et ses copains de l'équipage antichar se battent comme des lions jusqu'à ce que tous y passent, sauf lui. C'est la vie. Alors il se joint à deux éclaireurs et ils deviennent tout de suite amis de toujours ; ils décident de regagner leurs propres lignes à tout prix. Ils vont en abattre des kilomètres. Et que le diable les emporte s'ils se rendent. Échange de poignées de main. Ils se baptisent « les Trois Mousquetaires ».

À cet instant, ce fichu étudiant, si faiblard qu'il ne devrait pas être dans l'armée, demande à suivre. Il n'a même pas de fusil ni de couteau. Pas de casque, pas de calot. Ne marche pas droit, en plus, rebondit quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept ; tape sur les nerfs des gens, trahit leur position. Il fait pitié. Les Trois Mousquetaires poussent et tirent et



traînent l'étudiant jusqu'aux avant-postes américains dans le récit de Fumeux. Ils lui sauvent la peau, sa vacherie de peau.

En réalité, Fumeux retournait sur ses pas pour essayer de comprendre ce qui était arrivé à Billy. Il avait prévenu les éclaireurs d'attendre un peu tandis qu'il allait récupérer ce con d'étudiant. Il passa sous une branche basse. Elle heurta son casque à grand bruit. Fumeux ne s'en préoccupa pas. Quelque part un chien aboya avec force. Fumeux ne s'émut guère. Son épopée martiale se corsait. Un officier félicitait les Trois Mousquetaires, leur annonçant qu'il allait les proposer pour l'étoile de bronze.

— Je peux faire quelque chose d'autre pour vous, mes braves ? s'informait l'officier.

— Oui, mon commandant, répondait l'un des éclaireurs. Nous aimerions rester ensemble jusqu'à la fin. Vous est-il possible d'empêcher que l'on disperse les Trois Mousquetaires ?

Billy Pèlerin avait fait halte dans la forêt. Il était appuyé contre un arbre, les yeux clos. Il avait la tête rejetée en arrière, les narines dilatées. Il avait l'allure du poète au Parthénon.

C'est alors que Billy, pour la première fois, a décollé du temps. Son attention commençait à balancer amplement tout au long de l'arc de ses jours, pénétrait la mort qui était de lumière violette. On n'y percevait rien ni personne. Rien d'autre que de la lumière violette, et un certain bourdonnement.

Puis Billy a été projeté à nouveau dans la vie, à reculons, jusqu'à la période prénatale qui vibrait de lueurs rouges et de bruit de bulles. Et le revoilà au cœur de l'existence immobile. Il est petit garçon, sous la douche avec son père tout velu, à l'auberge de jeunesse d'Ilium. L'odeur d'eau de Javel de la piscine voisine lui chatouille les narines, les coups secs du plongeur résonnent à ses oreilles.

Le petit Billy est fou de terreur car son père a affirmé que Billy va apprendre à nager par la méthode du flotte ou crève. Son père le balancera dans le grand bain, et il faudra bien que Billy s'y mette.

Ça ressemble à une exécution capitale. Billy est paralysé, son père le porte de la salle de douche au bassin. Il tient les yeux

fermés. Quand il les ouvre, il est au fond de la piscine, une musique céleste le berce de toutes parts. Il s'évanouit mais les hymnes persistent. Il sent vaguement qu'on le repêche. Ça ne lui plaît pas du tout.

De là il est reparti dans le temps, et s'est retrouvé en 1965. Il avait quarante et un ans et rendait visite à une petite vieille, sa mère, dans un foyer où il l'avait placée tout juste un mois auparavant, la Pinède. Elle avait attrapé une pneumonie et on la jugeait condamnée. Pourtant elle survécut de longues années.

Elle n'avait plus qu'un filet de voix et pour l'entendre Billy devait approcher l'oreille tout près de ses lèvres parcheminées. Il était clair qu'elle avait quelque chose de très important à lui confier.

— Comment ?... attaqua-t-elle, mais elle dut s'arrêter.

Elle était trop fatiguée. Elle espérait ne pas avoir à terminer la phrase, que Billy le ferait pour elle.

Mais Billy n'avait pas le moindre soupçon de ce qui la tourmentait.

— Comment *quoi*, maman ? a-t-il soufflé.

Elle avalait, à grand-peine, laissant couler quelques larmes. Puis rassemblant l'énergie de tout son pauvre corps, des orteils au bout des doigts, elle parvint à réunir assez de force pour murmurer une phrase complète :

— Comment ai-je pu devenir si vieille ?

Sa vénérable mère a eu une syncope et une charmante infirmière a entraîné Billy. Comme il se faufilait dans le corridor, le corps d'un homme âgé, voilé d'un drap, le franchissait sur un chariot. L'homme avait été, de son temps, un célèbre coureur de marathon. C'est la vie. Tout cela, ne l'oubliez pas, s'est produit avant que Billy n'ait eu le crâne fêlé dans la catastrophe aérienne, avant qu'il ne devînt tellement prolix au sujet des soucoupes volantes et des excursions dans le temps.

Billy est allé s'asseoir dans une salle d'attente. Il n'était pas encore veuf. Il a senti quelque chose de dur sous le coussin trop rebondi de sa chaise. Il a extirpé sa trouvaille, un livre, *L'Exécution du soldat Slovik*, de William Bradford Huie. C'était

le compte rendu fidèle de la mort du soldat de deuxième classe Eddie D. Slovik, 36896415, seul homme de l'armée américaine à avoir été passé par les armes pour lâcheté depuis la guerre civile. C'est la vie.

Billy a pris connaissance de l'opinion d'un rapporteur de l'état-major qui avait conduit la révision du procès de Slovik ; cela s'achevait ainsi : *Il a ouvertement défié l'autorité du gouvernement, et le sort de toute discipline dépend de la fermeté que l'on manifeste devant semblable provocation. Si la peine de mort a jamais été infligée pour désertion, elle s'impose dans le cas présent, non en tant que punition ou châtement, mais afin de maintenir la discipline sans laquelle une armée ne saurait vaincre l'ennemi. L'indulgence n'a pas été invoquée lors du jugement et nous ne la conseillons pas davantage.* C'est la vie.

Billy a battu des paupières en 1965 et a fait un petit voyage vers l'année 1958. Il assistait à un banquet en l'honneur d'un club junior de baseball dont son fils Robert était membre. L'entraîneur, un célibataire endurci, avait la parole. L'émotion lui nouait la gorge.

Je jure devant Dieu qui nous écoute, assurait-il, que je serais fier de n'être rien d'autre que le soigneur de ces gamins.

Billy a de nouveau battu de la paupière et il a refait surface en 1961. C'était le Nouvel An et Billy s'était honteusement saoulé à un cocktail où tout le monde travaillait dans l'optique ou bien était marié à un opticien.

En général Billy boit modérément, car la guerre n'a pas arrangé son estomac, mais il en tient une bonne ce soir-là et trompe sa femme Valencia pour la première et dernière fois. Il a réussi à convaincre une dame de le suivre dans la buanderie et de se jucher sur le séchoir à gaz qui est en marche.

Elle aussi est complètement ivre et aide Billy à lui ôter sa gaine.

— De quoi vouliez-vous parler ? dit-elle.

— C'est sans importance, réplique Billy.

Il estime en toute honnêteté que c'est sans importance. Le nom de la femme lui est totalement sorti de l'esprit.

— Pourquoi on vous appelle Billy au lieu de William ?

— Pour les affaires.

C'est exact. Son beau-père, qui possède l'école d'opticiens d'Ilium et a établi Billy dans la profession, est un génie dans son domaine. Il pousse Billy à encourager les gens qui utilisent son surnom : il leur restera en mémoire. De plus, ça lui confère une sorte d'auréole car il n'y a aucun Billy adulte dans le voisinage. Et tout le monde se sent obligé de le considérer d'emblée comme un ami.

Une scène très désagréable se déroulait alors, au cours de laquelle les invités exprimaient leur dégoût à l'égard de Billy et de sa compagne ; Billy reprenait ses sens dans sa voiture, à la recherche du volant.

Là réside le point essentiel : localiser la direction. Au début, Billy tente sa chance en jouant les moulins à vent. Comme cela ne le mène à rien, il se fait méthodique, menant son exploration de telle façon que l'engin ne puisse s'esquiver. Il commence tout contre la portière de gauche, fouille chaque centimètre carré de surface en face de lui. Toujours bredouille, il se pousse de quinze centimètres, repart dans sa quête. C'est pas croyable, il finit collé à la portière de droite et toujours pas de volant. Quelqu'un doit le lui avoir fauché. Cela l'irrite et lui fait perdre la notion des choses.

Sur le siège arrière, il avait peu de chances de dénicher ce fameux volant.

On essayait d'arracher Billy à sa torpeur. Il était encore sous l'effet de l'alcool et de la colère provoquée par le vol du volant. C'était de nouveau la Seconde Guerre mondiale, de l'autre côté des lignes allemandes. La personne qui le secouait était Roland Fumeux. Le voilà qui empoigne à deux mains le devant du blouson de Billy. Il claque Billy contre un arbre, le rattrape pour le projeter dans la direction qu'il est censé emprunter de son propre élan.

Billy reste planté là, secoue la tête.

— Continue tout seul.  
— Hein ?  
— Les gars, allez-y sans moi. Je gaze.  
— Tu quoi ?  
— Ça marche.  
— Bon Dieu, je ne pourrais pas supporter de faire du mal à un mec, énonce Fumeux à travers cinq épaisseurs humides d'écharpe tricotée main.

Billy n'a jamais vu son visage. Il a tenté de se le représenter, a imaginé un crapaud dans un aquarium.

À coups de pied, à coups de coude, Fumeux propulse Billy sur quatre cents mètres. Les éclaireurs attendent entre les berges d'un ruisseau gelé. Ils ont entendu le chien. Et aussi des hommes qui échangent des cris, à la façon de chasseurs qui ont une idée bien précise de l'endroit où se tapit leur proie.

Les rives sont assez élevées pour que les éclaireurs se tiennent debout sans être découverts. Billy chancelle grotesquement, en descendant la côte. Sur ses talons, Fumeux cliquetant, tintant, tintinnabulant, en eau.

— Le v'là, les copains, clame Fumeux. Y veut pas vivre, mais faudra bien qu'il s'y fasse. Quand il sera sorti d'là, c'est aux Trois Mousquetaires qu'il le devra.

C'est une révélation pour les éclaireurs d'apprendre que Fumeux les élève, ainsi que lui-même, au rang de mousquetaires.

Billy, dans le lit du ruisseau, se sent lui, Billy Pèlerin, tourner tout doucement en vapeur. Si seulement on lui foutait la paix un petit instant, réfléchissait-il, il ne causerait plus d'ennuis à qui que ce soit. Il s'évaporerait, irait flotter au sommet des arbres.

Quelque part le molosse hurla. La peur, l'écho et les silences hivernaux s'y mettant, ce chien jouissait d'une voix aussi puissante qu'un gong de bronze.

Roland Fumeux, dix-huit ans d'âge, s'insinua entre les deux éclaireurs, leur enveloppa les épaules d'un bras pesant.

— Où en sont les Trois Mousquetaires ? interrogea-t-il.

Billy Pèlerin s'offrait une merveilleuse hallucination. Il porte des chaussettes de sport blanches, sèches et chaudes, il patine sur le plancher d'une salle de danse. Des milliers de spectateurs l'encouragent. Il ne s'agissait plus d'escapade dans le temps.

Ça n'était jamais arrivé, ne se produirait jamais. C'était le délire d'un jeune homme mourant dans des souliers pleins de neige.

L'un des éclaireurs baissa le front, un jet de salive dégouлина de ses lèvres. L'autre l'imita.

Ils pesaient les effets infimes du crachat sur la neige et l'histoire. Tous deux étaient petits et agiles. Ils avaient passé les lignes allemandes bien des fois auparavant, subsistant comme des créatures des bois, vivant dans l'instant, sous le coup d'une terreur solitaire, raisonnant sans cerveau, avec leurs fibres nerveuses.

Ils se dégageaient des bras fraternels de Fumeux. Ils le prévenaient que lui-même et Billy feraient bien de trouver quelqu'un à qui se rendre. Les éclaireurs ne poireauteraient plus pour eux.

Et ils laissèrent choir Fumeux et Billy dans le lit du ruisseau.

Billy Pèlerin poursuit ses évolutions, se livre sur ses chaussettes à des figures que tout un chacun jugerait impossibles : pirouettes, arrêt brusque sur une pièce de dix sous, et tout et tout ! Les bravos s'éternisent mais le ton se modifie au fur et à mesure que l'hallucination cède à l'odyssée dans le temps.

Billy a renoncé à ses arabesques, s'est immobilisé derrière un micro dans un restaurant chinois d'Ilium, État de New York, au début d'un après-midi de l'automne 1957. Les membres du Rotary Club lui décernaient une vibrante ovation. On venait de l'élire président et il se devait de prononcer un discours. Il est vert de peur, persuadé qu'une erreur effrayante a été commise. Tous ces gens prospères et sans faille s'apercevront qu'ils ont choisi une ridicule épave. Ils l'entendront nasiller comme il le faisait pendant la guerre. Il déglutit, sachant qu'il a pour tout larynx un misérable sifflet taillé dans une branche de saule. Pis

que cela : il n'a rien à dire. La foule se calme. Tout le monde est rose et épanoui.

Billy ouvre la bouche, un timbre riche, profond, résonne. Sa voix est un instrument splendide. On l'applaudit à tout rompre aux plaisanteries qu'elle émet. Elle effleure le grave, se permet d'autres facéties, achève sur une note d'humilité. La clé du miracle : Billy avait pris des cours de diction.

Et le voilà de nouveau sur le ruisseau gelé. Et Roland Fumeux était sur le point de le dérouiller à lui en faire gicler les tripes.

Fumeux était agité d'un courroux tragique. On l'avait encore laissé choir. Il enfouit son pistolet dans son étui. Il glissa son couteau dans sa gaine. Lame triangulaire et rainures pour l'écoulement du sang sur les trois faces. Puis il secoua Billy comme un prunier, fit grelotter son squelette, le cogna contre le talus.

Fumeux aboyait et pleurnichait au travers de ses épaisseurs d'écharpe tricotée main. Il bafouillait qu'il avait fait des sacrifices pour Billy. Il s'étendait sur la piété et l'héroïsme des Trois Mousquetaires, donnait une description aux couleurs grandioses et passionnées de leur vertu, de leur désintéressement, de la gloire immortelle qu'ils s'étaient acquise et des services inestimables qu'ils avaient rendus à la chrétienté.

Fumeux était persuadé que c'était par la seule faute de Billy que ce groupe valeureux n'existait plus, et ça coûterait cher à Billy. Fumeux lui allongea un marron sur le coin de la mâchoire, le cueillit sur son talus et l'envoya s'affaler sur la glace recouverte de neige. Billy était à quatre pattes sur la surface gelée, Fumeux lui tapait à coups de pied dans les côtes, le faisant basculer sur le côté. Billy essayait de se rouler en boule.

— Tu ne devrais même pas être dans l'armée, lâcha Fumeux.

Billy égrenait sans le vouloir des sons convulsifs qui tenaient beaucoup du rire.

— Tu penses que c'est drôle, hein ? s'enquit Fumeux.

Il fit le tour, se dirigea vers le dos de Billy. Sous les bourrades, le blouson, la chemise, le maillot de Billy étaient remontés jusqu'aux épaules si bien que son épine dorsale était

nue. A quelques centimètres de l'extrémité des croquenots de Fumeux se gonflaient les pitoyables boutons de bottine qui constituaient apparemment la colonne vertébrale de Billy.

Fumeux leva la botte droite, ajusta le tir en direction du tube qui contenait tant de fils conducteurs vitaux de Billy. Fumeux allait fracasser ce tube.

C'est alors qu'il remarqua son public. Cinq soldats allemands et un chien policier tenu en laisse examinaient d'en haut le lit du cours d'eau. Les yeux bleus des soldats étaient remplis d'une curiosité toute civile et chassieuse : comment expliquer qu'un Américain soit en train d'en assassiner un autre, si loin de chez eux, et pourquoi le second se marre-t-il ?



### 3

Les Allemands et les chiens étaient engagés dans une opération militaire qui porte un nom aussi amusant qu'éloquent, une de ces aventures humaines qu'on décrit rarement en détail et dont la mention seule, aux informations ou sous la plume d'un historien, procure à de nombreux fervents de la guerre une espèce de satisfaction post-coïtale. C'est, dans l'imagination des mordus de la bagarre, le jeu amoureux exquisement nonchalant qui succède à l'orgasme de la victoire. En d'autres termes, « le nettoyage ».

Le chien dont les aboiements semblaient si féroces dans l'infini de l'hiver était un berger allemand femelle. Elle frissonnait. Elle avait la queue entre les jambes. On l'avait empruntée à un fermier le matin même. Elle n'était jamais allée au combat. Elle n'avait aucune idée du jeu qu'on jouait. Elle s'appelait Princesse.

Deux des Allemands étaient des adolescents. Deux, de vieux bonshommes délabrés, bavants, aussi édentés que des carpes. C'était des francs-tireurs, armés et vêtus de dépouilles disparates arrachées à de vrais soldats morts depuis peu. C'est la vie. Des fermiers du voisinage qui avaient tout juste traversé la frontière.

Ils étaient sous les ordres d'un caporal d'âge mûr, aux yeux rougis, décharné, coriace comme viande boucanée, dégoûté de la guerre. Il avait reçu quatre blessures, avait été rapetassé, puis renvoyé au casse-pipe. Un fort bon soldat, prêt à tout abandonner pour trouver quelqu'un à qui se rendre. Ses jambes torses étaient engoncées dans des bottes de cavalerie blondes qu'il avait enlevées à un colonel hongrois sur le front russe. C'est la vie.

Ces bottes représentaient l'essentiel de son avoir en ce bas monde. Elles lui tenaient lieu de foyer. Anecdote : un jour, une recrue l'observait tandis qu'il graissait et polissait ces merveilles ; il lui en tendit une, déclara :

— Si tu regardes le fond du fond, tu verras Adam et Eve.

Billy Pèlerin n'avait pas entendu l'anecdote. Mais aplati sur la glace, le regard rivé à la patine des bottes du caporal, Billy démêlait Adam et Eve dans l'abîme doré. Ils étaient nus. Ils étaient si innocents, si fragiles, tellement désireux de bien faire. Billy Pèlerin les aurait embrassés.

À côté des bottes, deux pieds emmaillotés de vieux chiffons. Des bandelettes retenaient le tout et les pieds étaient chaussés de sabots de bois articulés. Billy a redressé la tête vers le visage qui accompagnait les sabots. C'était celui d'un ange blond, d'un garçon de quinze ans.

Eve n'était pas plus belle.

Le tendre éphèbe, le radieux androgyne aida Billy à se relever. Les autres s'avancèrent, secouèrent la neige qui collait à Billy, le fouillèrent. Il n'avait pas d'arme. L'objet le plus dangereux qu'ils ramassèrent sur sa personne était un bout de crayon de cinq centimètres de long.

Trois *bangs* inoffensifs résonnèrent au loin. Émis par des fusils allemands. Les deux éclaireurs qui avaient laissé choir Billy et Fumeux venaient de se faire abattre. Ils s'étaient embusqués, attendaient les Allemands. On les avait découverts, canardés par-derrière. Maintenant ils mouraient dans la neige, sans souffrance, et faisaient du blanc manteau un sorbet à la framboise. C'est la vie. Roland Fumeux demeurait ainsi le dernier des Trois Mousquetaires.

Fumeux, les yeux hors de la tête sous l'effet de la terreur, était soulagé de son arsenal. Le caporal fit cadeau de son pistolet à l'enfant charmant. Le barbare couteau de tranchée de Fumeux l'émerveillait, il paria en allemand que celui-ci se régalerait à l'utiliser contre lui, lui déchiqueter la figure avec les pointes métalliques, lui trancher la gorge ou fendre l'abdomen d'un coup de lame. Il ne connaissait pas l'anglais et Billy et Fumeux ne comprenaient pas l'allemand.

— Gentils petits joujoux, complimenta le caporal en lançant le couteau à un des vieux. C'est pas joli ça ?

Il agrippa à deux mains la capote et la chemise de Fumeux. Les boutons de cuivre sautaient comme des grêlons. Il plongeait dans le sein béant de Fumeux comme pour en extraire le cœur affolé, mais se contenta de ramener la Bible à l'épreuve des balles.

Une Bible blindée est assez petite pour se glisser dans la poche de poitrine du soldat, à la place du cœur. Elle est gainée d'acier.

Le caporal tomba sur la photo de la femme et du poney dans la poche-revolver de Fumeux.

— Verni de poney, hein ? Miam, miam ? Ça te plairait de prendre sa place ? (Il passa la photo au second vieux bonhomme.) Voilà ton butin ! C'est à toi, toi seulement, grand veinard.

Puis il força Fumeux à s'asseoir dans la neige, ôter ses brodequins de combat dont il gratifia le séraphin. Les galoches du jeune homme échurent à Fumeux. Les deux captifs, dépourvus l'un comme l'autre de souliers militaires convenables, allaient devoir parcourir des kilomètres et des kilomètres, Fumeux claquant du sabot tandis que Billy rebondissait, quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept, et de temps à autre emboutissait Fumeux.

— Je m'excuse, répétait Billy (ou bien) je te demande pardon.

Ils atteignirent enfin une petite maison de pierre à un embranchement de la route. C'est là qu'on regroupait les prisonniers. On les a poussés à l'intérieur, dans une atmosphère chaude et enfumée. Un feu grésillait et dansait dans la cheminée. Alimenté par des meubles. Il y avait environ vingt Américains là-dedans, accroupis par terre, le dos au mur, à surveiller fixement les flammes, absorbés dans les réflexions qu'imposaient les circonstances, c'est-à-dire rien.

Personne ne soufflait mot. Personne n'avait de bonne histoire de guerre à raconter.

Billy et Fumeux se sont fait une place et Billy s'est assoupi sur l'épaule d'un capitaine compréhensif. C'était un aumônier. Un rabbin blessé. Il avait une balle dans la main.

Billy a pris son essor dans le temps, posé le regard sur les iris de verre d'une chouette mécanique couleur jade. Le rapace se balançait, tête en bas, à l'extrémité d'une tringle d'acier inoxydable. C'était l'optomètre de Billy dans son cabinet d'Ilium. L'optomètre est un instrument qui sert à mesurer les défauts de réfraction du système oculaire, ceci avant de prescrire des verres correcteurs.

Billy sommeillait tout en examinant les yeux d'une de ses malades assise de l'autre côté de l'oiseau. Cela lui était déjà arrivé. Au début, c'était comique. À présent, Billy commençait à s'en inquiéter, à se tourmenter sur l'état de ses facultés en général. Il essayait de se souvenir de son âge, en était incapable. Se demandait en quelle année on était. Sans plus de succès.

— Docteur, hasardait la cliente.

— Hein ?

— Vous ne dites rien.

— Désolé.

— Vous parliez et parliez il y a un moment, puis tout à coup silence.

— Hum.

— Vous trouvez quelque chose de très grave ?

— Très grave ?

— Une maladie dans mes yeux.

— Non, non, a articulé Billy qui aspirait à dormir. Ils vont très bien. Vous avez besoin de lunettes pour lire, pas plus.

Il lui a suggéré de traverser le corridor pour voir le grand choix de montures.

Elle partie, Billy a écarté les doubles rideaux, ce qui ne l'a guère renseigné sur les alentours. La vue restait bouchée par un store vénitien qui tinta en remontant. L'éclatant soleil s'engouffra dans la pièce. Des milliers d'automobiles en stationnement étincelaient sur un vaste étang de goudron. Billy

était installé dans le centre commercial d'un quartier résidentiel.

Tout contre la fenêtre, la propre Cadillac de Billy, un coupé Eldorado. Il parcourait les écussons qui garnissaient le pare-chocs.

— Visitez les grottes d'Ausable, exhortait l'un.

— Aidez la police locale, engageait l'autre.

Il y en avait un troisième :

— Barrez la route à Earl Warren.

Billy tenait ceux qui concernaient la police et Earl Warren de son beau-père, membre de la John Birch Society. La plaque d'immatriculation portait l'estampille 1967, ce qui donnait quarante-quatre ans à Billy Pèlerin. Il se posait cette question :

Où donc se sont enfuies toutes ces années ?

Billy a ramené son attention sur son bureau.

Un numéro de la *Revue d'optométrie* y était ouvert. À la page d'un éditorial que Billy déchiffrait maintenant à légers mouvements de lèvres.

*Le tour pris par les événements en 1968 déterminera le destin des opticiens européens pendant cinquante ans au moins. Par ces paroles d'avertissement, Jean Thiriart, secrétaire du Syndicat national des opticiens belges, insiste sur la création d'une « Association européenne des opticiens ». D'après lui, il n'existe que deux possibilités : reconnaissance d'un statut particulier ou, dès 1971, réduction au rang de marchand de lunettes.*

Billy Pèlerin faisait tout son possible pour s'intéresser au problème. Une sirène, en se déchaînant, lui a causé une peur bleue. Il s'attendait à tout instant que soit déclarée la Troisième Guerre mondiale. La sirène signalait seulement qu'il était midi précis. Elle nichait dans une coupole perchée au-dessus d'une caserne de pompiers, sur l'autre trottoir, face au cabinet de Billy.

Billy a baissé les paupières. Il les a relevées une fois encore sur la Seconde Guerre mondiale. Sa tête reposait sur l'épaule du rabbin blessé. Un Allemand lui envoyait des coups de botte dans les orteils, lui criait de se réveiller, qu'il était l'heure de partir.

Les Américains, Billy au beau milieu, déployaient leur mascarade le long de la route. Un photographe était là, un correspondant de guerre allemand muni d'un Leica. Il cadrerait les pieds de Billy et de Roland Fumeux. Deux jours plus tard, la photo était partout, preuve réconfortante de l'équipement minable dont était souvent dotée l'armée américaine en dépit de sa réputation de richesse.

Pourtant, le reporter réclamait quelque chose de plus vivant, un instantané vrai de la capture. Alors les gardes lui ont fabriqué ça. Ils précipitent Billy dans les buissons. Quand Billy ressort, le visage couronné de bonne volonté imbécile, ils brandissent sur lui leurs pistolets à répétition, comme s'ils étaient en train de le maîtriser.

Le sourire de Billy, au moment où il se dégage de ces arbustes, est pour le moins aussi singulier que celui de la Joconde, car Billy se tient à la fois sur ses jambes en Allemagne en 1944 et assis dans sa Cadillac en 1967. L'Allemagne a basculé, 1967 s'est mis à briller haut et clair, libéré de toute interférence. Billy se rendait à un déjeuner du Rotary Club. Ce mois d'août était torride mais la voiture de Billy était climatisée. Un feu de circulation l'arrêta au milieu du ghetto noir d'Ilium. Les gens qui l'habitaient détestaient leur quartier à un point tel qu'ils en avaient brûlé une grande partie un mois auparavant. C'était tout ce qu'ils possédaient et ils l'avaient détruit. Ce quartier rappelait à Billy certaines des villes qu'il avait vues pendant la guerre. Les trottoirs et leur bordure étaient défoncés en maints endroits, là où étaient passés les tanks et les autos chenilles de la Garde nationale.

« Frères par le sang », clamait une inscription tracée à la peinture rose sur le pignon d'une épicerie démantelée.

Un coup bref ébranla la vitre de la portière de Billy. Un Noir était là. Il voulait discuter. Le feu venait de changer. Billy a opté pour la solution la plus facile. Il a appuyé sur l'accélérateur.

Billy traversait un paysage encore plus désolé. Cela évoquait Dresde après les bombes incendiaires, la surface de la Lune. La maison où avait grandi Billy se trouvait jadis dans ce qui était maintenant un immense vide. Rénovation urbaine. Un nouveau Centre administratif, un Pavillon des Arts, une Lagune de la Paix, de hautes tours d'habitation s'y dresseraient bientôt.

Billy n'y voyait pas d'inconvénient.

L'orateur était un commandant de Marines. Il assurait que les Américains n'avaient d'autre issue que de poursuivre la lutte au Vietnam, jusqu'à la victoire complète ou jusqu'à ce que les communistes comprennent qu'ils ne pouvaient imposer leur mode de vie aux pays moins puissants. Le commandant avait effectué deux séjours au Vietnam. Il décrivait nombre de scènes dont il avait été témoin, terrifiantes ou magnifiques. Il préconisait l'intensification des opérations aériennes : qu'on arrose le Vietnam du Nord, qu'on le renvoie à l'âge de la pierre s'il refusait d'entendre raison.

Billy n'éprouvait pas le besoin de s'élever contre l'anéantissement du Vietnam du Nord, ne frémissait pas au souvenir des ravages accomplis autrefois sous ses yeux par les bombes. Il assistait à un déjeuner du Rotary Club dont il était président sortant, et c'est tout.

Billy avait accroché au mur de son cabinet, dans un cadre, une prière qui énumérait les règles lui permettant de faire aller, malgré son peu d'enthousiasme pour l'existence. De nombreux clients, devant l'invocation, exprimaient leur gratitude à Billy, car ça les réconfortait énormément eux aussi.

QUE DIEU M'ACCORDE LA SERENITE D'ACCEPTER LES CHOSES  
QUE JE NE PEUX CHANGER, LE COURAGE DE TRANSFORMER CELLES  
QUI S'Y PRETENT ET LA SAGESSE DE SAVOIR TOUJOURS LES  
DISTINGUER.

Ce à quoi Billy Pèlerin ne pouvait rien couvrir, entre autres, le passé, le présent et le futur.

Maintenant Billy faisait la connaissance du commandant. Le monsieur qui dirigeait les présentations expliquait à celui-ci que Billy était ancien combattant, qu'il avait un fils sergent chez les Bérets verts. Au Vietnam.

Le commandant affirma que les Bérets verts abattaient du beau boulot et que Billy avait toutes raisons d'être fier de son fils.

— Je le suis. Oh oui, je le suis vraiment, a répondu Billy Pèlerin.

Après le repas il est rentré faire la sieste. Ordre de la Faculté. Le médecin espérait ainsi soulager un malaise dont souffrait Billy : de temps à autre, sans raison apparente, Billy fondait en larmes. Personne ne l'avait jamais surpris à pleurer. Seul le médecin était au courant. Tout cela restait très calme et n'atteignait pas un très haut degré d'humidité.

Billy était propriétaire d'une fort belle demeure de style géorgien située à Ilium. Il était riche comme Crésus, ce qu'il n'aurait jamais cru possible, dût-il vivre cent ans. Cinq opticiens travaillaient pour lui au centre commercial et il ramassait plus de soixante mille dollars par an. De plus, il détenait des parts du nouveau motel placé en bordure de la 54 et une participation de moitié dans trois kiosques où l'on vendait des douceurs. Leur spécialité était une sorte de crème anglaise glacée qui procurait tout le plaisir du sorbet, mais n'en avait ni la consistance rigide ni la température inhumaine.

La maison de Billy était vide. Sa fille Barbara était sur le point de se marier et elle était en ville avec sa mère à choisir son argenterie et ses cristaux. C'est ce que révélait un mot posé sur la table de la cuisine. Il n'y avait pas de domestiques. Les gens n'acceptaient plus d'entrer au service des autres. Pas de chien non plus.

Ils avaient eu autrefois un chien, Domino, mais il était mort. C'est la vie. Billy s'était attaché à Domino et Domino le lui avait bien rendu.



Billy a grimpé l'escalier recouvert de moquette, pénétré dans la chambre qu'il partageait avec sa femme. Un papier à fleurs tapissait les murs. Le grand lit était flanqué d'une table de chevet où trônait une radio que déclenchait le réveil. Le thermostat de la couverture électrique reposait également sur la table, ainsi que l'interrupteur d'un appareil à vibrations vissé aux ressorts du sommier. La marque de l'appareil était « Doigts de Fée ». Encore une idée du médecin.

Billy a enlevé ses lunettes à triple foyer, son veston, sa cravate et ses chaussures ; il a abaissé le store vénitien, tiré les rideaux, puis s'est allongé sur le dessus-de-lit. Mais le sommeil ne venait pas. Billy a fait démarrer les « Doigts de Fée », et s'est senti bercé à petits coups au milieu de ses pleurs.

Le carillon de la porte d'entrée retentit. Billy se lève, scrute le perron à travers une fenêtre pour voir si le visiteur est quelqu'un d'important. Un infirme se tient en bas, secoué de paralysie spasmodique dans l'espace tout comme Billy Pèlerin l'est dans le temps. Les convulsions disloquent l'homme à la manière d'une poupée de chiffon, modifient son expression comme s'il essayait d'imiter différentes vedettes de cinéma.

Un autre estropié actionne une sonnette du côté opposé de la rue. Il s'appuie sur des béquilles. Il n'a qu'une jambe. Il est coincé si profond entre ses béquilles que ses épaules lui dissimulent les oreilles.

Billy sait à quel genre d'activité se livrent les invalides : ils distribuent des abonnements à des magazines qui n'arriveront jamais. On y souscrit à cause de l'allure pitoyable des démarcheurs. Billy a entendu parler de ce trafic au cours d'une causerie donnée au Rotary Club quinze jours auparavant par un membre de l'Union des Industries. Ce monsieur estimait que quiconque rencontrait des handicapés essayant de placer ces abonnements avait le devoir d'appeler la police.

Billy balaie la rue du regard, aperçoit une Buick dernier modèle en stationnement à un pâté de maisons de là. Un homme est au volant et Billy devine que c'est lui qui a embauché les malheureux pour cette besogne. Billy continue à sangloter

tout en observant les infirmes et leur patron. Le carillon de la porte stridule sans relâche.

Il a fermé les yeux, et les a rouverts. Il larmoyait encore mais il était de retour au Luxembourg. Il s'acheminait au sein d'une multitude de prisonniers. C'était le vent d'hiver qui lui arrachait ces larmes.

Depuis que Billy avait été projeté dans les arbustes pour faire bien sur la photo, il voyait le feu de Saint-Elme, une espèce de rayonnement électronique, autour de la tête de ses compagnons et de ses gardiens. La lueur bordait aussi la cime des arbres et le faîte des maisons luxembourgeoises. C'était d'une grande beauté.

Billy avançait, les mains sur la tête, au milieu de tous les Américains. Il rebondissait quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept. Soudain il emboutit Fumeux par accident.

— Je te demande, pardon, s'excusa-t-il.

Fumeux aussi pleurnichait. À cause de l'état insupportable de ses pieds. Les sabots articulés les transformaient en boudin.

À chaque carrefour, la section de Billy se gonflait de nouveaux Américains, les mains croisées sur leur halo. Billy avait un sourire pour tous. Ils coulaient comme de l'eau, dans le sens de la pente et empruntèrent bientôt une artère principale au fond d'une vallée. La vallée débitait un Mississippi d'Américains mortifiés. Ils étaient des milliers à se traîner vers l'Est, les doigts crispés sur le sommet du crâne. Ils soupiraient et gémissaient.

Billy et sa troupe se sont fondus dans le fleuve d'humiliés, et un soleil de fin de journée s'est dégagé des nuages. Les Américains n'avaient pas la largeur de la route à eux. La file de gauche débordait, grondait, encombrée de véhicules qui filaient vers le front, chargés de troupes de réserve allemandes. Les réservistes étaient des hommes hérissés, tannés, agressifs. Leurs dents ressemblaient à des touches de piano.

Ils étaient enguirlandés de cartouchières, tiraient sur leurs cigares et lampaient de l'alcool. Ils dévoraient des saucissons

comme des loups, se caressaient les paumes avec leurs grenades.

Un soldat en uniforme noir s'en payait une bonne tranche, tout seul en haut d'un tank. Il crachait sur les Américains. Le molard toucha l'épaule de Roland Fumeux, le décorant d'une fourragère de salive mêlée de blutwurst, de jus de chique et de schnaps.

Billy jugeait l'après-midi fantastiquement stimulant. Tant de choses à découvrir : défenses antichar, machines à tuer, cadavres dont les pieds nus étaient tout bleus avec des tons d'ivoire. C'est la vie.

Tout en rebondissant quatre-et-trois-font-sept, quatre-et-trois-font-sept, Billy enveloppait d'un sourire aimant une ferme bleu lavande criblée de balles de mitrailleuse. Un colonel allemand était planté dans l'entrée de guingois. Sa putain l'accompagnait, non maquillée.

Billy emboutit l'épaule de Fumeux et Fumeux s'exclame dans un hoquet :

— Marche droit, marche droit, bon Dieu !

Ils attaquèrent une pente douce. Une fois au sommet, ils n'étaient plus au Luxembourg. Ils étaient en Allemagne.

Une caméra était installée à la frontière afin de filmer l'extraordinaire victoire. Deux civils en manteau d'ours étaient penchés sur la caméra quand Billy et Fumeux sont arrivés. Il y avait des heures que la pellicule était épuisée.

Un des opérateurs fit un gros plan du visage de Billy, puis remit au point à l'infini. Un minuscule panache de fumée tire-bouchonnait à l'horizon. Il s'y déroulait une bataille. Des gens y mouraient. C'est la vie.

Le soleil s'est couché et Billy s'est retrouvé en train de tressauter sur place à l'intérieur d'un dépôt ferroviaire. Il y avait des rangées et des rangées de wagons de marchandises en attente. Ils avaient amené les troupes de réserve au front. Ils allaient emporter les prisonniers au cœur de l'Allemagne.

Les faisceaux des lampes de poche dansaient follement.

Les Allemands répartissaient les prisonniers selon leur grade. Ils groupaient les sergents avec les sergents, les commandants avec les commandants, etc. Une escouade de colonels stationne près de Billy. L'un d'eux souffre de pneumonie. Il a une forte fièvre et des vertiges.

Cependant que les voies ferrées plongent et tangent autour de lui, il tente de s'affermir sur ses jambes en fixant Billy dans les yeux.

Le colonel tousse à s'en démanteler la poitrine puis interpelle Billy :

— Tu es un de mes gars ?

Voilà un homme qui avait perdu un régiment entier, soit à peu près quatre mille cinq cents soldats dont beaucoup étaient des enfants. Billy ne relève pas. La question n'a pas de sens.

— Quelle était ton unité ? poursuit le colonel.

Il tousse et tousse. A chaque inspiration ses poumons craquent comme des sachets de papier.

Billy est incapable de s'en souvenir.

— Tu es du quatre cent cinquante et unième ?

— Quatre cent cinquante et unième quoi ? s'informa Billy.

Silence.

— Bataillon d'infanterie, détache enfin le colonel.

— Oh, article Billy Pèlerin.

Autre long silence pendant lequel le colonel meurt à n'en plus finir, se noie dans son sang. Puis il crie d'une voix poisseuse :

— C'est moi, les gars ! C'est Bob l'Enragé !

Il avait toujours rêvé que ses hommes l'appellent « Bob l'Enragé ».

Personne dans le secteur ne provenait de son régiment, sauf Roland Fumeux et Fumeux n'écoutait pas. Il ne songeait qu'à la torture que lui infligeaient ses pieds. Mais le colonel s'imaginait qu'il s'adressait la dernière fois à ses troupes bien-aimées, il les persuadait qu'elles n'avaient pas à avoir honte, que les cadavres allemands qui jonchaient le champ de bataille se repentaient amèrement d'être tombés aux mains du quatre cent cinquante et unième. Il jura qu'après la guerre, il réunirait tout le régiment

dans sa ville natale, Cody, dans le Wyoming. On ferait rôtir des bœufs entiers.

Et tout cela les yeux accrochés à ceux de Billy. Le crâne du pauvre Billy résonne de toutes ses balivernes.

— Que Dieu vous protège, mes enfants ! proclame Bob, et l'écho répète, répète.

Il ajoute enfin :

— Si jamais vous passez par Cody, dans le Wyoming, demandez donc Bob l'Enragé !

J'étais présent. Et aussi mon vieux copain de guerre, Bernard V. O'Hare.

On enfourne Billy Pèlerin dans un wagon avec une quantité d'autres deuxième classe. Il est séparé de Roland Fumeux. Fumeux est entassé dans un autre wagon du même train.

Il y a de minces bouches d'aération dans les coins, sous le plafond. Billy atterrit à côté de l'une d'elles et, comme la multitude l'écrase, il escalade une barre de fer placée en diagonale afin de faire du vide. Ainsi perché, il est au niveau de la fente et distingue un autre train à dix mètres.

Des Allemands écrivent à la craie bleue sur les parois : nombre de personnes, grade, nationalité, date d'embarquement. D'autres ajustent les verrous de sécurité des portières à l'aide de fils de fer, de clous et autres débris ramassés sur les voies. Billy sent qu'on gribouille sur sa propre cloison, mais ne voit pas le manieur de craie.

La plupart des bidasses qui se trouvent parquées avec Billy sont des gamins à peine sortis de l'enfance. Mais coincé dans l'angle près de Billy est un ancien trimardeur qui a dans les quarante ans.

— J'ai eu plus faim que ça, confie le trimardeur à Billy. J'ai été dans des endroits pires que ça. C'est pas si terrible.

Un gars dans la voiture d'en face crie à travers l'arrivée d'air qu'un homme vient de mourir là-dedans. C'est la vie. Quatre gardes l'entendent. La nouvelle ne les agite nullement.

— Yo, yo, dit l'un en hochant rêveusement la tête. Yo, yo.

Les gardes n'ouvrent même pas les portes derrière lesquelles est le corps. Au lieu de cela, ils poussent celles du wagon d'à côté, et un spectacle féerique se révèle à Billy. C'est le paradis. La lueur des bougies éclaire des lits superposés enfouis sous les couvertures et courtepointes. Un poêle fait d'une culasse d'obus dorlote une cafetière fumante. Sur la table, une bouteille de vin, une miche et un saucisson. Et quatre assiettes de soupe.

Il y a des images de châteaux, de lacs et de belles filles sur les murs. C'est la maison ambulante des cheminots dont la tâche consiste à surveiller sans relâche les marchandises qui voyagent d'une ville à l'autre. Les quatre gardes entrent, claquent la porte.

Un peu plus tard ils ressortaient cigare aux lèvres et leurs voix satisfaites avaient cette tonalité grave et pleine que peut prendre la langue allemande. L'un d'eux remarqua le visage de Billy encadré par l'ouverture. Il le menaça amicalement du doigt, lui recommandant d'être sage.

Là-bas les Américains prévenaient une fois de plus les Allemands de la mort d'un des leurs. Les autres allèrent extraire un brancard de leur abri douillet, déverrouillèrent le wagon macabre, y grimpèrent. L'asile du défunt n'était pas surpeuplé. Tout juste six colonels à l'intérieur, dont un refroidi.

Les Allemands évacuèrent le cadavre. Celui de Bob l'Enragé. C'est la vie.

Pendant la nuit, certaines des locomotives se mirent à échanger des notes flûtées, puis s'ébranlèrent. La motrice et la voiture de queue de chaque convoi s'ornaient d'une bannière orange rayée de noir indiquant qu'il ne s'agissait pas de gibier pour bombardement aérien, mais d'un transport de prisonniers de guerre.

La guerre touchait à son terme. On était fin décembre, les locomotives s'élançaient vers l'Est. Les hostilités se termineraient en mai. Sur tout le territoire, les cachots allemands débordaient, on n'avait plus de quoi nourrir les

prisonniers et plus de combustible pour assurer leur chauffage. Et pourtant, il en surgissait toujours de nouveaux.

Le train de Billy Pèlerin, le plus long de tous, ne bougea pas de deux jours.

— C'est de la gnognote, assurait le trimardeur à Billy le deuxième jour. C'est rien du tout.

Billy regardait dehors par la lucarne de ventilation. Le dépôt était désert maintenant, il ne restait guère qu'un convoi sanitaire bardé de croix rouges, sur une voie de garage, tout au loin. Sa locomotive siffla. Celle du train de Billy Pèlerin siffla en retour. Elles se saluaient.

Bien que immobiles, les wagons du train de Billy demeuraient hermétiquement clos. Personne ne devait en descendre avant la destination ultime. Aux yeux des gardes qui faisaient les cent pas à l'extérieur, chaque voiture devenait un organisme distinct qui mangeait, buvait, excrétaient par ses conduits d'aération. Qui parlait et parfois hurlait par ces orifices. On y enfournait eau, pain noir, saucisson, fromage et il en dégoulinait merde et pisse et paroles.

À l'intérieur, les êtres humains se soulageaient dans des casques de métal qu'on passait à ceux postés aux ouvertures pour qu'ils les vident. Billy était videur. Ces mêmes êtres humains faisaient aussi circuler des bidons que les sentinelles remplissaient d'eau. Quand on distribuait la nourriture, les reclus se montraient calmes, confiants, admirables. Ils partageaient.

Les êtres humains se relayaient pour s'allonger ou se tenir debout. Les jambes de ceux qui étaient à la verticale se transformaient en piquets de palissade enfoncés dans un sol moite, grouillant, pétant, d'où s'exhalaient des soupirs. L'étrange terrain était une mosaïque de dormeurs imbriqués comme des cuillères.

Et puis la lente avancée vers l'Est a commencé.

Quelque part par là c'est Noël. Billy Pèlerin a passé la nuit de Noël imbriqué comme une cuillère avec le trimardeur ; il

s'est endormi, a refait un tour dans le temps jusqu'en 1967, jusqu'à la nuit où une soucoupe volante de Tralfamadore le kidnappa.



Billy Pèlerin n'est pas parvenu à trouver le sommeil, la nuit du mariage de sa fille. Il avait quarante-quatre ans. La cérémonie avait eu lieu l'après-midi même, sous un auvent bariolé de couleurs vives dans le jardin de Billy. Les rayures étaient orange et noires.

Billy et sa femme Valencia étaient imbriqués comme des cuillères dans leur grand lit à deux personnes. Les « Doigts de Fée » les berçaient à petits coups. Valencia n'avait pas besoin de cela pour dormir. Elle ronflait comme une scie circulaire. La pauvre femme n'avait plus ni utérus ni ovaires. Un chirurgien les lui avait enlevés ; un des associés de Billy dans le nouveau motel.

La Lune était à son plein.

Billy s'est levé dans le clair de lune. Il se sentait spectral et iridescent, comme enveloppé de fourrure lustrée gorgée d'électricité statique. Il a baissé les yeux vers ses pieds nus. Ils avaient des tons d'ivoire sur fond bleu.

Billy traînait la savate au long du corridor de l'étage, sachant bien que la soucoupe volante qui le kidnapperait n'allait pas tarder. Le sol était zébré d'obscurité et de clarté lunaire. Les rayons lumineux pénétraient par la porte des chambres d'enfants, les deux petits de Billy devenus grands. C'est l'appréhension et l'absence d'appréhension qui guidaient les mouvements de Billy. L'inquiétude lui commandait de s'arrêter. L'absence d'icelle le faisait redémarrer. Il s'est figé sur place.

Il est entré dans la chambre de sa fille. Les tiroirs étaient culbutés. La penderie vide. Tous les objets personnels qu'on n'emporte pas en voyage de noces s'amoncelaient au milieu de la pièce. Sa fille possédait un petit téléphone-bijou tout à elle,

posé sur l'appui de la fenêtre. Les minuscules veilleuses du récepteur dévisageaient Billy. La sonnerie a résonné.

Billy a répondu. Il y avait un ivrogne au bout du fil. C'est tout juste si Billy ne sentait pas son haleine : mélange de rose et de gaz asphyxiant. Faux numéro. Billy a raccroché. Une bouteille de soda vide gisait sur le bord de la fenêtre. L'étiquette annonçait fièrement que la boisson ne contenait pas la plus petite calorie.

Billy Pèlerin est descendu au rez-de-chaussée dans le bruit mou de ses pieds bleus à ton d'ivoire. Il s'est glissé dans la cuisine où l'éclat de la Lune a attiré son attention sur une demi-bouteille de Champagne demeurée sur la table, seul relief du buffet dressé sous la tente. On l'avait rebouchée. Elle semblait réclamer : « Bois-moi ».

Billy a fait sauter le bouchon avec ses pouces. Pas la moindre détonation. Feu le Champagne. C'est la vie.

Billy a jeté un coup d'œil à la pendule dont le cadran ornait le fourneau. Il avait une heure à tuer avant l'arrivée de la soucoupe. Il est passé dans la salle de séjour, balançant la bouteille à bout de bras, a branché la télévision. Il a à peine décollé dans le temps, regardé le film de fin de programme à l'envers, et une nouvelle fois à l'endroit. C'était un film sur les bombardiers américains de la Seconde Guerre mondiale et les héros qui les pilotaient.

Entamée par la fin, l'histoire se déroulait ainsi sous les yeux de Billy :

Des avions américains transpercés de toutes parts, pleins de blessés et de cadavres décollent par l'arrière d'un aérodrome anglais. Au-dessus de la France, quelques chasseurs allemands rétrovolent dans leur direction, aspirant balles et éclats d'obus, les délogeant des appareils et des équipages. Même chose pour les zincs américains abattus qui s'élèvent à reculons et rejoignent l'escadrille.

La formation survole à contre-courant une ville allemande en flammes. Les bombardiers ouvrent leur trappe, déploient un magnétisme miraculeux qui réduit les incendies, les ramasse dans des cylindres d'acier et enfourne ceux-ci dans le ventre des

coucous. Les gros cigares s'empilent régulièrement dans des râteliers. Au sol, les Allemands possèdent eux aussi des instruments prodigieux, de longs tubes d'acier. Ils s'en servent pour récupérer d'autres fragments arrachés aux hommes et aux avions. Les Américains comptent encore quelques blessés, et certains des bombardiers sont déglingués. Mais au-dessus de la France, les chasseurs allemands reparaissent et remettent tout et chacun à neuf.

Quand les bombardiers regagnent leur base, les cylindres d'acier sont ôtés des râteliers et réexpédiés aux États-Unis où les usines tournent nuit et jour pour les démanteler et séparer les dangereux composants, les réduisant à l'état de minéraux. Il est émouvant de voir que le travail est surtout accompli par des femmes. Puis on envoie ces minéraux à des spécialistes, dans des régions lointaines. Il s'agit pour eux de les enfouir, de les dissimuler habilement, afin qu'ils ne puissent jamais plus nuire à personne.

Les aviateurs rendent leurs uniformes, se transforment en lycéens. Et Hitler se change en nourrisson, selon Billy Pèlerin. Cela ne faisait pas partie du scénario. Billy extrapolait. Tout le monde redevenait bébé, et l'humanité entière, sans exception, se livrait à une vaste conspiration biologique dans le but de donner le jour à deux êtres parfaits, Adam et Eve ; toujours d'après les déductions de Billy.

Billy a assisté à deux projections, l'une à l'envers, l'autre à l'endroit ; ensuite est venu le moment d'affronter la soucoupe volante dans la cour. Il est sorti et ses pieds bleus à ton d'ivoire ont écrasé la salade humide de la pelouse. Il a fait halte, a avalé une lampée du défunt Champagne. C'était de la bibine. Il refusait de lever les yeux vers le ciel, mais tout en lui savait qu'il flottait là-haut une soucoupe en provenance de Tralfamadore. Il la verrait bien assez tôt, sous toutes les coutures, de même qu'il ferait promptement connaissance avec son lieu d'origine.

D'au-dessus tombait le cri de ce qui aurait pu être une chouette au timbre musical ; mais ce n'en était pas une. C'était une soucoupe volante tralfamadorienne qui naviguait à la fois

dans le temps et dans l'espace, si bien que Billy Pèlerin avait l'impression qu'elle était d'un coup née de l'inconnu. Quelque part un molosse hurla.

La soucoupe avait cent pieds de diamètre, des hublots sur son pourtour. La lumière des hublots était d'un pourpre palpitant. L'unique son qu'elle produisait était ce hululement. Elle s'approcha, vint planer au-dessus de Billy, l'encercla des pulsations d'une colonne de lumière pourpre. Puis une écoutille étanche s'abaissa au fond de la soucoupe dans un bruit de suction.

Une échelle soulignée de plaisantes lumières comme une grande roue de foire se déroula d'un mouvement serpentifère.

La volonté de Billy se paralyse sous l'action d'un pistolet à ondes braqué sur lui d'un des hublots. Il faut absolument qu'il attrape le degré inférieur de la sinueuse échelle, et il s'exécute. Le barreau est parcouru d'un courant électrique et les mains de Billy l'enserrent comme un étau. Il est enlevé jusqu'au sas et un système mécanique referme la porte. C'est alors seulement que l'échelle, enroulée sur un treuil dans le sas, libère Billy. Simultanément, son cerveau se reprend à fonctionner.

Il y avait deux judas dans le réduit et des yeux jaunes s'y collaient. Le mur portait un amplificateur. Les Trafalmadoriens n'avaient pas de larynx. Ils communiquaient par télépathie. Il leur était cependant possible de converser avec Billy grâce à un ordinateur et une espèce d'orgue électrique qui imitait tous les sons du langage terrien.

— Bienvenue à bord, monsieur Pèlerin, prononce le haut-parleur. Avez-vous des questions à poser ?

Billy s'humecte les lèvres, réfléchit un instant, s'enquiert enfin :

— Pourquoi moi ?

— C'est bien une réaction de Terrien, monsieur Pèlerin. Pourquoi vous ? Et dans ce cas-là, pourquoi nous ? Pourquoi le reste ? Parce que le moment que nous vivons existe tout simplement. Avez-vous déjà vu des insectes emprisonnés dans l'ambre ?

— Oui.

En fait, Billy conserve dans son bureau, en guise de presse-papier, un bloc d'ambre poli où reposent trois coccinelles.

— Voilà, monsieur, nous sommes captifs de l'ambre qu'est ce moment. Le mot *pourquoi* ne veut rien dire.

Un anesthésique est insufflé dans l'air que respire Billy pour l'endormir. On l'emporte dans une cabine où on l'attache à l'aide de sangles à un fauteuil-relax jaune dérobé dans un entrepôt de Prisunic. La cale de la soucoupe était bourrée d'objets volés qui serviraient à meubler l'habitation reconstituée pour Billy dans un zoo de Tralfamadore.

L'insupportable accélération, cependant que la soucoupe quitte la Terre, ratatine le corps assoupi de Billy, lui tord le visage, le ravit au temps, le réexpédie à la guerre.

Quand il revint à lui, il n'était pas sur la soucoupe. Il traversait l'Allemagne dans un wagon de marchandises.

Des gens se levaient du plancher, d'autres s'allongeaient. Billy avait l'intention de s'étendre lui aussi. Ce serait si bon de sommeiller un peu. Tout était noir à l'intérieur, noir à l'extérieur et le train paraissait faire du trois à l'heure. Il ne semblait jamais avancer plus vite. Il y avait une éternité entre les cliquetis, d'un joint de rail au suivant. On entendait un cliquetis, une année s'écoulait, puis résonnait le prochain.

On s'arrêtait souvent devant des convois impressionnants, lancés dans un grondement d'enfer. Ou sur des voies de garage, à proximité de prisons, pour décrocher quelques voitures. Le train rampait sur toute la longueur de l'Allemagne, raccourcissant à vue d'œil.

Billy se laisse glisser, imperceptiblement, suspendu à la barre en diagonale de façon à échapper à la pesanteur dans l'esprit de ceux qu'il rejoint au sol. Il sent qu'il est important de se faire éthéré s'il veut se coucher. La raison lui en échappe, mais on se charge de la lui rappeler.

— Pèlerin, interroge un individu avec lequel il allait se nicher, c'est pas toi des fois ?

Billy ne bronche pas mais se niche bien poliment, ferme les yeux.

— Nom de Dieu, s'entête le gars, c'est toi, pas vrai ? (Il se redresse, explore le corps de Billy sans égards.) C'est toi, pas de doute. Fous-moi le camp d'ici.

Billy se redresse lui aussi, pitoyable, au bord des larmes.

— Tire-toi, je veux dormir.

— Ta gueule, ordonne un autre.

— Je la bouclerai quand Pèlerin décampera.

Billy reprend la station verticale, se cramponne à la traverse.

— Et moi, où je peux dormir ? s'informe-t-il sans hausser la voix.

— Pas avec moi.

— Ni avec moi, enfant de putain, intervient un troisième. Tu gueules. Tu files des coups de pied.

— Moi ?

— Et comment, bon Dieu. Et en plus, tu geins.

— Moi ?

— Démerde-toi pour rester loin d'ici, Pèlerin.

Un madrigal plein d'acrimonie monte par chants successifs de tous les coins du wagon. À les écouter, tous avaient des détails horribles à donner sur ce que Billy Pèlerin leur avait infligé pendant leur sommeil. Chacun conseillait à Billy Pèlerin d'aller se faire voir ailleurs.

Billy Pèlerin avait donc le choix entre dormir debout et ne pas dormir du tout. Il n'arrivait plus rien à manger par les ventilateurs, et le froid, le jour comme la nuit, augmentait sans cesse.

Le huitième jour, le trimardeur confia à Billy :

— C'est pas terrible. J'suis à mon aise partout.

— C'est vrai ?

Le neuvième jour, le trimardeur passa l'arme à gauche. C'est la vie. Ses dernières paroles furent :

— Tu crois que ça va mal ? C'est pas terrible.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir entre la mort et cette neuvième journée ? On releva aussi un décès le neuvième jour

dans la voiture qui précédait celle de Billy. Roland Fumeux mourut de la gangrène qui avait attaqué ses pieds en marmelade. C'est la vie.

Fumeux, dans son délire ininterrompu, rabâchait les aventures des Trois Mousquetaires, admettait qu'il y passerait, confiait de nombreux messages pour ses parents à Pittsburgh. Par-dessus tout, il désirait être vengé et c'est pourquoi il répétait comme litanie le nom de celui qui l'avait tué. Personne n'oublierait la leçon.

— Qui m'a tué ? entonnait-il.

Chacun connaissait le répons qui était : « Billy Pèlerin ».

Écoutez : la dixième nuit, on a retiré la cheville qui maintenait le verrou de la porte de Billy et le panneau s'est ouvert. Billy Pèlerin gisait à demi affalé sur la traverse, comme un crucifié, conservant sa position grâce à une griffe bleue à ton d'ivoire crispée sur le rebord de la bouche d'aération. Billy a toussé quand le vantail a tourné, et en toussant il chiait une bouillie claire. C'était en accord avec la troisième loi de la Mécanique selon Sir Isaac Newton. Cette loi établit qu'à toute force qui s'exerce dans une certaine direction correspond une force de même intensité orientée en sens contraire.

Ça peut être utile dans le domaine des fusées.

Le train a atteint une voie de garage près d'une prison conçue à l'origine comme camp d'extermination pour les prisonniers de guerre russes.

Les gardes plongèrent dans le wagon de Billy des regards étonnés de chouette, roucoulèrent de façon engageante. Ils n'avaient jamais eu affaire à des Américains, mais ils avaient l'habitude de ce genre de cargaison. Ils savaient qu'elle constituait en gros un liquide qu'on pouvait amener à se diriger vers les roucoulements, et la lumière. C'était la nuit.

L'unique lueur au-dehors provenait d'une ampoule solitaire qui pendait d'un poteau, bien loin, bien haut. Tout était silencieux à part les gardes qui roucoulaient comme des tourterelles. Et le liquide commença à couler. Des grumeaux

s'accumulaient au seuil, tombaient par terre avec un bruit flasque.

L'avant-dernière goutte à toucher le seuil était Billy. La dernière, le trimardeur. Il ne coulait pas, ne faisait pas plouf. Il n'était pas fluide. Il était de pierre. C'est la vie.

Billy refusait le bond entre le plancher et le quai. Il croyait vraiment qu'il s'émietterait comme du verre. Alors les gardes l'ont aidé, roucoulant, roucoulant. Ils l'ont posé face au train. C'était devenu un train miniature.

Une locomotive, un tender, trois minuscules wagons. Le dernier était le paradis sur roues des gardes. Une nouvelle fois, dans ce paradis sur roues, le couvert était mis. Le dîner servi.

Trois espèces de meules de foin encadraient la base du poteau d'où pendait l'ampoule. Cajolés, chahutés, les Américains sont arrivés aux trois meules qui n'étaient pas de foin après tout. C'était des capotes raflées aux prisonniers morts. C'est la vie.

Les gardes ont fait comprendre avec fermeté que les Américains dépourvus de pardessus devaient s'en munir. Les vêtements étaient cimentés l'un à l'autre par le gel et les gardes maniaient leurs baïonnettes comme des pics à glace, creusant dans les cols, les ourlets, les manches et le reste avant de détacher les hardes qu'on distribuait au petit bonheur. Elles avaient raidi en forme de dôme et adopté la configuration du tas.

Celle qui a échu à Billy avait été froissée, s'était solidifiée tant et si bien que ça n'avait plus l'air d'un manteau mais d'une manière de vaste tricorne noir. Le tout couvert de taches poisseuses qui ressemblaient à de l'huile de vidange ou à de la confiture de fraises séchée. On aurait dit qu'un cadavre d'animal velu y avait gelé. La bête était en fait le col de la pelisse.

Billy a jeté un regard éteint à la tenue de ses voisins. Tous arboraient boutons de cuivre, dorures, lisérés, barrettes, aigles ou lunes ou étoiles. Des habits de soldats. Billy était le seul à qui était revenue la dépouille d'un civil mort. C'est la vie.



Billy et les autres, aiguillonnés par les gardes, ont fait le tour de leur train-joujou, pénétré sans enthousiasme dans le camp. Aucune chaleur, aucune animation ne les y attiraient : il n'y avait que de longs hangars bas et étroits, par milliers, sans éclairage.

Quelque part un chien hurla. La peur, l'écho et les silences hivernaux s'y mettant, ce chien jouissait d'une voix aussi puissante qu'un gong de bronze.

Billy et son groupe, amadoués, ont traversé barrière après barrière, et Billy a vu son premier Russe. L'homme était seul dans la nuit : sac de vieux chiffons surmonté d'un visage rond et plat qui rayonnait comme un cadran phosphorescent.

Billy s'est trouvé à moins d'un mètre de lui. Des fils barbelés les séparaient. Le Russe ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste, mais ses yeux sondèrent l'âme de Billy, chargés d'un doux espoir, comme si Billy détenait de bonnes nouvelles. Peut-être serait-il trop borné pour en saisir le message, mais leur qualité demeurerait.

Billy a perdu conscience au fil des barrières. Il a repris ses sens dans ce qu'il s'imaginait être un bâtiment de Tralfamadore. Une clarté agressive l'emplissait, les murs étaient carrelés de faïence blanche. C'était pourtant bien sur Terre. Un poste d'épouillage par où passaient tous les nouveaux prisonniers.

Billy a fait ce qu'on lui disait, s'est déshabillé. Les premières instructions reçues à Tralfamadore étaient identiques.

Un Allemand encercla du pouce et de l'index le biceps droit de Billy, demanda à un comparse qu'est-ce que c'était que cette armée qui envoyait en première ligne des gars aussi chétifs. Ils commencèrent à inspecter les autres Américains, se montrant du doigt nombre de silhouettes pas beaucoup plus brillantes que celle de Billy.

L'une des carcasses les plus présentables appartenait à un Américain, de loin le plus âgé, qui était professeur de lycée à Indianapolis. Il s'appelait Edgar Derby. Il ne descendait pas du wagon de Billy. Il avait voyagé dans celui de Roland Fumeux, avait soutenu la tête de Fumeux agonisant. C'est la vie. Derby

avait quarante-quatre ans. Il était assez vieux pour avoir un fils dans les commandos du Pacifique.

Derby avait dû tirer des sonnettes politiques avant de se faire accepter dans l'armée à son âge. À Indianapolis, il enseignait l'histoire, en particulier les problèmes de la civilisation contemporaine occidentale. Il était aussi moniteur de tennis et consacrait beaucoup de soin à sa condition physique.

Le fils de Derby devait en réchapper. Pas Derby. Ce corps parfait allait être transpercé de balles par un peloton d'exécution soixante-huit jours plus tard à Dresde. C'est la vie.

La carcasse américaine la plus minable n'était pas celle de Billy. Elle était la propriété d'un voleur de voitures de Cicero, dans l'Illinois. Du nom de Paul Lazzaro. Il était minuscule, avait les os et les dents pourris et une peau répugnante par-dessus le marché. Lazzaro semblait taillé dans une étoffe à pois, tant il était criblé de cicatrices grandes comme des pièces de dix sous. Il avait eu d'innombrables crises de furonculose.

Lazzaro avait également partagé le wagon de Roland Fumeux et il lui avait donné sa parole qu'il inventerait bien un moyen de faire payer sa mort à Billy Pèlerin. Il examinait les alentours pour deviner lequel de ces humains dénudés était Billy.

Tous les prisonniers dévêtus s'alignèrent sous les nombreuses pommes de douche près de l'émail blanc du mur. Aucun robinet à leur portée. Ils n'avaient d'autre choix que d'attendre ce qui se présenterait. Les pénis se flétrissaient, les bourses se contractaient. Assurer la continuité de l'espèce n'était pas au programme de la soirée.

Une main invisible actionna la manette de contrôle. Une averse bouillante jaillit des pommes de douche. L'eau brûlait à blanc, ne réchauffait pas. Elle agaçait l'épiderme à vif de Billy sans venir à bout de la glace logée dans la moelle de ses longs os.

Pendant ce temps, les uniformes des Américains s'imprégnaient de gaz désinfectant. Les poux, les microbes, les puces crevaient par milliers. C'est la vie.

D'un coup de zoom précis, Billy se réintroduit dans sa petite enfance. Tout bébé, il sort du bain. Sa mère l'enveloppe d'une serviette, l'emporte dans une pièce douillette inondée de soleil. Elle le découvre, l'allonge sur la serviette rugueuse, le poudre entre les jambes, tapote son petit ventre potelé. La paume de sa main giflote son petit ventre tremblotant.

Billy fait des bulles et roucoule.

Voilà Billy une fois de plus dans la peau d'un opticien entre deux âges, qui pour l'instant s'escrime à jouer au golf dans la fournaise d'un dimanche matin d'été. Billy ne met plus les pieds à l'église. Il s'escrime de concert avec trois confrères. Billy est sur le parcours en sept coups et c'est son tour de poter.

C'est un coup roulé de deux mètres cinquante et il s'en sort bien. Il se baisse pour extraire la balle du trou et le soleil se cache derrière un nuage. Billy sent qu'un étourdissement le gagne. Quand ça s'est dissipé, il n'était plus sur le terrain de golf. Des sangles le maintenaient au fond d'un fauteuil-relax jaune dans une cellule immaculée située à bord d'une soucoupe volante en route pour Tralfamadore.

— Où suis-je ? s'est inquiété Billy Pèlerin.

— Emprisonné dans un autre bloc d'ambre, monsieur Pèlerin. Nous occupons l'espace qui est notre lot à cette seconde, à cinq cent millions de kilomètres de la Terre, sur le chemin d'une faille dans le temps qui nous déposera à Tralfamadore dans quelques heures au lieu de quelques années.

— Comment suis-je arrivé ici ?

— Seul un Terrien pourrait vous l'expliquer. Les Terriens sont les grands spécialistes de l'explication, révélant pourquoi tel événement possède telle structure, prévoyant comment faire naître ou éviter d'autres circonstances. Je suis tralfamadorien et le temps se déploie devant moi de la manière dont vous distingueriez peut-être une chaîne des Rocheuses. Tout temps est le temps du tout. Il est inaltérable. Il ne se prête ni aux

avertissements ni aux raisonnements. Il existe, un point c'est tout. Décomposez-le en moments et vous comprendrez que nous sommes tous, comme je l'ai déjà signalé, des insectes dans l'ambre.

— Vous me donnez l'impression de ne pas croire au libre arbitre, a risqué Billy Pèlerin.

— Si je n'avais pas passé tant d'heures à étudier les Terriens, a poursuivi le Tralfamadorien, je n'aurais aucune idée de ce que signifie libre arbitre. J'ai parcouru trente et une planètes habitées au sein de l'univers et potassé des dossiers en concernant cent autres. Il n'y a que sur la Terre qu'on parle de libre arbitre.

## 5

Billy Pèlerin assure que l'univers n'apparaît pas sous forme de myriades de petits points brillants aux êtres qui peuplent Tralfamadore. Ces créatures perçoivent la position précédente et la position future de chaque étoile, si bien que les cieux sont emplis de maigres spaghetti lumineux. De plus, les Tralfamadoriens ne voient pas les humains comme des organismes à deux jambes. À leurs yeux ce sont d'énormes mille-pattes « qui ont des jambes de bébé à une extrémité et de vieillard à l'autre », ajoute Billy Pèlerin.

Billy a réclamé de la lecture pour le voyage en direction de Tralfamadore. Ses ravisseurs transportaient les copies sur microfilm de cinq millions de volumes terriens mais ne disposaient d'aucun équipement pour les projeter dans la cabine de Billy. Ils n'avaient qu'un seul vrai livre en anglais, destiné à un musée de Tralfamadore. C'était *La Vallée des poupées* de Jacqueline Susann.

Billy l'a lu, y a remarqué des passages intéressants. De toute évidence, les personnages avaient des hauts et des bas, des bas et des hauts. Et Billy n'avait aucune envie de s'échiner sans fin sur ces montagnes russes. Bien poliment, il a essayé de savoir s'il n'y avait rien de plus.

— Tout juste des romans tralfamadoriens et je suis persuadé qu'ils ne vous diraient absolument rien, a répondu le haut-parleur placé sur le mur.

— Faites-m'en voir un tout de même.

On lui en a fait parvenir plusieurs. Ils étaient tout petits. Il en aurait fallu une douzaine pour occuper le volume de *La Vallée des poupées* avec tous ses hauts et ses bas, ses bas et ses hauts.

Billy, bien entendu, ne lisait pas le tralfamadorien mais il pouvait tout de même juger de la typographie des ouvrages : de brefs massifs de symboles séparés par des étoiles. Billy a émis l'opinion que les groupes de caractères étaient peut-être des télégrammes.

— C'est exact, a concédé la voix.

— De vrais télégrammes ?

— Les télégrammes sont inconnus à Tralfamadore. Mais vous avez raison : chaque assemblage de signes constitue un message court et impérieux, décrit une situation, une scène. Les messages ne sont enchaînés par aucun lien spécial mais l'auteur les a choisis avec soin afin que, considérés en bloc, ils donnent une image de la vie à la fois belle, surprenante et profonde. Il n'y a ni commencement, ni milieu, ni fin. Pas de suspense, de morale, de cause ni d'effet. Ce qui nous séduit dans nos livres c'est le relief de tant de merveilleux moments appréhendés simultanément.

Quelques instants plus tard, la soucoupe s'infiltrait dans une faille du temps et Billy a été catapulté au creux de son enfance. Il a douze ans et tremble comme une feuille, debout avec son père et sa mère sur l'Éperon de l'Ange radieux au bord du Grand Canon. Les membres de la petite famille d'humains contemplent fixement le bas du canon, d'un à-pic de quinze cents mètres.

— Eh ben, constate le père de Billy balançant un caillou dans le vide d'un coup de pied martial, le voilà.

Leur voiture les a amenés jusqu'à cet endroit renommé. Ils ont crevé à sept reprises sur la route.

— Ça valait le déplacement, soupire la mère de Billy extasiée. Oh, mon Dieu, ça valait vraiment le déplacement.

Billy a le canon en horreur. Il est certain qu'il va tomber dedans. Sa mère le frôle et il fait dans sa culotte.

Il y a d'autres touristes qui scrutent l'abîme du canon et aussi un garde forestier posté là pour répondre aux questions. Un Français venu du fin fond de la France demande dans un

anglais hésitant si beaucoup de gens se suicident en enjambant le rebord.

— Oui, monsieur, affirme le garde. Environ trois par an. C'est la vie.

Ensuite Billy a fait un petit bond dans le temps, un infime saut de puce de dix jours, si bien qu'il avait toujours douze ans, continuait à visiter l'Ouest avec ses parents. Ils étaient dans les grottes de Carlsbad et Billy priait Dieu de le faire sortir de là avant que le plafond s'écroule.

Un guide racontait que les grottes avaient été découvertes par un cow-boy intrigué devant l'épais nuage de chauves-souris qui montait d'un trou du sol. Puis il prévint qu'il allait éteindre toutes les lampes et que la plupart des personnes présentes affronteraient l'obscurité totale pour la première fois.

Les lumières s'évanouirent. Billy ne savait même plus s'il était toujours en vie. Un objet spectral se mit à flotter dans l'air sur sa gauche. Son père venait d'ôter sa montre de son gousset. Le cadran était phosphorescent.

Billy est passé d'une profonde nuit à un jour éclatant, s'est retrouvé à la guerre, de retour au poste d'épouillage. La douche se terminait. Une main invisible avait coupé l'eau.

Quand Billy a récupéré ses vêtements, ils n'avaient pas gagné en propreté, mais tous les petits habitants qui les hantaient étaient morts. C'est la vie. Le nouveau pardessus de Billy avait dégelé, était devenu tout flasque. Il était bien trop étroit pour lui. Il s'ornait d'un col de fourrure et d'une doublure de soie pourpre et semblait avoir été taillé pour un imprésario de la taille d'un singe de foire. Il était grêlé de trous de balle.

Billy Pèlerin s'est habillé. Il a enfilé le petit manteau. La couture du dos a cédé et les manches ont complètement lâché les épaules. La pelisse s'est transformée en gilet à collet fourré. Elle était faite pour s'évaser à la taille mais l'ampleur s'ébauchait sous les aisselles du nouveau propriétaire. Les Allemands considéraient Billy comme l'une des attractions les plus irrésistibles de la Seconde Guerre mondiale. Ils se tenaient les côtes.

Ils ont donné l'ordre à tous les autres de se disposer en rang par cinq, en s'alignant sur Billy. La procession a quitté les lieux, retraversé barrière après barrière. Devant, de nouveaux Russes affamés aux visages en forme de cadrans phosphorescents. Les Américains avaient repris un peu d'entrain. Les aiguilles d'eau bouillante les avaient ravigotés. Ils se sont dirigés vers un hangar où un caporal manchot et borgne inscrivait le nom et le numéro d'ordre de chaque prisonnier dans un immense registre rouge. À partir de ce moment, tous avaient une existence légale. Tant que noms et numéros n'étaient pas couchés sur papier, chacun était porté disparu, présumé mort. C'est la vie.

Pendant que les Américains piétinaient sur place, une dispute éclata au bout de la file. Un prisonnier venait de marmonner quelque chose qui avait énervé un garde. Le soldat connaissait l'anglais et arracha l'Américain au groupe, l'expédia au sol. L'Américain n'en revenait pas. Il tremblait sur ses jambes en se relevant, crachait du sang. Il avait perdu deux dents. Il ne pensait pas à mal, apparemment, ne soupçonnait pas que l'Allemand entendrait et comprendrait.

— Pourquoi moi ? a-t-il questionné.

L'Allemand l'a repoussé à sa place.

— Bourquoi doi ? Bourquoi eux ?

Dès que le nom de Billy Pèlerin fut dans le grand livre, on lui attribua aussi un numéro et une plaque d'identité en aluminium frappée du même numéro. Le coup de poinçon avait été appliqué par un ouvrier réquisitionné en Pologne. Il était mort à cette heure. C'est la vie.

On a recommandé à Billy de suspendre la médaille à son cou avec ses pendeloques américaines et il s'est exécuté. Elle évoquait un biscuit salé avec ses perforations médianes et un homme robuste pouvait la casser en deux à main nue. Si Billy venait à mourir, ce qui n'arrivera pas, une moitié demeurerait sur le corps, tandis que l'autre serait placée sur sa tombe.



Quand Edgar Derby, le malheureux professeur de lycée, fut fusillé à Dresde, un peu plus tard, un médecin fit le constat de décès et brisa la plaque en deux. C'est la vie.

Enregistrés et étiquetés selon les règles, les Américains franchirent barrière après barrière une fois de plus. Dans les deux jours, leurs familles apprendraient qu'ils étaient vivants, et cela par l'intermédiaire de la Croix-Rouge.

Le voisin de Billy était le petit Paul Lazzaro qui avait juré de venger Roland Fumeux. Tout sentiment vindicatif l'avait abandonné. Il ne songeait qu'aux coliques qui le ravageaient. Son estomac rétréci avait la taille d'une noix. Cette poche desséchée et recroquevillée irradiait la douleur comme un furoncle.

À côté de Lazzaro se tenait Edgar Derby, cet infortuné marqué par le destin, toutes identifications américaines et allemandes au vent, en collier, par-dessus sa chemise. Il avait espéré être promu capitaine, grâce à son âge et à sa grande sagesse. Et le voilà qui échouait à la frontière tchécoslovaque à minuit.

— Halte ! cria une sentinelle.

Les Américains s'immobilisèrent. Ils attendaient sans bruit dans le froid. Les bâtiments qui les entouraient ressemblaient à des milliers d'autres qu'ils avaient longés. Avec cette différence cependant qu'ils étaient surmontés de cheminées de ferraille d'où s'échappaient en tourbillon des constellations d'étincelles.

Un Allemand frappa à une porte.

Elle s'ouvrit brusquement de l'intérieur. La lumière jaillit, s'élançant hors de sa prison à 300 000 kilomètres par seconde. Cinquante Britanniques portant la cinquantaine sortirent au pas. Ils chantaient « Salut, la bande est au complet » tiré des *Pirates de Penzance*.

Ces joyeux drilles hauts en couleur figuraient parmi les premiers prisonniers de langue anglaise de la Seconde Guerre. Pour l'instant, ils donnaient l'aubade à ceux qui seraient pratiquement les derniers. Il y avait au moins quatre ans qu'ils

n'avaient aperçu ni femme ni enfant. Ni oiseau non plus. Les moineaux eux-mêmes ne se risquaient pas dans le camp.

C'était des officiers de Sa Majesté. Chacun d'entre eux avait fait, dans d'autres prisons, au minimum une tentative d'évasion. Ils avaient fini au cœur immobile d'un maelström de Russes à l'agonie.

Ils pouvaient creuser tout leur saoul. Ils déboucheraient immanquablement dans un rectangle enclos de barbelés pour y être accueillis sans joie par des Russes moribonds qui ne parlaient pas anglais, ne disposaient d'aucun ravitaillement, et n'avaient ni renseignements ni plan d'évasion. Qu'ils projettent autant qu'il leur plairait de se dissimuler dans un camion, d'en voler un : aucun véhicule ne pénétrait jamais dans leur enceinte. Rien ne les empêchait de se faire porter malades, mais cela ne les mènerait pas loin. Le seul hôpital du camp était constitué de six misérables lits situés dans leur propre secteur.

Les Anglais étaient impeccables, pleins d'enthousiasme, solides et compatissants. Ils chantaient fort et juste. Ils chantaient en chœur tous les soirs depuis des années.

De plus, ils faisaient des tractions, s'entraînaient aux poids et haltères. Ils avaient tous le ventre plat, leurs biceps, leurs mollets étaient des boules de muscles. Et par-dessus le marché, ils étaient de première force aux dames et aux échecs, au bridge et au pousse-pousse, aux dominos, aux anagrammes et aux charades, au ping-pong et au billard.

En ce qui concerne les provisions, ils comptaient parmi les gars les mieux nantis d'Europe. Au début des hostilités, quand les colis parvenaient encore aux prisonniers, l'erreur d'un rond-de-cuir avait conduit la Croix-Rouge à leur en adresser cinq cents par mois, au lieu de cinquante. Ils les avaient entassés avec tant d'astuce qu'au terme de la guerre ils étaient à la tête de trois tonnes de sucre, une tonne de café, onze cents kilos de chocolat, trois cent cinquante kilos de tabac, huit cent cinquante kilos de thé, deux tonnes de farine, une tonne de singe, six cents kilos de beurre en boîte, huit cents kilos de fromage pasteurisé, quatre cents kilos de lait en poudre, et deux tonnes de marmelade.

Le tout en sécurité dans un réduit sans fenêtre, préservé des rats par un blindage de boîtes de conserve aplaties.

Les Allemands les adoraient et juraient qu'ils correspondaient trait pour trait à l'idée que tout un chacun se fait de l'Anglais idéal. Ils faisaient de la guerre quelque chose de chic, un divertissement guidé par la raison. C'est pourquoi les autorités leur avaient accordé quatre baraquements, quand un seul aurait suffi à les abriter. Et, en échange de café, chocolat ou tabac, leur avaient alloué de la peinture, du bois, des clous et de la toile pour tout retaper.

Il y a douze heures qu'ils savaient que des Américains approchaient. Ils n'avaient encore jamais reçu d'invités et ils s'étaient mis au travail comme de bons petits génies du foyer, balayant, astiquant, aux fourneaux, aux fours ; ils avaient confectionné des matelas à l'aide de paille et de toile à sac, disposé le couvert, décoré chaque place de cocardes de fête.

Et maintenant leur refrain souhaitait la bienvenue à leurs hôtes dans la nuit d'hiver. Leurs vêtements embaumaient après la préparation du festin. Leur costume tenait en partie de la tenue de combat, en partie de l'uniforme du joueur de tennis ou de croquet. L'hospitalité qu'ils déployaient, la perspective de toutes les bonnes choses amoncelées à l'intérieur leur procuraient tant de joie qu'ils en oubliaient, au cours de leurs vocalises, d'examiner les arrivants. Ils pensaient s'égosiller pour d'autres officiers à peine rescapés de la bagarre.

Ils propulsaient les Américains vers la porte à grandes bourrades affectueuses, emplissaient la nuit de balivernes viriles et de fraternelles vantardises. Ils les appelaient « Ricains », les félicitaient, « Bravo, vous y avez mis le paquet », leur juraient que « les Fritz foutaient le camp », et ainsi de suite.

Billy Pèlerin se demandait vaguement qui étaient les « Fritz ».

Le voilà à l'intérieur, tout près d'un poêle de fonte d'un beau rouge sombre. Des douzaines de théières fument. Quelques-unes sifflent. Il trône un énorme chaudron plein de soupe dorée. Et épaisse. Des bulles venues du fond des âges crèvent à la

surface avec une paresse majestueuse tandis que Billy Pèlerin écarquille les yeux.

On avait dressé de longues tables de banquet. Chaque place est marquée par un bol fait d'une ancienne boîte de lait en poudre. Une boîte plus petite était devenue tasse. Une autre, plus élancée, gobelet. Les gobelets sont pleins de lait chaud.

Chacun des convives reçoit un rasoir, un gant de toilette, un paquet de lames, une tablette de chocolat, deux cigares, une savonnette, dix cigarettes, une pochette d'allumettes, un crayon et une bougie.

Seuls le savon et les bougies sont d'origine allemande. Ils se confondent dans leur fantomatique opalescence. Les Américains n'ont pas la possibilité de s'en rendre compte, mais les bougies et le savon sont constitués de la graisse de juifs, de gitans, de pédés, de communistes et autres ennemis de l'État qu'on a fait fondre.

C'est la vie.

La salle à manger brille de toutes ses chandelles. Les tables croulent sous le pain blanc tout frais, les boules de beurre, les pots de marmelade. On voit des plats de singe en tranches.

La soupe, les œufs brouillés, les tartes à la confiture prendront la suite.

À l'autre bout du baraquement, Billy distingue des arches roses drapées d'azur, une énorme horloge, deux trônes dorés, un seau et une serpillière. C'est le décor du clou de la soirée, une version musicale de *Cendrillon*, la plus célèbre histoire jamais contée.

Billy Pèlerin a pris feu à se tenir trop près du poêle rouge. L'ourlet de son petit manteau se consume. Une menue flamme patiente comme celle que produit l'amadou.

Billy aimerait savoir s'il y a un téléphone quelque part. Il veut parler à sa mère, lui annoncer qu'il est en vie et bien portant.

Le silence s'établit tandis que les Anglais dévisagent avec étonnement les animaux crasseux qu'ils ont introduits avec une si belle ardeur. L'un d'eux découvre que Billy brûle.

— Tu flambes, mon gars ! s'exclame-t-il, éloignant Billy du fourneau tout en étouffant les étincelles de ses mains.

Voyant que Billy ne réagit pas, l'Anglais l'interroge :

— Tu n'es pas muet ? Tu m'entends ?

Billy hoche la tête. L'Anglais le palpe de partout, ému de pitié.

— Mon Dieu qu'est-ce qu'ils t'ont fait, p'tit gars ? C'est pas un homme, c'est une carcasse de cerf-volant. Tu es vraiment américain ?

— Oui.

— Ton grade ?

— Deuxième classe.

— Où sont passés tes brodequins ?

— J'sais plus.

— Et cette capote, c'est une blague ?

— Pardon ?

— Où as-tu déniché une affaire pareille ?

Ceci exige de Billy un intense effort de réflexion.

— On me l'a donnée, explique-t-il enfin.

— Les Fritz te l'ont donnée ?

— Qui ?

— Les Allemands te l'ont donnée ?

— Oui.

Billy n'apprécie guère toutes ces questions. Elles le fatiguent.

— Oh, mon pauvre Ricain, mon pauvre vieux, on t'a insulté, oui.

— Pardon ?

— Ils ont délibérément tenté de t'humilier. Il ne faut pas permettre aux Fritz des choses semblables.

Billy Pèlerin est tombé dans les pommes.

Il a émergé sur un siège, face à la scène. D'une façon ou d'une autre il avait réussi à manger et maintenant il suivait

*Cendrillon*. Quelqu'un en lui s'amusait de la pièce depuis un bon moment. Billy riait à gorge déployée.

Les rôles de femmes étaient tenus par des hommes, c'est évident. L'horloge venait de sonner douze coups et Cendrillon se lamentait :

« Pauvre de moi, l'horloge a sonné  
Heure néfaste, déveine d'enculé. »

Billy jugeait le refrain si cocasse qu'il ne se contentait pas de s'esclaffer, il hurlait comme une baleine. Ses hurlements ont continué jusqu'à ce qu'on l'emportât dans un autre bâtiment où était l'hôpital. Qui comprenait six lits. Il n'y avait pas d'autre malade.

On a installé Billy dans un lit, on l'y a attaché et on lui a fait une piqûre de morphine. Un autre Américain a offert de le veiller. Le volontaire était Edgar Derby, le professeur de lycée qui sera fusillé à Dresde. C'est la vie.

Derby s'est assis sur un tabouret à trois pieds. On lui a passé de quoi lire. Le roman s'appelait *La Conquête du courage*, de Stephen Crane. Derby l'avait déjà lu. Il le dévorait pour la seconde fois pendant que Billy s'enfonçait dans le paradis de la morphine.

Sous l'effet de la drogue, Billy a rêvé de girafes dans un jardin. Elles arpentaient des allées de gravier, s'arrêtaient pour mâchonner des poires cueillies au sommet des arbres. Billy était une girafe, lui aussi. Il mangeait une poire. Dure. Elle se défendait contre la meule de ses dents. Elle craquait à contrecœur, noyée de jus.

Les animaux adoptaient Billy, il était un des leurs, un être sans méchanceté soumis à une spécialisation aussi absurde que la leur. Deux de ces dégingandées s'approchaient jusqu'à l'encadrer, s'appuyaient contre lui. Leurs lèvres supérieures, longues et musculeuses se relevaient comme l'extrémité d'un clairon. Elles s'en servaient pour l'embrasser. C'était des

femelles, crème et jaune citron. Aux cornes en forme de boutons de porte. Recouverts de velours.

Pourquoi ?

La nuit s'est apesantie sur le jardin des girafes, Billy a dormi un moment sans rêve, puis il a fait un périple dans le temps. Il s'est réveillé chez les fous, enfoui sous une couverture dans le pavillon des petits mentaux d'un hôpital militaire près du lac Placide, dans l'État de New York. C'était au printemps de 1948, trois ans après la fin de la guerre. Billy a dégagé la tête. Les fenêtres étaient ouvertes. Dehors les oiseaux pépiaient. « Cui-cui-cui ? » interrogea l'un. Le soleil brillait haut. Il y avait vingt-neuf autres malades dans le service, mais ils étaient tous au grand air à profiter de ce beau jour. Ils étaient libres d'aller et venir à leur guise, et même de retourner chez eux si ça leur plaisait ; tout comme Billy Pèlerin. Ils étaient là de leur plein gré car le monde les effrayait.

Billy s'est fait enfermer au milieu de sa dernière année à l'école d'opticiens d'Ilium. Personne n'aurait pu imaginer qu'il lâchait les pédales. Tout le monde estimait qu'il avait l'air en forme et se conduisait normalement. Pourtant il était en traitement. Les médecins étaient d'accord : il était bien en train de perdre la boule.

Ils ne croyaient pas que sa maladie avait quoi que ce soit à voir avec la guerre. Ils étaient convaincus que Billy craquait parce que son père l'avait jeté dans le grand bain de la piscine, à l'auberge de jeunesse, quand il était tout petit avant de l'emmener au bord du Grand Canon.

Le voisin de lit de Billy était un ancien capitaine d'infanterie du nom d'Eliot Juderose. Juderose en avait jusque-là de ne jamais dessaouler.

Il se chargea d'initier Billy à la science-fiction, en particulier aux œuvres de Kilgore Trout. Juderose avait entreposé une stupéfiante collection de science-fiction en livres de poche sous son lit. Il avait apporté ses bouquins à l'hôpital dans une malle-cabine. Tous ces trésors mal fichus répandaient une odeur qui envahissait la salle entière, celle d'un pyjama de flanelle pas changé depuis un mois ou celle du ragoût de mouton.

Kilgore Trout est devenu, parmi les contemporains, l'écrivain favori de Billy, et la science-fiction la seule forme de littérature qu'il tolérât.

Juderosé était deux fois plus futé que Billy, mais Billy et lui se mesuraient au même problème, et de façon identique. Tous deux étaient arrivés à la conclusion que la vie n'avait pas de sens, et cela en partie à cause de ce dont ils avaient été témoins à la guerre. Juderosé, par exemple, avait abattu un pompier de quatorze ans qu'il avait confondu avec un soldat allemand. C'est la vie. Et Billy avait assisté au plus grand massacre de l'histoire européenne, le bombardement et l'incendie de Dresde. C'est la vie.

Voilà pourquoi ils s'efforçaient de se recréer un univers et une personnalité. La science-fiction leur facilitait beaucoup la tâche.

Un jour, Juderosé a révélé à Billy une chose intéressante à propos d'un livre qui n'était pas de science-fiction. Il lui a dit que tous les fruits de l'expérience humaine étaient contenus dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski.

— Mais de nos jours, ça ne suffit plus, a-t-il ajouté.

Billy a eu également l'occasion d'entendre Juderosé avertir un psychiatre :

— J'ai l'impression qu'il va falloir que votre corporation invente une série de mensonges inédits et merveilleux, ou les gens vont simplement renoncer à vivre.

Une nature morte repose sur la table de chevet de Billy : deux pilules, un cendrier où gisent trois mégots tachés de rouge à lèvres, une cigarette encore allumée et un verre d'eau minérale. L'eau a rendu l'âme. C'est la vie. L'air essaye de s'échapper de cette eau défunte. Des bulles s'accrochent à la paroi du verre, trop faibles pour se sauver.

La cigarette appartient à la mère de Billy, qui fume comme une cheminée. Elle est partie aux toilettes dans l'aile où l'on soigne les soldâtes, les matelotes, les pilotes et autres



auxiliaires féminines de l'armée un tantinet fêlées. Elle ne va pas tarder.

Billy se renfile sous la couverture. Il se cache la tête aussi souvent que sa mère lui rend visite à l'hôpital et son état ne manque jamais d'empirer jusqu'à son départ. Ce n'est pas qu'elle soit laide ni désagréable, ou qu'elle ait mauvaise haleine. C'est une femme de race blanche, aux cheveux bruns, du type le plus courant, extrêmement avenante et qui a autrefois fréquenté le lycée.

Elle bouleverse Billy par le fait même qu'elle est sa mère. Devant elle, il se sent mal à l'aise, ingrat, sans caractère car elle s'est imposée la tâche inouïe de le mettre au monde et de l'y maintenir, et pourtant rien ne retient Billy ici-bas.

Billy entend Eliot Juderose entrer et s'allonger. Les ressorts de son lit en font tout un plat. Juderose est de belle taille mais pas très résistant. Il donne la sensation d'être bâti de résidus de rhume.

Puis la mère de Billy revient des lavabos, prend une chaise entre les deux lits. Juderose la salue avec une chaleur lyrique, lui demande des nouvelles de sa santé. Il est ravi d'apprendre qu'elle se porte bien. Avec un bel esprit de système, il déploie la plus grande amabilité à l'égard de tous ceux qu'il rencontre. Il se persuade que c'est un moyen de rendre éventuellement la terre un peu plus vivable. Il appelle la mère de Billy « chère madame ». Qualifier tout un chacun de « cher » relève du même système.

— Un de ces jours, assure-t-elle à Juderose, j'arriverai ici, Billy sortira la tête et devinez ce qu'il dira ?

— Que dira-t-il, chère madame ?

— Il dira : « Bonjour, maman » avec un sourire. Et encore « Dis-donc, ça fait plaisir de te retrouver, maman. Comment ça marche ? »

— Et si c'était aujourd'hui ?

— Je récite une prière chaque soir à cette intention.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Les gens seraient bien étonnés s'ils se rendaient compte de ce qu'ils doivent à la prière.

— Vous n’avez jamais proféré de vérité plus profonde, chère madame.

— Votre mère vient vous voir souvent ?

— Ma mère est décédée, confie Juderose.

C’est la vie.

— J’en suis navrée.

— Du moins ses jours ont-ils été heureux.

— C’est un réconfort.

— C’est vrai.

— Le père de Billy est mort, vous savez, signale la dame.

C’est la vie.

— Un jeune garçon ne peut pas se passer de son père.

Et ça continue pendant des heures, ce duo entre la mère bornée et pieuse et le gros homme creux qui résonne de l’écho de tant d’amour.

— Il était à la tête de sa promotion quand ça s’est produit, poursuit la mère de Billy.

— Peut-être qu’il travaillait trop, diagnostique Juderose.

Il a en main un livre qu’il comptait parcourir, mais il est trop bien élevé pour lire au cours d’une conversation, si facile soit-il de donner le change à la mère de Billy. L’ouvrage intitulé *Les Fous de la quatrième dimension* est de Kilgore Trout. Il traite de malades dont on ne sait pas guérir les troubles mentaux car les causes de ceux-ci résident au sein de la quatrième dimension, et les médecins terriens, réduits à trois dimensions, ne peuvent ni les discerner ni même se les représenter.

Juderose apprécie particulièrement un point que soutient Trout : vampires, loups-garous, farfadets, anges et consorts existent réellement, mais dans la quatrième dimension. Où, toujours selon Trout, se promène William Blake, le poète favori de Juderose. Et où planent l’enfer et le paradis.

— Il est fiancé à une jeune fille très riche, susurre la mère de Billy.

— C’est magnifique. En bien des occasions, l’argent est d’un secours puissant.

— Très juste.  
— Mais bien sûr.  
— Ce n'est pas drôle d'avoir à calculer sou à sou.  
— Il est plus agréable d'avoir un peu d'espace vital.  
— Son père est directeur de l'école d'opticiens où étudiait Billy. Il est également propriétaire de six cabinets dans le coin de l'État où nous habitons. Il possède un avion et une résidence secondaire au bord du lac George.  
— C'est un lac splendide.

Billy a glissé dans le sommeil sous sa couverture. Il s'est réveillé ficelé à son lit dans l'hôpital de la prison. Il a levé une paupière, aperçu ce pauvre bougre d'Edgar Derby plongé dans *La Conquête du courage* à la lueur d'une bougie.

Billy a refermé l'œil, sa mémoire du futur lui a montré l'infortuné Derby face à la gueule des fusils dans les ruines de Dresde. Le peloton ne se composait que de quatre hommes. Billy n'ignorait pas qu'un soldat par peloton recevait en général une arme chargée à blanc. Mais il doutait de la présence d'une cartouche à blanc pour une si piètre exécution au milieu d'une guerre si longue.

L'Anglais responsable de l'enceinte entrait maintenant dans l'hôpital pour voir où en était Billy. C'était un colonel d'infanterie fait prisonnier à Dunkerque. Il avait lui-même administré la morphine à Billy. Il n'y avait pas d'homme de l'art dans leur secteur, c'est pourquoi il se chargeait des besognes médicales.

— Comment va le malade ? s'enquit-il auprès de Derby.  
— Détaché des contingences de ce monde.  
— Mais pas vraiment mort ?  
— Non.  
— Quel état béni ! Ne rien éprouver tout en étant considéré comme vivant.

Derby adoptait un garde-à-vous lugubre.

— Non, non, je vous en prie, ne bougez pas. Quand il n'y a que deux hommes de troupe par officier et que tous ces hommes

sont patraques, j'estime qu'on peut se dispenser des cérémonies d'usage entre officiers et simples soldats.

Derby demeurait debout.

— Vous avez l'air plus âgé que la moyenne, constata le colonel.

Derby raconta qu'il avait quarante-quatre ans, ce qui faisait de lui l'aîné de deux ans de son interlocuteur. Le colonel mentionna que les autres Américains s'étaient rasés et que Billy et Derby étaient les deux seuls encore barbus. Puis :

— Vous comprenez, tout ce que nous pouvions faire ici, c'était d'imaginer la guerre ; et nous la croyions menée par des hommes mûrs, comme nous-mêmes. Nous avons oublié que c'était des gosses qui se battaient. Devant ces visages rasés de frais, j'ai eu un drôle de choc. Mon Dieu, mon Dieu ai-je murmuré tout bas, c'est la Croisade des Enfants.

Le colonel s'intéressait aux circonstances de la capture de Derby et eut droit à une histoire de bouquet d'arbres qui abritait approximativement une centaine de soldats terrorisés. L'attaque durait depuis cinq jours. Les cent gars avaient été chassés sous les arbres par les tanks.

Derby offrait une description du genre de climat artificiel, totalement inconcevable, que les Terriens créent, à l'occasion, pour d'autres Terriens quand ils ont décidé que ces derniers n'ont plus qu'à débarrasser la planète. Les obus explosent au sommet des arbres dans un vacarme impossible accompagné d'une averse de couteaux, d'aiguilles et de lames aiguës. De petits morceaux de plomb revêtus de cuivre zigzaguent à travers bois, bien plus rapides que le son, tandis qu'éclatent les projectiles.

Des tas de gens sont blessés ou tués. C'est la vie.

Enfin la grêle s'arrête et un Allemand invisible, muni d'un haut-parleur, jette l'ordre aux Américains de déposer leurs armes et d'évacuer le bosquet, les mains sur la tête, faute de quoi la bagarre recommencerait. Et ne cesserait qu'avec la mort du dernier d'entre eux.

Alors les Américains abandonnent leurs armes et s'élancent hors du bosquet, mains croisées sur le chef, car ils désirent vivre encore un peu, si toutefois c'est possible.

Billy saute dans le temps et rejoint l'hôpital militaire. Couverture par-dessus tête. Calme plat de l'autre côté de la couverture.

— Ma mère est partie ? questionne Billy.

— Oui.

Billy risque un regard. La chaise du visiteur est maintenant occupée par sa fiancée. Elle s'appelle Valencia Merble. Valencia est la fille du directeur de l'école d'opticiens d'Ilium. Elle a de l'argent. Elle est grosse comme une tour car elle est incapable de s'empêcher de manger. Elle est en train de ruminer. Elle se gorge de friandises « Trois Mousquetaires ». Valencia porte des lunettes à triple foyer à monture en ailes de papillon, et les ailes de papillon chatoient de faux brillants. Les brillants clignotent de concert avec le solitaire de sa bague de fiançailles. Le diamant est assuré pour un million. Billy l'a ramassé en Allemagne. Prise de guerre.

Billy ne tient pas du tout à épouser cette horreur de Valencia. Elle constitue un des symptômes de sa maladie. Il s'est rendu compte qu'il perdait la boussole en s'entendant la demander en mariage, la supplier d'accepter le diamant et d'être sa compagne à jamais.

Billy la salue, elle lui propose des bonbons qu'il refuse poliment.

Elle s'inquiète de sa santé et il la rassure.

— Je vais beaucoup mieux, merci.

D'après ce qu'elle dit, toute l'école d'opticiens est consternée de le savoir malade et espère un prompt rétablissement ; et Billy :

— Dis bonjour à tous à l'occasion.

Elle promet de le faire.

Elle cherche si elle pourrait lui procurer quoi que ce soit de l'extérieur, mais il la remercie.

— Non, j'ai pratiquement tout ce qu'il me faut.

— Et des livres ?

— Je suis juste à côté d'une des plus grandes bibliothèques privées du monde.

Billy fait allusion à la collection de science-fiction d'Eliot Juderose.

Dans le lit voisin, Juderose bouquine et Billy l'englobe dans la conversation en s'informant de l'objet de sa lecture.

Alors Juderose s'explique. C'est *l'Évangile de l'espace* de Kilgore Trout. Il s'agit d'un visiteur étranger à la Terre qui, par parenthèse, a beaucoup d'un Tralfamadorien. Il se livre à une étude serrée de la chrétienté dans le but de découvrir pourquoi les chrétiens se révèlent si facilement cruels. Il conclut qu'une bonne partie du problème tient au bourrage de crâne massif du Nouveau Testament. Selon son optique, le rôle des Évangiles serait d'inculquer aux gens, entre autres choses, une infinie compassion, même envers les plus déshérités.

Mais en fait, le message des Évangiles est celui-ci :

*Avant de tuer qui que ce soit, assurez-vous bien qu'il n'a pas de hautes relations. C'est la vie.*

Ce qui accroche dans toutes ces bondieuseries, proclame le voyageur interstellaire, c'est que le Christ, sous son aspect plutôt insignifiant, est en réalité Fils de l'Être suprême. Les lecteurs en sont conscients et quand se place la scène de la crucifixion, ils s'écrient tout naturellement (Juderose relit la phrase à haute voix) :

*Oh, machin, ce coup-là, ils n'ont pas tiré le bon numéro en lynchant ce type !*

Ce qui entraîne une pensée concomitante : « *Il y a donc des gars bons à lyncher ?* » Qui alors ? Ceux qui ne connaissent personne de bien placé. C'est la vie.

L'étranger fait don à la Terre d'un nouvel Évangile. Le Christ y est vraiment un rien du tout et un fichu poison pour beaucoup de gens pourvus d'acointances plus puissantes que les siennes. Il se débrouille cependant pour proférer toutes les merveilleuses paroles pleines de mystère qui figurent aussi dans les anciennes versions.

C'est pourquoi, un beau jour, on s'amuse à le clouer sur une croix qu'on plante en terre. Les tortionnaires sont sûrs que cela ne tirera pas à conséquence. Et le lecteur se doit d'adopter cette vue car le nouvel Évangile lui enfonce dans la tête, de gré ou de force, que Jésus est bien un va-nu-pieds.

Et soudain, au moment où cet obscur est sur le point de mourir, les cieux se déchirent, le tonnerre résonne, l'éclair jaillit. La voix de Dieu gronde du haut des nues. Elle annonce à tous qu'il fait son fils de ce bon à rien et lui accorde, à ce jour et dans l'éternité, les pouvoirs et privilèges du Fils du Créateur de l'Univers. Dieu tonne : *Dès cet instant, Ma main s'appesantira sur quiconque s'acharne sur un pauvre mec sans piston !*

La fiancée de Billy a fini de sucer son bonbon « Trois Mousquetaires ». Elle déguste maintenant un Carambar.

— Assez de bouquins, grommelle Juderose en envoyant le roman sous son lit. Qu'ils aillent au diable !

— Celui-ci paraît passionnant, intervient Valencia.

— Dieu du ciel ! Si seulement Kilgore Trout écrivait correctement ! gémit Juderose.

Il y avait du vrai là-dedans : Kilgore Trout méritait son peu de succès. Il écrivait comme un cochon. Tout ce qu'il avait c'était de bonnes idées.

— Je ne crois pas que Trout ait jamais quitté les États-Unis, poursuit Juderose. Bon sang, il passe son temps à décrire les Terriens, et ils sont tous américains. Il n'y a presque pas d'Américains sur notre planète.

— Où demeure-t-il ? demande Valencia.

— Personne n'en sait rien, réplique Juderose. Autant que je puisse juger, je suis le seul à avoir entendu parler de lui. Il n'a pas publié deux livres chez le même éditeur et chaque fois que je lui écris aux bons soins d'une maison d'édition, elle a fait faillite et la lettre m'est retournée.

Il s'empresse de changer de sujet, félicite Valencia de sa bague de fiançailles.

— Merci, fait-elle et elle étend la main pour que Juderose puisse admirer de près le bijou. Billy a rapporté le diamant de la guerre.

— C'est ce qu'il y a de bien dans les guerres, remarque Juderose. Tout le monde sans exception glane un petit quelque chose.

Quant à Kilgore Trout, il se trouvait qu'il vivait à Ilium, la ville même de Billy, isolé et méprisé. Billy le rencontrera par la suite.

— Billy, lance Valencia Merble.

— Hein ?

— Tu veux bien discuter du motif de notre argenterie ?

— D'accord.

— J'en suis arrivée à un choix entre Couronne danoise et Rosier grim pant.

— Rosier grim pant.

— Pas la peine de nous précipiter. Je veux dire, une fois décidés, c'est ce que nous aurons sous les yeux jusqu'à la fin de nos jours.

Billy se plonge dans les gravures.

— Couronne danoise, lâche-t-il enfin.

— Clair de lune tropical n'est pas mal non plus.

— Tu as raison, concède Billy Pèlerin.

Billy a voyagé dans le temps jusqu'au zoo de Tralfamadore. Il avait quarante-quatre ans et était exposé sous une coupole géodésique. Il gisait mollement dans le fauteuil qui lui avait servi de berceau au cours de sa traversée dans l'espace. Il était tout nu. Les Tralfamadoriens étaient fascinés par son corps, toutes les parties de son corps. Ils étaient là par milliers, au-dehors, à allonger leurs petites mains pour que leurs yeux se repaissent du spectacle. Billy était à Tralfamadore depuis six mois terriens. Il avait pris l'habitude de la foule.

Il n'était pas question d'évasion. De l'autre côté de la paroi, l'atmosphère se composait de cyanure et la Terre tournait à 446 120 000 000 000 000 kilomètres de là.

Dans ce zoo, on montrait Billy dans un simulacre d'environnement terrien. La plupart des meubles avaient été



dérobés dans l'entrepôt du Prisunic de Iowa City, dans l'État d'Iowa. Il y avait un poste de télévision en couleurs et un canapé transformable. De petites tables chargées de lampes et de cendriers près du canapé. Un bar et ses deux tabourets. Et, en plus, une table de billard. Une moquette aussi dorée que les réserves d'une banque nationale recouvrait le sol, sauf dans la cuisine, la salle de bains et au centre du plancher où s'ouvrait le couvercle métallique d'une trappe. Des revues étaient disposées avec art sur la table qui occupait le devant du canapé.

Le tourne-disque était stéréo. Et marchait. Pas la télévision. On avait collé sur l'écran la photo d'un cow-boy en train d'en tuer un autre. C'est la vie.

Pas de murs sur la coupole, aucun endroit où Billy puisse se dissimuler. L'équipement vert menthe de la salle de bains s'étalait au grand jour. Billy se leva de sa chaise, pénétra dans les toilettes et pissa un coup. L'assistance ne se tenait plus.

Billy s'est brossé les dents sur Tralfamadore, a mis en place sa prothèse partielle et s'est dirigé vers la cuisine. Sa cuisinière à gaz, son réfrigérateur et son lave-vaisselle étaient aussi de couleur verte. Une image était peinte sur la porte du réfrigérateur. C'était comme ça à l'état neuf. Un couple de la Belle Époque pédalait sur un tandem.

Billy concentrait son regard sur le dessin pour essayer de réagir un peu face aux cyclistes. Rien ne se manifestait. Il avait l'impression qu'il n'y avait pas la moindre opinion à avoir sur ces deux-là.

Billy a mangé un copieux petit déjeuner à base de conserves. Il a rincé sa tasse, son assiette, son couteau, sa fourchette, sa cuillère et la casserole, et les a rangés. Puis il s'est exercé aux mouvements qu'il avait appris à l'armée : sauts divers, flexions profondes des genoux, abdominaux, tractions. Faute de références, la plupart des Tralfamadoriens ignoraient que le corps et le visage de Billy étaient sans attrait. C'était fort agréable à Billy qui, pour la première fois, était fier de sa personne.

Sa gymnastique terminée, il a pris une douche et s'est taillé les ongles des orteils. Il s'est rasé, s'est vaporisé du désodorisant sous les aisselles, cependant qu'un gardien du zoo, juché sur une plate-forme, expliquait le pourquoi et le comment des gestes de Billy. Le gardien débitait son couplet par télépathie et, debout à l'extérieur, se bornait à expédier des ondes de pensée aux badauds. À côté de lui, sur l'estrade, reposait le petit clavier grâce auquel il transmettait à Billy les questions des spectateurs.

Voilà que la première question sortait du haut-parleur branché sur la télévision :

— Est-ce que vous êtes heureux ici ?

— À peu près autant que je l'étais sur la Terre, répondit Billy Pèlerin (ce qui était la pure vérité).

On dénombrait cinq sexes sur Tralfamadore et à chacun revenait une étape en vue de l'élaboration d'un nouvel individu. Dans l'esprit de Billy, ils étaient identiques car les différenciations résidaient toutes dans la quatrième dimension.

Soit dit en passant, l'une des révélations les plus époustouflantes faites à Billy par les Tralfamadoriens avait trait aux besoins de reproduction sur Terre. Ils prétendaient que les équipages des soucoupes volantes n'y avaient pas identifié moins de sept sexes, tous indispensables à la conservation de l'espèce. C'est bien simple : Billy ne réussissait pas à comprendre ce que cinq de ces sept sexes avaient à voir dans la conception d'un bébé, puisque leur champ d'activité se réduisait à la quatrième dimension.

Les Tralfamadoriens tentaient de fournir à Billy des indications qui l'aideraient à se représenter l'accouplement dans l'invisible. Ils répétaient qu'aucun petit Terrien ne pouvait voir le jour sans la présence d'homosexuels masculins. Cependant l'absence de femmes homosexuelles n'empêchait pas les bébés de naître. Si les femmes de plus de soixante-cinq ans venaient à disparaître, plus d'enfants. Mais rien de semblable si c'était les hommes de même âge qui manquaient. Les nourrissons ne survivaient qu'à la condition que d'autres soient morts une heure au plus après leur naissance. C'est la vie.

C'était du chinois pour Billy.

Réciproquement, nombre de choses que racontait Billy étaient de la blague pour les Tralfamadoriens. Ils n'avaient aucune idée de sa notion du temps. Billy avait renoncé à les éclairer sur ce point. C'était au gardien, là-bas, de s'en arranger de son mieux.

Pour l'instant, ce dernier suggérait à l'auditoire d'imaginer une chaîne de montagnes située de l'autre côté d'un désert, par un jour éclatant. Ils pouvaient à volonté examiner un pic, un oiseau, un nuage, ou bien une pierre là sous leur nez, ou même les profondeurs d'un canon qui se creusait derrière leur dos. Mais ce pauvre Terrien perdu parmi eux avait la tête emprisonnée dans une sphère d'acier qu'il lui était impossible d'ôter. Elle ne possédait qu'un orifice pour le regard et un conduit de deux mètres était soudé à ce trou.

La métaphore incluait une liste beaucoup plus longue des infortunes de Billy. Des courroies l'immobilisaient contre une grille métallique rivée à un wagonnet monté sur rails et il était incapable de tourner la tête ou d'atteindre le tuyau. L'extrémité de celui-ci s'appuyait sur un support, lui aussi vissé au chariot. Billy ne distinguait qu'un point minuscule au bout de son tube. Il ne savait rien de sa position précaire, ne se rendait même pas compte de ce que sa situation avait d'étrange.

Par moments, le véhicule se traînait pour filer une seconde plus tard ou s'arrêter à de multiples reprises : il grimpait, dégringolait, enfilait des lignes droites, amorçait des tournants. Quel que soit le spectacle offert au malheureux Billy à travers sa lorgnette, il ne pouvait que rabâcher : « C'est comme ça. »

Billy comptait bien épater les Tralfamadoriens et leur faire peur au récit des guerres et autres formes de meurtre pratiquées sur Terre. Il pensait les amener à craindre que la férocité, alliée à l'impressionnant arsenal des Terriens, ne parviennent à détruire, en partie ou totalement, le doux univers sans reproche. C'était la science-fiction qui l'influçait ainsi.

Mais personne n'avait soulevé la question de la guerre avant que Billy ne le fit lui-même. Quelqu'un dans le public lui demanda, par l'intermédiaire du gardien, quelle était la

connaissance la plus précieuse qu'il avait acquise à ce jour et Billy de pérorer :

— Comment les habitants de toute une planète pourraient-ils vivre en paix ! Vous savez tous que celle dont je suis originaire est occupée depuis la nuit des temps à des massacres sans rime ni raison. J'ai vu de mes propres yeux des cadavres d'écolières ébouillantées vivantes dans un château d'eau par mes concitoyens, très fiers, à l'époque, de lutter contre le mal à l'état pur.

C'était véridique. Billy avait eu droit au spectacle des corps bouillis à Dresde.

— Et j'ai, de nuit, cherché mon chemin, au fond d'une prison, avec des bougies confectionnées à partir de la graisse d'êtres humains assassinés par les pères et les frères des écolières brûlées vives. Les Terriens sont sûrement la terreur de l'univers. Si le reste du système solaire ne court pas de danger immédiat du fait de la Terre, cela ne saurait tarder. Confiez-moi votre secret que je l'emporte chez moi afin de nous sauver tous : comment tout un monde peut-il subsister en paix ?

Billy était conscient de l'élévation de son discours. Il fut sidéré car les Tralfamadoriens fermaient sur leurs yeux leurs petites mains. L'expérience lui avait enseigné ce que cela signifiait : il disait des conneries.

— Voudriez... voudriez-vous me dire... ce qu'il y a là-dedans de si bête ? (Tombé de toute sa hauteur, il s'adressa au gardien.)

— La fin de l'univers n'est pas un secret, assura le gardien, et la Terre n'y est pour rien, si l'on néglige le fait qu'elle aussi est anéantie.

— Alors, comment cela se produit-il ?

— Nous faisons tout sauter au cours d'expériences sur de nouveaux combustibles pour nos soucoupes volantes. Un pilote d'essai tralfamadorien appuie sur un bouton et la Création s'évanouit.

C'est la vie.

— Si vous êtes au courant, reprit Billy, n’y a-t-il pas un moyen de prévenir le désastre ? Comment dissuader le pilote de mettre le doigt sur le bouton ?

— Son doigt est dessus depuis toujours et y demeurera à jamais. Cela fait partie de la structure même du moment.

— Ainsi..., Billy en bafouillait... je suppose que l’idée d’éviter la guerre sur Terre ne tient pas debout non plus.

— C’est évident.

— Et pourtant la paix règne ici.

— Aujourd’hui. D’autres jours nous traversons des guerres aussi horribles que toutes celles que vous avez vues ou qu’on vous a racontées. Nous n’y pouvons rien et en conséquence nous en détournons les regards. Nous traitons ces peccadilles par le mépris. Nous consacrons l’éternité à l’observation d’heures agréables. Comme celle-ci par exemple. Elle ne vous plaît pas ?

— Si.

— Voilà une chose que les Terriens pourraient apprendre à faire s’ils s’y appliquaient suffisamment : négliger les instants pénibles et profiter à fond des bons moments.

— Hum, dit Billy Pèlerin.

À peine endormi ce soir-là, Billy a remonté le temps jusqu’à un moment pas déplaisant du tout, sa nuit de noces avec celle qui répondait auparavant au nom de Valencia Merble. Il avait quitté l’hôpital militaire depuis six mois. Il se portait comme un charme. Il était sorti troisième sur quarante-sept de l’école d’opticiens d’Ilium.

Il était au lit avec Valencia dans un ravissant studio planté au bout d’une jetée du cap Anne, dans le Massachusetts. De l’autre côté de l’eau scintillaient les lumières de Gloucester. Billy était grimpé sur Valencia et lui faisait l’amour. L’une des conséquences de cet acte serait la naissance de Robert Pèlerin qui ne ferait jamais rien de bon au lycée mais deviendrait quelqu’un de bien après son engagement chez les Bérêts verts.

Valencia n’était pas douée pour les voyages dans le temps mais elle ne manquait pas d’imagination. Tandis que Billy lui faisait l’amour, elle s’imaginait être une héroïne du passé. Elle

était Elisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre et Billy était censé être Christophe Colomb.

Billy a émis un son de petite charnière rouillée. Il venait de vider ses vésicules séminales dans l'intérieur de Valencia et de payer son écot au corps des Bérêts verts. Si l'on en croyait les Tralfamadoriens, le para totaliserait sept parents.

Il a basculé de dessus sa gigantesque femme dont l'expression d'extase ne s'en trouva pas modifiée pour autant. Il a aligné les boutons de bottine de sa colonne vertébrale parallèlement au bord du matelas et a croisé les mains sous sa tête. Il était à son aise maintenant. C'était sa récompense pour avoir épousé une fille dont personne d'un peu sensé n'aurait voulu. Son beau-père lui avait fait cadeau d'une Buick toute neuve, d'un appartement presse-bouton et l'avait placé à la tête de son cabinet le plus prospère, celui d'Ilium, où Billy pouvait compter ramasser au moins trente mille dollars par an. C'était épatant. Après tout, son père n'était que coiffeur.

Comme l'affirmait sa mère : « Les Pèlerin font leur chemin dans le monde. »

La lune de miel se teintait des mystères d'un été indien doux-amer comme en connaît la Nouvelle-Angleterre. Le nid des amoureux possédait une cloison romantique entièrement composée de portes-fenêtres. Elles s'ouvraient sur un balcon qui dominait la flaque d'huile du port.

Une drague vert et orange qui se détachait dans la nuit en ombre chinoise dépassa leur balcon en ahanant, à moins de dix mètres de la couche nuptiale. Elle gagnait la haute mer guidée par ses seuls feux réglementaires. Les cales vides résonnaient, donnaient richesse et profondeur au chant des machines. Le quai entonna la même chanson et la tête de lit des amants se mit à l'unisson. Elle garda la note longtemps après que la drague se fut éloignée.

— Merci, a proféré Valencia. (Le bois de lit bourdonnait comme un moustique.)

— Je t'en prie.

— C'était bien bon.

— Tant mieux.

Puis elle a commencé à pleurer.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis si heureuse.

— Alors c'est parfait.

— Je ne croyais pas que quelqu'un m'épouserait.

— Hum, a conclu Billy Pèlerin.

— Je vais maigrir pour te faire plaisir.

— Quoi ?

— Je vais suivre un régime. Tu verras comme je deviendrai belle pour te plaire.

— Je t'aime bien comme tu es.

— C'est vrai ?

— Oui.

Billy Pèlerin avait déjà contemplé une bonne partie de leur mariage grâce à ses excursions dans le temps et savait que ce serait tout au long supportable.

Un grand bateau de plaisance à moteur, le *Schéhérazade* frôlait maintenant l'alcôve des épousés. Ses moteurs avaient le registre profond d'un orgue. Toutes ses lumières brillaient.

Deux êtres jeunes et beaux, un homme et une femme en tenue de soirée, s'appuyaient à l'arrière, énamourés d'eux-mêmes, de leur songerie et du sillage du bateau. Eux aussi étaient en voyage de noces. C'était Lance Rumfoord, de Newport, dans l'État de Rhode Island, et sa jeune femme, née Cynthia Landry, un des béguins d'enfance de John F. Kennedy à Hyannis Port dans le Massachusetts.

Il se glissait là une légère coïncidence. Billy Pèlerin partagerait un jour une chambre d'hôpital avec l'oncle de Rumfoord, le Pr Bertram Copeland Rumfoord de Harvard, historien officiel de l'Armée de l'Air américaine.

Les aimables créatures disparues, Valencia a interrogé sur la guerre son bouffon de mari. Il était bien simplet de la part d'une Terrienne d'associer ainsi amour et prestige aux faits d'armes.

— Est-ce que tu penses parfois à ta vie de soldat ? (Elle effleurait la cuisse de Billy.)

— À l'occasion, a admis Billy Pèlerin.

— De temps en temps je t'observe et j'ai le sentiment bizarre que tu débordes de secrets.

— Mais non.

C'était un mensonge, bien sûr. Il n'avait soufflé mot à personne de ses explorations dans le temps, de Tralfamadore et du reste.

— Tu dois cacher des choses sur ce qui s'est passé en Allemagne. Ou du moins éviter d'en parler.

— Non.

— Je suis tellement fière que tu aies été soldat. Tu t'en rends compte ?

— Tant mieux.

— Ça a été dur ?

— Certains jours.

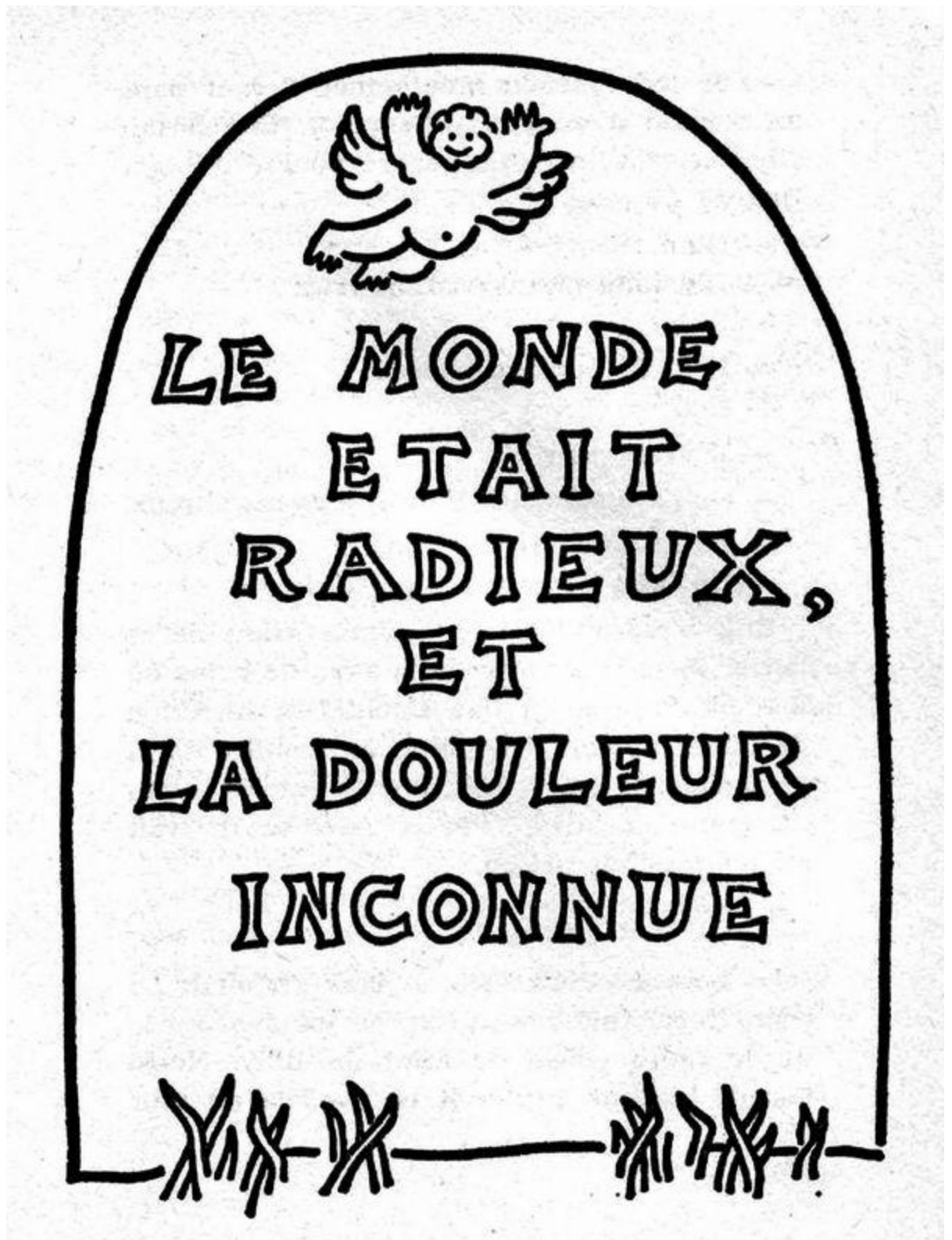
Une pensée incongrue a envahi Billy. Sa vérité l'a secoué. Voilà qui ferait une excellente épitaphe pour Billy Pèlerin ; et pour moi aussi, par la même occasion.

— Tu me raconterais ta captivité si j'insistais ?

Dans un petit recoin de son vaste corps elle essayait de rassembler les éléments qui constituent un Béret vert.

— Ce serait comme un rêve, dit Billy. Et ceux des autres ne sont pas palpitants en général.





— Je t'ai entendu mentionner devant papa un peloton d'exécution allemand. (Elle faisait allusion à la fin de ce pauvre bougre d'Edgar Derby.)

— Hum.

- Il a fallu que vous l'enterriez ?
- Oui.
- Il a dit quelque chose ?
- Non.
- Il avait peur ?
- On l'avait drogué. Il avait les yeux vitreux.
- Ils lui ont mis une cible ?
- Un bout de papier.

Billy s'est levé et s'est excusé avant de se lancer dans l'obscurité de la salle de bains où il a pissé un coup. Il a tâtonné en direction de l'interrupteur, a compris au contact de la paroi rugueuse qu'il était revenu sur les traces du temps jusqu'en 1944 et qu'il se trouvait à l'hôpital de la prison.

La bougie s'était éteinte dans l'hôpital. Le triste Edgar Derby avait cédé au sommeil sur le lit de camp voisin de celui de Billy. Notre malade, debout, explorait en aveugle un mur pour trouver une sortie car il avait terriblement besoin de pisser un coup.

Il est tombé sur une porte qui s'est ouverte, le laissant dévaler dans la nuit de la prison... Billy était complètement sonné par la morphine et les promenades dans le temps. Il s'est jeté sur une barrière de barbelés qui l'a empoigné en une douzaine d'endroits à la fois. Billy tentait désespérément de se dégager mais les barbelés s'acharnaient. Alors il s'est livré à une petite danse ridicule avec la barrière, un pas de-ci, un pas de-là, retour au point de départ.

Un Russe, dehors lui aussi pour pisser un coup, a aperçu le ballet de l'autre côté de la palissade. Il s'est approché de l'étonnant épouvantail, a essayé de l'apprivoiser, lui a demandé quel était son pays. L'épouvantail continuait à danser la gigue sans lui prêter attention. Le Russe a décroché les barbes une à une et le guignol est allé perdre dans l'obscurité le reste de ses évolutions, sans un mot de remerciement.

Le Russe agitait la main en signe d'adieu tout en criant « Au revoir » dans sa langue.

Billy a sorti sa petite affaire là, dans la nuit de la prison, et il a pissé longuement à même le sol. Puis il l'a rangée plus ou moins au bon endroit, avant d'affronter un nouveau problème : d'où était-il parti et quelle serait sa prochaine étape ?

Quelque part dans le noir montaient des cris de douleur. Par désœuvrement, Billy s'est traîné dans leur direction. Il cherchait quelle tragédie faisait se lamenter ainsi tant de gens sous le grand ciel.

Billy, sans le savoir, atteignait l'arrière des latrines. L'installation se réduisait à une poutre unique qui surmontait douze seaux. Le tout abrité sur trois côtés par un écran de vieilles planches et de boîtes métalliques aplaties. Le quatrième côté faisait face au mur de papier goudronné du baraquement où s'était tenu le banquet.

Billy a longé l'écran jusqu'au moment où il a deviné un message tout frais peint sur la cloison de papier. On avait utilisé pour tracer les mots la couleur rose qui embellissait le décor de *Cendrillon*. Les perceptions de Billy étaient tellement troublées qu'il voyait les lettres suspendues dans le vide ou peut-être inscrites sur un rideau transparent. Il y avait de jolis points argentés sur le rideau. Rien d'autre que les clous qui fixaient le cartonnage à la charpente. Billy n'aurait pu expliquer comment l'étoffe se maintenait sans appui et il se figurait que le voile magique et les jérémiades théâtrales participaient d'une cérémonie religieuse dont il ignorait tout.

La pancarte proclamait :



PRIERE DE LAISSER  
LES GOGUES  
AUSSI PROPRES QUE  
VOUS LES AVEZ  
TROUVÉES!

Billy a fouillé l'intérieur du regard. C'était de là que s'échappaient les gémissements. Les lieux étaient bourrés

d'Américains qui avaient posé culotte. Le festin si bien accueilli les avait rendus malades comme des vaches. Les seaux étaient pleins ou renversés.

Un Américain, non loin de Billy, gueulait qu'il avait tout expulsé sauf sa cervelle. Un moment plus tard il se reprit :

— C'est parti, c'est parti. (C'était sa cervelle.)

C'était moi. Le fils de ma mère. L'auteur de ce livre.

Billy s'est écarté en chancelant de cette scène infernale. Il a rattrapé trois Anglais qui observaient de loin cette foire à l'excrément. Ils étaient convulsés de dégoût.

— Attache ton pantalon ! cria l'un d'eux à Billy au passage.

Billy s'est exécuté. Il a eu la chance de découvrir la porte du petit hôpital. Il l'a franchie et s'est retrouvé en pleine lune de miel, au cap Anne, tandis qu'il rejoignait au lit sa jeune épouse après une percée vers la salle de bains.

— Tu me manquais, murmura Valencia.

— Et toi, tu me manquais encore plus, répliqua Billy Pèlerin.

Billy et Valencia se sont assoupis, imbriqués comme des cuillères et Billy a reculé dans le temps jusqu'à son trajet par chemin de fer, en 1944, du champ de manœuvres de Caroline du Sud à l'enterrement de son père à Ilium. Il n'avait reçu ni le baptême du feu ni celui de l'Europe. C'était encore l'époque de la traction à vapeur.

Billy n'arrêtait pas de changer de train. Tous les convois étaient lents. Les wagons empestaient la fumée, le tabac de guerre, la gnôle rationnée et les pets des gens nourris de produits synthétiques. Le rembourrage des sièges métalliques se hérissait de crin et Billy ne se reposait guère. Il s'est endormi profondément à trois heures d'Ilium, les jambes avachies en direction de l'entrée du wagon-restaurant bondé.

Le porteur l'a réveillé à l'arrivée en gare d'Ilium. Billy a titubé hors du compartiment, lesté de son sac de sport puis, debout sur le quai à côté du porteur, s'est efforcé de reprendre ses esprits.

— T'as bien ronflé ? a blagué l'employé.

— Oui.

— Mon pote, on peut dire que tu bandais !

À 3 heures, la nuit où Billy cuve sa morphine en prison, deux solides Britanniques amènent à l'hôpital un nouveau malade. Il est minuscule. C'est Paul Lazzaro, l'individu aux vêtements à pois, le voleur d'autos de Cicero dans l'Illinois. On l'a surpris à chiper des cigarettes sous l'oreiller d'un Anglais. Celui-ci, à moitié dans le cirage, lui a cassé le bras droit et l'a étendu raide.

L'Anglais responsable de tout cela aide à transporter Lazzaro. Il a les cheveux carotte et pas de sourcils. Dans la pièce, il jouait le rôle de la Fée bleue, tante de Cendrillon... Pour l'instant, il soulève d'une main sa moitié de blessé, tout en fermant la porte de l'autre. « Il est léger comme une plume », constate-t-il.

L'Anglais chargé des pieds de Lazzaro est le colonel qui a envoyé Billy au pays des songes.

La Fée bleue est très mal à l'aise et pas contente du tout.

— Si j'avais su que je me battais contre un avorton, je n'aurais pas mis le paquet.

— Hum.

La Fée bleue ne cache pas son dégoût à l'égard des Américains.

— Faiblards, puants, toujours à pleurer sur eux-mêmes ; un tas de faux jetons crasseux, voleurs, chassieux. Pires que ces cons de Russes.

— M'ont pas l'air brillant, en effet, lâche le colonel.

Un commandant allemand se présente. Il considère les Anglais comme ses amis intimes. Il leur rend visite presque quotidiennement, se plonge avec eux dans des jeux de société, les initie à l'histoire allemande, s'assied à leur piano, leur donne des cours de langue usuelle. Il répète que, privé de leur compagnie d'hommes civilisés, il deviendrait fou. Son anglais est impeccable.

Il regrette vivement que ses compagnons aient à supporter les bidasses américains. Il leur promet qu'on ne les gênera pas plus d'un jour ou deux, qu'on expédiera promptement les intrus

à Dresde comme travailleurs réquisitionnés. Il a en main une brochure publiée par l'Association allemande de l'encadrement des prisons. C'est un rapport sur la conduite dans les camps des hommes de troupe américains. Rédigé par un ancien Américain devenu quelqu'un au ministère allemand de la Propagande. Il s'appelait Howard W. Campbell Jr.

Il devait par la suite se pendre alors qu'on allait le juger comme criminel de guerre. C'est la vie.

Pendant que le colonel réduit la fracture de Lazzaro et prépare le plâtre, le commandant allemand lit à haute voix des passages de la monographie de Howard W. Campbell Jr. Celui-ci a eu son heure en tant qu'écrivain dramatique. L'ouvrage débute ainsi :

*L'Amérique est la plus riche nation du monde, mais ses citoyens sont souvent pauvres et quand ils le sont, on pousse chacun d'eux à se haïr. Pour citer l'humoriste américain Kin Hubbard : « C'est pas une disgrâce d'être sans un sou, mais c'est tout comme. » En fait, c'est bien un crime pour un ressortissant U.S. d'être démuné bien que sa patrie soit une fédération d'indigents. Dans tout autre pays la tradition populaire cite des exemples d'hommes besogneux mais remplis de sagesse et par là plus estimables que quiconque possède or et grandeur. Les gueux du Nouveau Monde n'ont pas de telles légendes. Ils se rabaissent et glorifient leurs supérieurs dans l'ordre social. Le bouge le plus infâme, dont le propriétaire ne peut joindre les deux bouts, a bien des chances d'afficher sur le mur un écriteau portant cette cruelle inscription : « Si tu es si malin, pourquoi n'es-tu pas bourré aux as ? » Il n'y manquera pas non plus le drapeau national, de la taille d'une main d'enfant, enfilé sur un bâton de sucette et flottant au-dessus de la caisse.*

Certains assurent que l'auteur du pamphlet, originaire de Schenectady dans l'État de New York, possédait le quotient intellectuel le plus élevé parmi les criminels de guerre mis dans l'obligation de se pendre. C'est la vie.

*Mes concitoyens, comme tous les êtres humains, admettent nombre de choses qui sont manifestement fausses. La plus virulente contre-vérité est qu'il est facile à tout Américain de faire fortune. Personne n'est prêt à reconnaître combien, en fait, âpre est la conquête de l'argent ; en conséquence, ceux qui n'en ont pas se rongent. Ce sentiment de culpabilité est une mine d'or pour les possédants qui ont fait moins en faveur des nécessiteux, dans le domaine privé aussi bien que public, qu'aucune classe dirigeante depuis l'ère napoléonienne.*

*Les États-Unis ont produit beaucoup de choses. La plus frappante, celle qu'on n'avait jamais vue, est une cohorte de miséreux dépourvus de dignité. On ne peut s'aimer les uns les autres quand on se déteste soi-même. Une fois ce point acquis, la conduite déplaisante des hommes de troupe américains dans les prisons allemandes perd tout son mystère.*

*Howard W. Campbell Jr poursuivait en étudiant l'uniforme du soldat américain de la Seconde Guerre mondiale : Au fil de l'Histoire, toute armée prospère ou non, s'est attachée à habiller ses hommes, même de rang modeste, de façon qu'ils se considèrent et soient considérés experts de haute volée en ripailles, copulation, pillage et trucidage. L'armée américaine, cependant, envoie ses recrues au combat et à la mort dans une version revue et corrigée du complet-veston, de taille régulièrement inadéquate, tas de hardes désinfectées mais non repassées qu'une œuvre charitable hautaine distribue aux ivrognes des taudis.*

*Quand un fringant officier s'adresse à un pauvre type si mal fagoté c'est pour le réprimander, comme il se doit. Mais le mépris dont fait preuve le gradé n'a rien à voir avec les conventions paternalistes qui règnent dans les autres armées. C'est une pure expression de haine envers les pauvres qui sont seuls responsables de leur triste sort.*

*Un dirigeant de prison mis en présence de détenus américains pour la première fois doit être averti : il ne lui faut s'attendre à aucune fraternité, même entre frères. Il n'existe nul sens de la solidarité. Chacun agit en enfant boudeur qui bien souvent se voudrait mort.*

Campbell brossait un tableau de l'expérience allemande face aux soldats américains incarcérés. Il remarquait qu'on les considérait partout comme les K.G. les plus sales, les plus râleurs et les moins prêts à s'entraider. Ils étaient incapables de s'entendre, même dans leur propre intérêt. Ils dédaignaient les chefs sortis de leurs rangs, refusaient de leur porter attention sous prétexte qu'ils ne valaient pas plus que n'importe qui et feraient bien de laisser tomber leurs grands airs.

Et ainsi de suite. Billy s'est endormi pour se réveiller veuf à Ilium dans sa maison déserte. Sa fille Barbara lui reprochait d'écrire aux journaux des lettres grotesques.

— Tu as compris, oui ou non ? s'entêtait Barbara. (On était de nouveau en 1968.)

— Bien sûr. (Il avait somnolé vaguement.)

— Si tu continues à faire l'enfant, on se décidera à te traiter en enfant.

— La suite n'est pas comme ça, a objecté Billy.

— C'est ce que nous verrons. (Barbara l'importante se recroquevillait sur elle-même.) Il fait un froid de canard ici. Le chauffage est allumé ?

— Quel chauffage ?

— La chaudière, la machine au sous-sol qui fabrique l'air chaud qui monte par les bouches de chaleur. Je n'ai pas l'impression que ça fonctionne.

— Peut-être que non.

— Tu n'as pas froid ?

— Je ne m'en étais pas aperçu.

— Dieu du ciel, quel gosse tu fais ! Si on te laisse seul ici, tu vas périr de froid, périr de faim.

Et tout et tout. Ça la titillait de le dépouiller de son amour-propre sous prétexte de piété filiale.

Barbara téléphona aux fumistes, força Billy à se coucher et lui fit promettre de conserver la couverture électrique jusqu'à ce que tout soit en ordre. Elle tourna le thermostat de la



couverture au cran le plus élevé, tant et si bien qu'on aurait pu faire frire un œuf dans le lit de Billy.

Quand Barbara est partie en claquant la porte, Billy a regagné le zoo de Tralfamadore. De la Terre, on venait de lui amener une compagne. C'était Montana Patachon, la vedette de cinéma.

Montana est bourrée de calmants. Des Tralfamadoriens munis de masques à gaz la transportent à l'intérieur, l'installent sur le fauteuil relax jaune de Billy, se retirent à travers le sas pneumatique. Dehors, la foule se réjouit. Les records d'entrée au zoo ont été pulvérisés. Pas un habitant de la planète qui veuille manquer l'accouplement des Terriens.

Montana est nue, et Billy aussi, évidemment. Il faut avouer qu'il a un scoubidou de belle taille. On ne peut jamais prévoir qui gagnera le gros lot.

La voilà qui bat des paupières. Ses cils sont effilés comme des lanières de fouet.

— Où suis-je ? s'informe-t-elle.

— Tout va bien, la rassure Billy avec douceur. Je vous en prie, n'ayez pas peur.

Montana ne s'est rendu compte de rien au cours de son voyage. Les Tralfamadoriens ne lui ont pas parlé, ne se sont pas montrés à elle. Le dernier épisode dont elle se souvient est un bain de soleil au bord d'une piscine à Palm Springs, en Californie. Montana n'a que vingt ans. Au cou, elle porte une chaîne d'argent à laquelle pend un médaillon en forme de cœur. Logé entre ses seins.

Elle tourne la tête, découvre les myriades de Tralfamadoriens qui se pressent contre la paroi du dôme. Ils applaudissent en ouvrant et fermant vivement leurs petites mains vertes.

Montana hurle à pleine gorge.

Toutes les petites pattes vertes se serrent bien fort car sa terreur n'est pas belle à contempler. Le directeur du zoo jette l'ordre à un conducteur de grue campé là d'abaisser un dais bleu

sur la coupole afin de la plonger dans un simulacre de nuit terrienne. La vraie nuit ne s'étend sur le zoo que pendant une heure terrienne toutes les soixante-deux.

Billy allume un lampadaire. La lumière, issue d'une source unique, donne un relief aigu aux formes baroques du corps de Montana. Cela rappelle à Billy l'architecture extravagante de Dresde avant le bombardement.

Avec le temps, Montana en vint à aimer Billy et lui accorda sa confiance. Il ne l'avait jamais touchée avant qu'elle ne manifeste clairement qu'elle n'était pas rebelle. Après un séjour sur Tralfamadore équivalent à une semaine terrienne, elle a timidement exprimé le désir qu'il couche avec elle. Il s'est exécuté. Ce fut divin.

Billy est passé de cette couche de délices à un lit de l'année 1968. Son propre lit à Ilium, et la couverture électrique chauffait à mort. Il était baigné de sueur, une lueur vacillait dans son esprit : sa fille le fourrait au lit, lui conseillait d'y rester jusqu'à ce que la chaudière soit réparée.

On frappait à la porte de sa chambre.

— Oui ? grogna Billy.

— C'est le fumiste.

— Oui ?

— Ça marche au poil maintenant. La chaleur monte.

— Bon.

— Une souris avait grignoté un fil du thermostat.

— Sans blague !

Billy a reniflé. Son lit bouillant sentait la champignonnière. Il avait fait un rêve érotique où figurait Montana Patachon.

Le lendemain matin, Billy a décidé de retourner à son cabinet du centre commercial. Les affaires prospéraient, comme de coutume. Ses assistants se débrouillaient fort bien. Son apparition les fit sursauter. Sa fille leur avait confié qu'il ne reprendrait peut-être jamais le travail.

Mais Billy pénétrait dans la salle de consultation d'un pas léger, les priant d'introduire le premier client. Ils lui

dépêchèrent un petit garçon de douze ans accompagné de sa mère veuve. C'était de nouveaux venus, inconnus à Billy. Il leur posa quelques questions, apprit que le père du gamin avait été tué au Vietnam, dans une mémorable bataille de cinq jours dont l'enjeu était la butte 875, près de Dakto. C'est la vie.

Tout en examinant les yeux de l'enfant, Billy lui contait d'un air détaché ses aventures à Tralfamadore. Il assurait à l'orphelin que son père était encore bien vivant dans certains fragments du temps dont il aurait maintes occasions d'être témoin.

— Ça te console, n'est-ce pas ? demanda Billy.

C'est à ce moment-là que la mère a battu en retraite et déclaré à la réception que Billy, à n'en pas douter, perdait la boussole. On a reconduit Billy chez lui. Sa fille a entonné de plus belle sa litanie :

— Papa, papa, qu'est-ce qu'on va bien faire de toi ?

## 6

Et alors :

Billy dit qu'on l'a envoyé à Dresde, en Allemagne, le lendemain de son injection de morphine dans l'enclave britannique, au centre du camp d'extermination de prisonniers russes.

Billy a fait surface à l'aube de ce jour de janvier. Le petit hôpital ne possède aucune fenêtre et les chandelles fantomatiques se sont éteintes. La seule lumière provient de trous en têtes d'épingle percés dans les murs et du rectangle imparfait qui encadre la porte mal ajustée. Paul Lazzaro, ce bout d'homme avec un bras cassé, ronfle dans un lit. Dans un autre il y a Edgar Derby, le professeur qui finira devant le peloton.

Billy se redresse. Il ignore complètement sur quelle planète et en quelle année il se trouve. Quel que soit le nom de cet astre, il y fait froid. Pourtant ce n'est pas la température qui a éveillé Billy. C'est un magnétisme d'origine animale qui le chatouille de partout, le fait frissonner. Cela lui cause des douleurs au plus profond des muscles, comme s'il s'était livré à des exercices violents.

Cette influence bizarre naît derrière son dos. Si on demandait à Billy d'en deviner la source, il jurerait qu'un vampire pend la tête en bas, le long du mur.

Billy rampe jusqu'à l'extrémité de son lit de camp se préparant à faire volte-face pour voir de quoi il s'agit. Il ne tient pas à ce que le monstre lui tombe sur la figure et se mette à lui arracher les yeux ou lui dévorer le nez. Puis il pivote sur lui-même. Le point de départ des radiations a vraiment l'allure d'une chauve-souris. C'est le manteau d'imprésario de Billy, avec son col de fourrure. Il est accroché à un clou.

Maintenant Billy recule vers l'objet, en le surveillant par-dessus son épaule ; il sent croître la puissance d'attraction. Il affronte la chose, agenouillé sur la couverture, s'enhardit jusqu'à la tâter ici et là. Il s'efforce de déterminer avec précision l'endroit d'où jaillissent les ondes.

Il localise deux petites bricoles, deux menues bosses distantes de deux centimètres et dissimulées dans la doublure. L'une d'elles est en forme de pois. L'autre imite un minuscule fer à cheval. Billy capte un message transmis par le fluide. On lui enjoint de ne pas se préoccuper de ce que sont les excroissances. Qu'il se contente de savoir qu'elles peuvent accomplir des miracles en sa faveur tant qu'il ne s'interroge pas trop sur leur nature. Billy Pèlerin n'a aucune objection. Il est plein de gratitude. Il est tout content.

Billy a piqué du nez, repris conscience une seconde fois dans l'infirmerie de la prison. Le soleil brillait haut. De l'extérieur arrivaient les cris tourmentés d'hommes robustes s'acharnant sur un sol dur, dans lequel ils creusaient des trous où enfoncer des poteaux. Des Anglais installaient leurs nouvelles latrines. Ils avaient abandonné les anciennes aux Américains, ainsi que le théâtre où avait eu lieu le banquet.

Six Anglais traversaient l'hôpital en chancelant sous le poids d'une table de billard sur laquelle s'amoncelaient plusieurs matelas. Ils transféraient le tout dans les appartements attachés à l'hôpital. Sur leurs talons, un autre Anglais qui traînait sa paille et coltinait la cible d'un jeu de fléchettes.

L'individu à la cible était la Fée bleue, tante de Cendrillon, qui avait mis à mal le petit Lazzaro. Il s'arrêta près de sa victime, s'enquit de sa santé. Lazzaro l'avertit qu'après la guerre il le ferait rétamé.

— Ah ?

— T'as commis une grosse erreur, poursuivit Lazzaro. Le premier qui me touche, il ferait bien de me tuer, ou c'est moi qui l'aurai.

La Fée bleue, elle, en connaissait un bout en fait de tuerie. Il dédia à Lazzaro un sourire prudent.

— Moi, j'ai encore tout le temps de vous régler votre affaire. Si vous réussissez à me convaincre que c'est la meilleure solution.

— Pourquoi tu vas pas te faire enculer ?

— N'allez pas vous imaginer que je n'ai pas essayé, rétorqua la Fée bleue.

La Fée bleue s'éclipsa, l'air narquois et condescendant. Après son départ, Lazzaro s'engagea à se venger devant Billy et ce pauvre diable d'Edgar Derby, car la vengeance est une bien douce satisfaction.

— C'est ce qu'il y a de meilleur, soutient Lazzaro. Nom de Dieu, tous les types qui déconnent avec moi le regrettent méchamment. J'me marre à en crever. J'me fous de savoir si c'est un mec ou une gonzesse. Si le président des États-Unis jouait au couillon avec moi, j'lui ferais la peau. Vous auriez dû voir c'que j'ai fait à un chien, un jour.

— Un chien ? dit Billy.

— C't'enfant de chienne m'a mordu. Je me suis dégotté de la viande et un vieux ressort de réveil. Je l'ai coupé en petits morceaux. J'ai aiguisé les pointes. Tranchants comme des lames de rasoir qu'ils étaient mes bouts de ressort. Je les ai fourrés dans la viande, bien au fond. Et j'ai été me balader du côté où le chien était attaché. Il a voulu me mordre encore un coup. Je lui ai dit, viens mon toutou, on est copains. Finie la bagarre. J'suis pas fou. Il m'a cru.

— Vraiment ?

— J'lui ai balancé la viande. Il l'a descendue en une fois. J'ai traîné dans le coin pendant dix minutes. (Les yeux de Lazzaro étincellent.) Le sang a commencé à couler de sa gueule. Il s'est mis à gémir, à se rouler par terre comme s'il avait eu les couteaux sur le dos au lieu de dans la panse. Il essayait de se mordre les tripes. Je rigolais et je lui ai dit. T'as compris. Vas-y, mon vieux, bouffe-toi les boyaux. C'est moi qu't'as là-dedans avec toutes ces lames.

C'est la vie.

— Si quelqu'un veut savoir ce qu'il y a de plus jouissif sur terre, c'est la vengeance, conclut Lazzaro.

Il est à remarquer que Lazzaro ne devait pas se réjouir, plus tard, de la destruction de Dresde. Il affirmait ne rien avoir contre les Allemands. De plus, il aimait s'attaquer à ses ennemis un par un. Il se vantait de n'avoir jamais nui à un innocent.

— Personne n'a jamais rien récolté de Lazzaro, qu'il ne l'ait tout d'abord cherché, rabâchait-il.

Edgar Derby, le professeur, le pauvre malheureux, prend part à la conversation. Il demande à Lazzaro s'il a l'intention d'offrir à la Fée bleue un steak farci de ressort d'horloge.

— De la merde, réplique Lazzaro.

— Il est de bonne taille, insiste Derby qui, en fait, est lui-même de stature respectable.

— La taille veut rien dire.

— Tu vas pas lui tirer dessus ?

— J'expédierai quelqu'un le dégommer. À la fin de la guerre, il rentre chez lui. C'est lui le grand héros. Toutes les bonnes femmes se jettent sur lui. Il se case. Un ou deux ans passent. Puis un beau jour on frappe à sa porte. Il ouvre et un inconnu se présente. Le gars s'assure qu'il est bien Un tel. Quand il répond oui, l'autre annonce, c'est Paul Lazzaro qui m'envoie. Il sort son pétard et lui fait sauter les joyeuses. Il lui laisse deux secondes pour réfléchir à Paul Lazzaro et à ce que sera l'existence sans couilles. Puis il lui colle une balle dans le buffet et s'en va.

C'est la vie.

Lazzaro prétendait qu'il eût fait rectifier n'importe qui pour mille dollars plus les frais. Il a sa liste noire en tête.

Derby est curieux de savoir qui figure sur la liste et Lazzaro le prévient :

— Fais salement gaffe de pas t'y retrouver. Me fiche pas en boule, c'est tout. (Après un instant de silence, il ajoute :) Et fous la paix à mes copains.

— Tu as des amis ?

Derby est captivé.

— Dans c'te guerre ? Un peu, ouais. J'avais un pote. Il est mort.

C'est la vie.

— C'est moche.

Les yeux de Lazzaro s'allument de nouveau.

— Ouais. Mon voisin dans le wagon. Il s'appelait Roland Fumeux. Il a clamecé dans mes bras. (Il désigne Billy de sa main valide.) C'est la faute de cet enfoiré-là. Je lui ai promis de le faire descendre après la guerre.

Lazzaro balaie d'un geste tout ce que Billy Pèlerin peut s'apprêter à répondre.

— Te frappe pas, p'tit gars. Profite de la vie pendant qu'il est encore temps. Il n'arrivera rien pendant cinq, dix, quinze, peut-être vingt ans. Mais écoute bien mon conseil : quand t'entends sonner, envoie quelqu'un d'autre ouvrir.

Billy Pèlerin n'en démord pas : c'est bien de cette façon qu'il périra. À parcourir le temps, il a assisté, à plusieurs reprises, à sa propre fin et en a même consigné le récit sur une bande magnétique. La bande est enfermée avec son testament et quelques objets de valeur dans son coffre-fort de la Banque nationale du négoce, succursale d'Ilium.

La bande débute ainsi : *Moi, Billy Pèlerin, mourrai, serai mort et ne cesserai de mourir le 13 février 1976.*

Au moment fatal, assure-t-il, il est de passage à Chicago pour parler à un vaste public de soucoupes volantes et de la vraie nature du temps. Il habite toujours Ilium. Sur le chemin de Chicago, il lui a fallu franchir trois frontières. Afin d'éviter que les États-Unis ne menacent une fois de plus la paix du monde, on les a balkanisés, divisés en vingt nations de force médiocre. Des Chinois irascibles ont lâché une bombe à hydrogène sur Chicago. C'est la vie. La cité est toute neuve.

Billy a prononcé sa conférence devant une salle comble, dans un stade de baseball surmonté d'une coupole géodésique. Le drapeau du pays flotte au-dessus de sa tête. C'est un taureau de Hereford sur champ vert. Billy prédit sa propre mort pour dans une heure. Il en rit, invite les spectateurs à partager son hilarité.

— Il est grand temps que je disparaisse. Il y a de nombreuses années, un certain monsieur a fait le vœu de me



supprimer. Il a vieilli maintenant et demeure pas très loin d'ici. Rien ne lui a échappé du battage fait autour de ma visite en votre bonne ville. Il souffre de troubles mentaux. Ce soir, il tiendra parole.

Des protestations s'élèvent de la foule.

Billy Pèlerin les repousse.

— Si vous regimbez, si vous envisagez mon trépas comme une chose horrible, c'est que vous n'avez rien saisi de mon exposé. (Selon son habitude, il termine son discours sur ces mots :) Adieu, bonjour, adieu, bonjour.

Il quitte la scène, encadré d'une haie de policiers. Leur présence n'est que la rançon d'un trop grand succès. Depuis 1945, nul n'a formulé de menaces contre sa vie. Les défenseurs de l'ordre proposent de rester auprès de lui. Pleins de zèle, ils sont prêts à l'entourer toute la nuit, pistolet à onde au poing.

— Non, non, se défend calmement Billy. L'heure est venue pour vous de rejoindre vos femmes et vos enfants et pour moi de trépasser provisoirement, avant de reprendre vie.

À cet instant, le front dégagé de Billy est placé au point de convergence des rayons d'un puissant laser. Il est braqué contre lui à partir d'une loge de presse où règne l'obscurité. Dans la seconde, Billy est mort. C'est la vie.

Billy fait connaissance avec l'au-delà. Ce n'est rien de plus qu'une lumière violette et un bourdonnement. Il n'y a personne d'autre. Billy Pèlerin lui-même n'y est pas.

D'un vaste balancement, il réintègre la vie, ce moment lointain de 1945, à peine une heure après que Lazzaro a jeté sur lui l'anathème. On lui a ordonné d'abandonner son lit d'hôpital et de s'habiller, car il est guéri. Billy, Lazzaro et le triste Edgar Derby doivent se regrouper avec les autres dans le théâtre. Ils y désigneront leur chef au cours d'un vote secret.

Billy, Lazzaro et l'ineffable Derby traversent la cour en direction du théâtre. Billy est affublé de son petit manteau comme d'un manchon. Il l'a enroulé plusieurs fois autour de ses mains. Il remplit le rôle de premier bouffon dans une parodie du célèbre tableau : « l'Esprit de la guerre d'Indépendance ».

En pensée, Edgar Derby écrit chez lui, annonce à sa femme qu'il est en vie et bien portant, la prie de ne pas s'inquiéter puisque les hostilités s'achèvent et qu'elle le reverra bientôt.

Lazzaro se berce de l'énumération de ceux qu'il fera tuer après la guerre, des trafics qu'il mettra sur pied, des femmes qu'il baisera que cela leur plaise ou non. Si le sort avait voulu qu'il soit chien dans une grande ville, un agent l'aurait abattu, aurait confié sa tête à un laboratoire afin de déterminer s'il avait la rage. C'est la vie.

Comme ils approchent du théâtre, ils tombent sur un Anglais qui, à grands coups de talon, creuse un sillon au flanc de la Terre. Il délimite les sections américaines et britanniques de l'enceinte. Billy, Lazzaro et Derby n'ont pas à demander ce que signifie cette ligne. Ils sont depuis l'enfance, accoutumés à ce symbole.

Le théâtre est pavé de carcasses américaines imbriquées comme des cuillères. La plupart des soldats sont endormis ou dans un état d'hébétude. Leurs boyaux grouillent, desséchés.

— Ferme la putain de porte, crie quelqu'un à Billy. T'es né dans une grange ?

Billy la repousse, dégage une main de son manchon pour tâter le poêle. Il est comme un glaçon. La scène conserve les traces de *Cendrillon*. Des rideaux d'azur pendent d'arches d'un rose éclatant. Des trônes dorés flamboient et les aiguilles de la fausse horloge sont figées sur minuit. Les pantoufles de Cendrillon, des godillots d'aviateur peints couleur argent, gisent, naufragés parallèles, sous l'un des trônes.

Billy, ce pauvre type de Derby et Lazzaro étaient à l'hôpital quand les Anglais ont distribué matelas et couvertures et on les a oubliés. Il ne leur reste qu'à se débrouiller. Le seul espace encore disponible est l'estrade ; ils l'escaladent, décrochent les rideaux, s'improvisent un nid.

Billy, en rond au fond de son berceau de ciel, a le regard fixé sur les bottines d'argent de Cendrillon, entre les pattes d'un trône. Il lui revient que ses chaussures sont en piteux état, qu'il lui en faut une paire. L'idée de s'éloigner de son abri ne lui

sourit guère, mais il s'y contraint. Il progresse à quatre pattes jusqu'aux brodequins, s'assied pour les essayer.

Ils lui vont comme un gant. Billy Pèlerin devient Cendrillon, Cendrillon est Billy Pèlerin.

C'est aux alentours que se placent une causerie sur l'hygiène personnelle donnée par le responsable anglais, et la fameuse élection libre. La moitié au moins des Américains ronflent d'un bout à l'autre. L'Anglais grimpe sur la scène, cingle le bras d'un des sièges royaux de sa badine, hausse la voix : « Jeunes gens, jeunes gens, un peu d'attention s'il vous plaît ! » Et ainsi de suite.

Le prêche de l'Anglais se résume ainsi :

— Quiconque cesse de tirer fierté de son apparence physique ne tarde pas à mourir. (Il cite plusieurs cas qui empruntent le même processus :) Ces hommes négligent de se tenir droits, puis délaissent rasoir et savon, refusent de se laver, de parler et finissent par s'éteindre. Je dois reconnaître une chose : c'est sans contredit une manière facile et douce de disparaître.

C'est la vie.

Le fils d'Albion révèle que, lors de sa capture, il s'est fait une série de promesses qu'il a tenues : se brosser les dents deux fois par jour, se raser tous les matins, se laver le visage et les mains avant chaque repas et après être passé aux toilettes, cirer ses souliers tous les jours, faire de la culture physique pendant une demi-heure chaque matin avant d'aller à la selle, s'examiner fréquemment dans un miroir pour évaluer sans complaisance son aspect et surtout la correction de son maintien.

Billy Pèlerin profite du tout allongé dans son cocon. Il a les yeux rivés non pas sur le visage de l'orateur mais sur ses chevilles.

— Je vous envie vraiment, jeunes gens, continue l'autre.

Un rire fuse. Billy ne voit pas ce qu'il y a de drôle.

— Vous partez cet après-midi pour Dresde, une bien jolie ville à ce qu'on raconte. Vous n'allez pas demeurer parqués

comme nous. Vous serez dans un centre animé et on vous nourrira mieux qu'ici. Si je peux risquer une note personnelle : il y a cinq ans que je n'ai aperçu ni un arbre, ni une fleur, ni une femme, ni un enfant ; pas plus qu'un chien, un chat, un lieu de plaisir ou une personne occupée à quoi que ce soit d'utile. Je vous signale que vous n'avez pas à vous tracasser pour les bombardements. Dresde a été déclarée ville ouverte. Elle n'est pas défendue et ne recèle ni industrie de guerre ni concentration de troupes importante.

C'est à ce moment-là que l'ancêtre Derby a été élu responsable américain. L'Anglais sollicite les candidatures parmi le public, sans résultats. Alors il soumet celle de Derby, dresse l'éloge de sa sagesse et de sa grande expérience des hommes. Il ne se présente pas d'autre postulant et la première partie est close.

— Tout le monde est d'accord ?

Deux ou trois disent :

— Oui.

Le pauvre bougre de Derby prend la parole. Il remercie le gradé de ses bons conseils, affirme qu'il entend bien les suivre à la lettre. Il est persuadé que tous les Américains feront de même. C'est maintenant pour lui un devoir impérieux de faire en sorte que tous regagnent leur pays en bonne forme.

— Va donc t'enfoncer une dragée dans l'oignon, chuchote Paul Lazzaro de son refuge bleuté. Va-t'en enculer la Lune.

La température fit un bond surprenant ce jour-là. Midi regorgeait de douceur. Les Allemands apportèrent de la soupe et du pain dans des chariots à deux roues tirés par des Russes. Les Anglais fournirent du vrai café, du sucre, de la marmelade, des cigarettes et des cigares et entrebâillèrent les portes du théâtre pour que la chaleur pénètre.

Les Américains commençaient à se refaire. Ils gardaient ce qu'ils absorbaient. L'heure sonna de s'embarquer pour Dresde. Ils quittèrent l'enceinte britannique d'une allure ma foi respectable. Billy Pèlerin paraissait de nouveau en tête. Il était équipé de galoches argentées, d'un manchon et d'une bonne

longueur de rideau bleu azur drapée en toge. Sa barbe était toujours là. Tout comme celle de l'infortuné Edgar Derby qui marchait de front avec lui. Derby composait une lettre à sa famille et ses lèvres s'agitaient avec frénésie :

*Chère Marguerite. Nous sommes aujourd'hui en route pour Dresde. Ne t'inquiète pas. Dresde ne sera pas détruite car c'est une ville ouverte. À midi nous avons voté et devine ? Et ainsi de suite.*

Ils retrouvèrent le dépôt ferroviaire attenant à la prison. Lors de leur arrivée, ils disposaient de deux wagons en tout et pour tout. Le départ serait beaucoup plus confortable avec quatre voitures. Ils revirent feu le trimardeur. Il était gelé, tout raide, dans les mauvaises herbes, le long des rails. Il avait l'air d'un fœtus, cherchait au fond de la mort des partenaires avec qui s'imbriquer. Mais il était seul. Il n'avait pour se nicher que l'air coupant et les escadrilles. Quelqu'un l'avait soulagé de ses bottes. Ses pieds nus étaient bleus avec des tons d'ivoire. Il semblait tout à fait normal qu'il soit mort. C'est la vie.

Le parcours jusqu'à Dresde passa comme un rêve. Il ne dura que deux heures. Les pauvres ventres rétrécis étaient calés. Le soleil et l'air tiède se glissaient par les bouches d'aération. La provision de cigarettes cédée par les Anglais était considérable.

Les Américains atteignirent Dresde vers les 5 heures. Les portes des wagons s'ouvrirent et encadrèrent la cité la plus exquise jamais offerte à leurs yeux. La ligne des toits se découpait en courbes voluptueuses, enchantées, absurdes. Pour Billy Pèlerin c'était une image du paradis comme il en avait contemplé au catéchisme.

Derrière son dos, dans le wagon, un type s'exclama :

— Punaise !

C'était moi, c'était le fils de ma mère. En fait de grande ville, je n'avais visité qu'Indianapolis, dans l'Indiana.

Toutes les autres agglomérations allemandes de quelque importance avaient été bombardées et incendiées sans pitié. Dresde n'avait pas perdu une vitre. Les sirènes retentissaient

chaque jour, produisaient un bruit d'enfer, les habitants se réfugiaient dans les caves où ils écoutaient la radio. Immanquablement, les avions se dirigeaient ailleurs : Leipzig, Chemnitz, Plauen et autres lieux de ce genre. C'est la vie.

La vapeur du chauffage central sifflait toujours gaiement à Dresde. Les trams ferraillaient. Le téléphone sonnait, les gens décrochaient. Les lumières s'allumaient quand on manipulait les interrupteurs. Il y avait des théâtres et des restaurants. Et même un zoo. Dresde se consacrait à la fabrication des médicaments, des produits alimentaires et des cigarettes.

Les ouvriers rentraient chez eux dans le soir tombant. Ils étaient fatigués.

Huit habitants de Dresde enjambent les spaghetti d'acier de la gare. Ils exhibent des uniformes neufs. On leur a fait prêter serment la veille. C'est un mélange d'adolescents, d'hommes d'âge mûr et de deux anciens combattants que les Russes ont réduits en bouillie. Leur mission est de surveiller une centaine de prisonniers de guerre américains qui vont travailler comme main-d'œuvre réquisitionnée. L'escouade compte un grand-père et son petit-fils. Le grand-père est architecte.

Ils arborent une mine sinistre cependant que grandissent les wagons qui renferment leurs ouailles. Ils ont conscience de faire piètre figure. Ils ne peuvent cacher que l'un d'eux a une jambe artificielle et trimballe une canne en plus de son fusil chargé. Et pourtant on exige d'eux qu'ils imposent le respect et l'obéissance à des géants de l'infanterie américaine, culottés et vindicatifs, sortis tout droit de la boucherie du front.

Et voilà que Billy Pèlerin se découvre à leurs yeux, pas rasé, la toge d'azur et le croquenot d'argent, les mains fourrées dans un manchon. On lui donne facilement soixante ans. Près de Billy, le petit Paul Lazzaro, un bras dans le plâtre. Il écume comme un chien enragé. À son côté, ce pantin de professeur de lycée, Edgar Derby, gonflé de patriotisme pleurard et de sagesse imaginaire et chargé d'une bonne collection d'années. Et ainsi de suite.

Les huit clowns de Dresde s'assurent que les cent polichinelles grotesques sont bien des combattants américains

rescapés de la bagarre. Ils commencent par sourire, puis rigolent franchement. Leur terreur s'envole. Il n'y a pas de quoi avoir peur. Il s'agit d'éclopés, de fantoches semblables à eux-mêmes. C'est du théâtre bouffe.

Les saltimbanques franchissent la barrière de la gare, enfilent les rues de Dresde. Billy Pèlerin a la vedette. Il mène le carrousel. Des milliers de gens encombrant les trottoirs après leur journée. Ils sont mous, ont le teint mastic pour n'avoir mangé que des pommes de terre pendant deux ans. Ils n'espèrent rien de plus que la douceur du temps. Le ciel leur réserve une surprise.

Billy ne s'intéresse guère aux regards qui le jugent impayable. L'architecture de la ville le fascine. Des Cupidons joyeux tissent leurs guirlandes au-dessus des fenêtres. Des faunes polissons et des nymphes dénudées font des clins d'œil à Billy du haut de leurs corniches festonnées. Des singes de pierre gambadent parmi les coquillages, les bambous et les rouleaux de parchemin.

Billy, grâce à ses souvenirs du futur, sait que la ville sera réduite en miettes avant de flamber, dans trente jours à peu près. Il se rend compte aussi que la plupart de ceux qui l'observent mourront très bientôt. C'est la vie.

Tout en marchant, les mains de Billy explorent son manchon. Du bout des doigts, dans l'obscurité chaude, il essaie fébrilement d'identifier les deux bosses que recouvre la doublure du manteau de l'imprésario. Ses phalanges s'insinuent entre les épaisseurs. Elles palpent les deux objets, l'un en forme de pois, l'autre en forme de fer à cheval. Le défilé fait halte à un carrefour. Les feux sont rouges.

À l'intersection, au premier rang des piétons, se tient un chirurgien qui a passé toute la journée en salle d'opération. C'est un civil, mais il a le port militaire. Il a participé aux deux guerres mondiales. Il se hérisse devant l'apparence de Billy, surtout quand les gardes lui apprennent que celui-ci est américain. Il estime que Billy a fait preuve d'un manque de goût

impardonnable en prenant la peine de se déguiser de cette manière.

Il parle anglais et, s'adressant au coupable :

— Vous me paraissez persuadé que la guerre est du grand-guignol.

Billy le dévisage d'un air ahuri. Il a momentanément perdu de vue le cadre qui l'entoure et les événements qui l'y ont conduit. L'idée ne l'a pas effleuré qu'on le considère comme un pitre. C'est le destin, bien entendu, qui l'a ainsi attifé, le destin et une trace d'instinct de conservation.

— Vous aviez la prétention de nous amuser ? questionne le chirurgien.

Il exige une quelconque réparation. Billy n'y comprend goutte. Il ne rêve que de plaire et de rendre service si possible, mais ses possibilités sont restreintes. Ses ongles se crispent maintenant sur le contenu de la doublure. Billy prend la décision de le montrer à son interlocuteur.

— Vous vous imaginiez que nous aimerions qu'on se moque de nous ? Et vous êtes sans doute fier de représenter l'Amérique de cette façon ?

Billy ôte une main de son manchon, l'étale sous le nez du chirurgien. Au creux de sa paume reposent un diamant de deux carats et une prothèse dentaire. La prothèse est un petit machin obscène, mélange d'argent, de nacre et d'orange. Billy s'épanouit.

La procession se pavane et, d'embarquée en zigzag, arrive aux grilles de l'abattoir où elle s'engouffre. Il ne règne plus grande activité dans le secteur. La plupart des animaux comestibles du Reich ont été abattus, mangés et excrétés par des êtres humains, des soldats en général. C'est la vie.

On guide les Américains jusqu'au cinquième bâtiment à partir de l'entrée. C'est un cube de parpaings d'un étage de haut, muni à l'avant et à l'arrière de portes à glissières. À l'origine il servait d'abri aux cochons en passe d'être égorgés. On va en faire un foyer d'adoption pour cent prisonniers arrachés à la terre paternelle. Il est meublé de bat-flanc, de deux poêles à



panse rebondie et d'une prise d'eau. Les latrines, une poutre unique qui surmonte des seaux, sont derrière.

Un numéro gigantesque domine l'entrée du bâtiment. C'est le chiffre *cinq*. Avant de laisser les Américains y pénétrer, le seul garde qui s'exprime en anglais leur conseille de retenir leur adresse pour le cas où ils s'égareraient en ville. C'est celle-ci : « Schlachthof-fünf ». *Schlachthof* signifie *abattoir*. *Fünf* n'est autre que ce bon vieux *cinq*.

Vingt-cinq ans plus tard, Billy Pèlerin s'est embarqué dans un avion frété, à Ilium. Billy savait qu'il s'écraserait mais ne voulait pas être pris pour un imbécile en prédisant l'accident. L'appareil devait l'emmener, ainsi que vingt-huit autres opticiens, à Montréal, pour un congrès.

Sa femme Valencia se trouve au bord de la piste et son beau-père, Lionel Merble, est attaché au siège voisin du sien.

Lionel Merble est une machine. Les Tralfamadoriens, on s'en doute, soutiennent que tout ce qui vit et respire dans l'Univers est comme ça. Et le fait que tant de Terriens se rebellent à l'idée d'être des mécaniques les divertit énormément.

À l'extérieur, le robot baptisé Valencia Merble Pèlerin croque une tablette de chocolat Meunier fourré et agite la main en signe d'adieu.

L'avion décolle sans incident. C'est inclus dans la structure du moment. Il y a à bord un quartette de caf'conc'. Les musiciens sont également opticiens. Ils ont donné à leur groupe le nom de « Salquatzi » ou « Salauds-à-quatre-z-yeux ».

Quand ils ont gagné une altitude satisfaisante, la machine qu'est le beau-père de Billy prie le quartette de chanter son air favori. Les gars au courant de ce qu'il a en tête, entonnent le couplet suivant :

*J'suis assis dans ma cellule,  
Mon falzar plein d'merde au cul,  
Par terre r'bondissent mes p'tits sacs.  
Et j'vois la putain d'charogne  
Qui à belles dents m'mordit... la trogne.*

*Jamais plus j'baiserai d'Polack.*

Le beau-père de Billy se tord et supplie les artistes d'interpréter l'autre refrain polonais qu'il adore. Complaisamment, ils attaquent une chanson des mines de charbon de Pennsylvanie :

*Moi et Mike on trime tans une mine.  
Butain d'bon tieu qu'est-ce qu'on s'en paie !  
Un jour par s'maine on s'palpe not'paie  
Bon tieu d'butain, l'lendemain pas d'mine.*

Puis nous en sommes aux Polonais, Billy Pèlerin, tout à fait par hasard, a assisté à la pendaison publique d'un Polonais, trois jours après son arrivée à Dresde. Billy partait au travail avec quelques autres, à l'aube, et ils ont aperçu une potence entourée de badauds, face à un stade de football. Le Polonais était un ouvrier agricole condamné à la corde pour avoir eu des rapports sexuels avec une Allemande. C'est la vie.

Billy, sentant approcher la catastrophe, ferme les yeux et, à reculons dans le temps, se réfugie en 1944. Et le revoilà dans la forêt luxembourgeoise, une fois de plus, en compagnie des Trois Mousquetaires. Roland Fumeux le secouait, lui cognait la tête contre un arbre. « Les gars, allez-y sans moi », radotait Billy Pèlerin.

Le quartette de caf'conc' en est à *Attends que brille le soleil, Nelly* quand le coucou s'empale sur le sommet d'une montagne du Vermont. Tous périssent sauf Billy et le copilote. C'est la vie.

Les premiers à atteindre les lieux de l'accident sont de jeunes moniteurs de ski autrichiens montés de la célèbre station de la vallée. Ils échangent leurs impressions en allemand tandis qu'ils circulent entre les corps. Ils portent des passe-montagnes noirs percés de deux trous pour les yeux et ornés de pompons rouges. Ils ressemblent à des bamboulas, à des Blancs déguisés en Noirs pour faire rire.

Billy souffre d'une fracture du crâne mais n'a pas perdu conscience. Il ne sait plus où il est. Ses lèvres bougent et un des bamboulas y place son oreille pour recueillir des paroles qui seront peut-être les dernières.

Billy se figure que le sauveteur a un rapport quelconque avec la Seconde Guerre mondiale et lui murmure son adresse : « Schlachthof-fünf ».

On descend Billy en traîneau. Les Autrichiens le dirigent avec des cordes et yodlent mélodieusement pour obtenir le passage. Vers le bas, la piste s'enroule autour des pylônes d'un télésiège. Billy tend le cou vers tous ces jeunes gens vêtus de fuseaux éclatants, chaussés d'énormes souliers et munis de gigantesques lunettes, qui se balancent en l'air dans des sièges jaunes et que la neige tourneboule complètement. Dans l'esprit de Billy, ils s'intègrent à de nouveaux développements, hautement surprenants, de la Seconde Guerre mondiale. Billy Pèlerin n'a pas d'objection. Il ne voit pas d'objection à grand-chose.

On le transporte dans une clinique. Un spécialiste très connu de la chirurgie du cerveau accourt de Boston et l'opère pendant trois heures. Billy reste dans le coma deux jours après l'intervention, et dans son rêve défilent des millions de situations dont certaines réelles. Les situations réelles concernent les voyages dans le temps.

Parmi celles-ci, sa première soirée à l'abattoir. Lui et ce pauvre bougre d'Edgar Derby poussaient un chariot à deux roues, totalement vide, le long d'une sente de terre, entre les parcs à bestiaux abandonnés. Ils allaient à la cuisine centrale chercher la soupe du groupe. Ils étaient sous la surveillance d'un Allemand de seize ans, du nom de Werner Gluck. Les essieux du chariot étaient graissés avec le suif d'animaux crevés. C'est la vie.

Le soleil venait de se coucher et les derniers feux se réfléchissaient sur la cité qui découpait ses falaises basses autour du désert bucolique menant aux abattoirs endormis. Dresde était soumise à la défense passive et Billy n'a jamais été

témoin du spectacle le plus allègre que puisse offrir une ville à la tombée de la nuit : cligner un par un de tous ses feux.

Un fleuve s'élargissait là, qui aurait reflété et rendu bien jolies ces lumières. C'était l'Elbe.

Werner Gluck, le jeune garde, était de Dresde. Il n'avait jamais auparavant fréquenté les abattoirs et ne savait pas trop où était la cuisine. Il était grand et famélique, comme Billy. Il aurait pu être son petit frère. En réalité, ils étaient vaguement apparentés mais l'ignorèrent toujours. Gluck était armé d'un mastodonte de mousquet à un coup, une pièce de musée au canon octogonal, à l'âme lisse. Sa baïonnette était en place. Elle n'avait pas de rigole pour l'écoulement du sang.

Gluck orienta ses pas vers un bâtiment qui, avec un peu de chance, abriterait peut-être la cuisine, et ouvrit la porte coulissante. Pas de cuisine là-dedans. Au lieu de cela, un vestiaire contigu à une salle de douches commune envahie de buée. Dans la vapeur évoluaient une centaine de demoiselles toutes nues. C'était des réfugiées allemandes en provenance de Breslau qui avait été bombardé à mort. Elles aussi débarquaient tout juste à Dresde. La ville était bourrée de réfugiés.

Ces gamines étaient là, nues et vulnérables, offertes à tous les yeux. Dans la porte se découpaient Gluck, Derby et Pèlerin, le soldat-enfant, le minable professeur et le clown en toge et souliers d'argent ; ahuris. Les jeunes filles se mirent à brailler. Elles se couvraient de leurs mains, se détournaient, s'affolaient et devenaient d'une beauté à couper le souffle.

Werner Gluck, qui n'avait jamais posé les yeux sur un corps de femme, referma la porte. Billy n'avait pas plus d'expérience que lui. Quant à Derby, il en avait vu d'autres.

Quand les trois cloches tombèrent sur la cuisine commune où l'on préparait surtout le déjeuner des ouvriers des abattoirs, tout le monde était parti sauf une femme dont le sang commençait à bouillir. Elle était veuve de guerre. C'est la vie. Elle avait déjà mis manteau et chapeau. Elle tenait à rentrer chez elle aussi, bien que personne ne l'attendît. Ses gants blancs reposaient côte à côte sur le comptoir de zinc.

Elle détenait deux bidons de soupe pour les Américains. Le potage mijotait doucement sur le fourneau à gaz. En plus, elle avait des piles de miches de pain noir.

Elle demanda à Gluck s'il n'était pas drôlement jeune pour être dans l'armée. Il admit qu'il l'était.

Puis à Edgar Derby s'il n'était pas trop vieux pour la troupe. Il le reconnut.

Et enfin à Billy qui il était. Billy n'en avait pas la moindre idée. Il essayait d'avoir chaud.

— Tous les bons soldats sont morts, dit-elle.  
Ce n'était pas faux. C'est la vie.

Un autre aspect de la réalité que les regards de Billy ont suivi du fond de son coma du Vermont est le déploiement d'activité des prisonniers à Dresde, dans le mois qui précéda la destruction de la ville. Ils lavaient les carreaux, balayaient les planchers, nettoyaient les toilettes, empilaient des pots dans des caisses de carton et fermaient ces caisses dans une fabrique de sirop malté. La préparation était enrichie de vitamines et de sels minéraux. Elle était destinée aux femmes enceintes.

La mixture avait un goût de miel relevé de fumet sauvage, et tout le personnel de l'usine piochait dedans en secret à longueur de journée. Il n'y avait pas de femmes enceintes dans le lot, mais tous avaient besoin de vitamines et de sels minéraux. Billy n'avait pas tapé dans les bocaux le premier jour, mais beaucoup d'Américains l'avaient fait.

Billy s'est lancé le deuxième jour. Des cuillères étaient dissimulées dans tous les recoins de l'usine, sur les poutres, dans les tiroirs, derrière les radiateurs, partout. Ceux qui étaient en train de se ravitailler les avaient fait disparaître en vitesse à l'arrivée d'un intrus. Car c'était un crime de piocher.

Ce deuxième jour, Billy chassait la poussière sous un radiateur quand il a mis la main sur une cuillère. Derrière son dos refroidissait un récipient. La seule personne qui pouvait voir Billy était le pauvre diable d'Edgar Derby qui frottait les vitres à l'extérieur. La cuillère était une cuillère à soupe. Billy l'a enfoncée dans le sirop, l'a fait tourner comme un perdu pour

fabriquer une sucette poisseuse. Il se l'est fourrée dans la bouche.

Au bout d'un moment, toutes les cellules du corps de Billy ont commencé à trembler de gratitude goulue, à s'ébranler en remerciement.

Deux petits coups timides à la fenêtre. Derby, dehors, n'avait rien perdu de la scène. Lui aussi en voulait de cette manne. Billy lui a fabriqué une sucette. Il a ouvert la croisée. A collé la sucette dans la bouche béante de Derby. Quelques secondes après, Derby fondait en larmes. Billy a refermé et caché la cuillère collante. On venait.

## 8

Les Américains, dans leurs abattoirs, reçurent la visite d'un très intéressant personnage, quarante-huit heures avant l'anéantissement de Dresde. C'était Howard W. Campbell Jr, un Américain converti au nazisme. La brochure concernant la conduite déplorable des prisonniers de guerre yankees était de sa plume. Il en avait fini avec les recherches sur les prisonniers. Il était à l'abattoir dans l'intention de recruter des hommes pour une unité militaire allemande, les Forces franches américaines. Campbell lui-même avait eu l'idée de ce bataillon dont il assurait également le commandement et qui ne devait combattre que sur le front russe.

Campbell n'avait rien de remarquable, si ce n'est l'habit délirant dont il était affublé : l'uniforme était de son invention. Il portait un gigantesque chapeau de cow-boy blanc et des bottes de cheval décorées d'étoiles et de croix gammées. Un collant bleu le moulait, sur lequel des rayures jaunes s'étiraient des aisselles aux chevilles. Sur son écusson le profil d'Abraham Lincoln se détachait sur fond vert pâle. Son large brassard rouge s'ornait d'un cercle blanc à croix gammée bleue.

Il en expliquait la signification dans la porcherie aux murs de parpaings.

Billy se tortille sous l'effet de brûlures d'estomac, ou plutôt d'un incendie interne, car il a pioché dans le sirop malté toute la sainte journée. Il en a les larmes aux yeux et l'image de Campbell est déformée par des loupes tremblotantes d'eau salée.

— Le bleu est celui du ciel américain, déclare Campbell. Le blanc symbolise la race des pionniers valeureux qui ont asséché les marécages, abattu les forêts, construit routes et ponts par



tout le continent. Le rouge est la couleur du sang des patriotes du Nouveau Monde versé si généreusement au cours des années passées.

Le public est amorphe. Il a trimé dur à l'usine et accompli ensuite un long trajet de retour dans le froid. Tous sont émaciés, avec de grands yeux creux. Les premiers bobos s'épanouissent sur les épidermes. Et aussi dans les bouches, les gorges et les intestins. La préparation maltée dans laquelle chacun pioche ne contient pas tous les sels minéraux et les vitamines dont ont besoin les Terriens.

Campbell propose à ses compatriotes de quoi se refaire ; steaks, purée au jus, tourtes aux fruits. Il leur suffit de s'engager dans les Forces franches américaines.

— Quand les Russes seront vaincus, on vous rapatriera par la Suisse.

L'assistance demeure sans réaction.

— Il va bien falloir que vous combattiez les communistes un jour ou l'autre, ajoute Campbell. Pourquoi ne pas vous débarrasser de cette corvée maintenant ?

Soudain les événements prennent un tour nouveau : il ne sera pas dit que Campbell partira sans qu'on lui donne la réplique. Le pauvre vieux Derby, le professeur qui n'échappera pas à son destin, se hisse pesamment sur ses jambes pour ce qui sera sans doute le point culminant de sa vie. Il n'y a pour ainsi dire pas de figures notables dans cette histoire, pratiquement pas de confrontations dramatiques, car les hommes y sont affreusement malades et réduits à n'être que des pantins exsangues entre les mains de forces démesurées. En somme, l'une des principales conséquences de la guerre est d'ôter aux gens l'envie de montrer qu'ils ont de l'étoffe. Mais le vieux Derby se hausse un instant au rang de héros.

Il a la dégaine d'un boxeur qui vient de goûter du tapis ; son cou s'affaisse. Ses poings tendus devant lui semblent attendre des ordres pour le combat. Il relève le front, traite Campbell de serpent. Se reprend. Il dit que les serpents sont esclaves de leur condition et que Campbell qui a choisi la sienne est d'essence

plus vile qu'une vipère, un rat ou même une tique gorgée de sang.

Campbell sourit.

Derby évoque en termes émouvants les institutions américaines et la liberté, la justice, l'équité, qui sont le lot de chacun, l'éventail des carrières ouvertes à tous. Il jure que ses camarades, jusqu'au dernier, sont prêts à se sacrifier avec joie pour ces idéaux.

Il en appelle à la fraternité entre les peuples russe et américain, à leur union dans le but d'extirper la lèpre du nazisme qui vise à contaminer l'ensemble du monde.

Les sirènes de Dresde hurlent à la mort pour annoncer un raid aérien.

Les prisonniers, leurs gardes et Campbell se réfugient dans une chambre froide sonore creusée à même le roc sous les abattoirs. Un escalier métallique barré de portes d'acier aux deux extrémités y mène.

En bas, quelques carcasses de bœufs, moutons, porcs, chevaux, pendent à des crochets de fer. C'est la vie. Il y a des milliers de crochets vides. La température est naturellement fraîche. Les compresseurs sont à l'arrêt. Des bougies éclairent la scène. Les murs sont chaulés et il flotte une odeur de phénol. Des bancs courent le long d'une paroi. Les Américains s'y dirigent, secouent les particules de chaux avant de s'asseoir.

Howard W. Campbell Jr se tient debout parmi les gardes. Il converse avec eux en un allemand excellent. Il a, dans sa période faste, écrit bon nombre de pièces et de poèmes à succès en allemand, et épousé une actrice célèbre, Resi North. Elle n'est plus. Elle a disparu en Crimée où elle jouait pour le théâtre aux armées. C'est la vie.

Il ne se produisit rien cette nuit-là. C'est la nuit suivante que devaient périr à Dresde environ cent trente mille personnes. C'est la vie. Billy s'est assoupi dans la chambre froide. Il s'est retrouvé, mot pour mot, geste pour geste, au beau milieu de sa discussion avec sa fille sur laquelle s'ouvre ce conte.

— Papa, se lamentait-elle, qu'est-ce qu'on va bien faire de toi ? (Et ainsi de suite.) Tu veux savoir qui j'aimerais bien occire ?

— Et qui, s'il te plaît, s'est informé Billy.

— Ce maudit Kilgore Trout.

Kilgore Trout était et est toujours un auteur de science-fiction, vous vous en souvenez. Billy a non seulement lu ses livres par douzaines, il est aussi devenu son ami, autant que faire se peut, car Trout est un individu plein de rancœur.

Il loue un sous-sol à Ilium, à environ trois kilomètres de la jolie maison blanche de Billy. Il est lui-même incapable de faire le compte de ses romans, peut-être bien soixante-quinze en tout. Aucun ne lui a rapporté d'argent. Et Trout en est réduit, pour assurer sa maigre subsistance à s'occuper de la distribution de la *Gazette d'Ilium*. Il est responsable des petits livreurs de journaux, rudoie, flatte et vole de pauvres mioches.

C'est en 1964 que Billy l'a rencontré pour la première fois. Il était au volant de sa Cadillac dans une ruelle d'Ilium quand une foule de gosses avec leurs vélos lui a barré la route. C'était une réunion de travail. Un homme à grande barbe haranguait les enfants. Il était froussard et redoutable et manifestement connaissait son affaire. Trout avait alors soixante-deux ans. Il priait les vendeurs de se magner leurs gros culs et de s'arranger pour que les lecteurs du quotidien s'abonnent aussi à cette saloperie du journal du dimanche. Il promet que celui qui ramasserait le plus d'abonnements à l'hebdomadaire dans les deux mois à venir gagnerait un séjour entièrement gratuit d'une semaine pour lui-même et sa famille sur cette putain d'île, Martha's Vineyard.

Etc.

Un des livreurs était en réalité une livreuse. Elle tremblait d'excitation.

Le visage dément de Trout était fort bien connu de Billy qui l'avait remarqué sur la jaquette d'une multitude d'ouvrages. Cependant, entrevu soudainement au détour d'une rue de sa ville natale, il ne parvenait pas à le replacer. Billy s'est imaginé

avoir fréquenté ce messie un peu fêlé dans un recoin de Dresde. Il n'y a pas de doute que Trout avait tout du prisonnier de guerre.

À ce moment, la petite vendeuse a levé la main.

— Monsieur Trout, si je remporte le prix, je pourrai emmener ma sœur aussi ?

— Bon Dieu, non. Tu te figures que l'argent pousse dans les arbres ?

Il est à noter que Trout avait pondu un roman sur un arbre-à-argent. Les feuilles étaient des billets de vingt dollars. Les fleurs des bons du Trésor. Les fruits des diamants. Il fascinait les hommes qui s'entre-tuaient autour du tronc et fournissaient aux racines un engrais de haute qualité.

C'est la vie.

Billy a garé sa Cadillac dans la ruelle et attendu la fin du meeting. Enfin les participants se sont séparés, mais il restait à Trout à s'occuper d'un jeune garçon. Celui-ci avait décidé d'abandonner car le boulot était trop dur, les heures trop nombreuses et la paye bien mince. Trout ne riait pas : si l'autre lâchait vraiment, il était bon pour livrer les journaux lui-même et se mettre en quête d'un autre nigaud.

— Tu te prends pour qui ? (La voix de Trout était lourde de mépris.) Une petite merveille sans estomac ?

*La Merveille sans estomac* était le titre d'un second roman de Kilgore Trout. C'était l'histoire d'un robot qui avait mauvaise haleine mais commençait à être aimé une fois guéri. L'élément remarquable dans l'affaire, c'est que ce livre, écrit en 1932, prophétisait l'utilisation intensive, sur des êtres vivants, de gelée d'essence enflammée.

Cela tombait des avions. Des robots se chargeaient du largage. Ils n'avaient pas de conscience, et aucun circuit électronique ne leur permettait de concevoir ce que ressentaient les bombardés.

Le robot central de Trout avait apparence humaine, parlait, dansait, sortait avec des filles, que sais-je... Et personne ne lui en voulait de laisser choir sur les populations le combustible

ardent. Mais on estimait sa mauvaise haleine impardonnable. Quand il s'en fut débarrassé, on l'accueillit au sein du genre humain.

Trout avait le dessous dans la dispute qui l'opposait au moutard rétif. Il évoqua tous les millionnaires qui avaient débuté comme porteurs de journaux, et le gamin répondit :

— Ouais, mais je parie qu'ils ont flanché au bout d'une semaine, avec un racket pareil !

Il a lancé sa musette aux pieds de Trout, ainsi que le registre des clients. Trout n'avait plus qu'à distribuer les journaux. Il ne possédait pas de voiture, pas même de bicyclette et les chiens lui causaient une peur bleue.

Non loin, un molosse hurla.

Comme Trout balançait le sac sur son épaule, d'un air lugubre, Billy Pèlerin l'a abordé.

— Monsieur Trout ?

— Oui ?

— Vous êtes bien — bien M. Kilgore Trout ?

— Oui.

Trout était convaincu que Billy venait se plaindre de la façon dont fonctionnait le service de vente. L'image qu'il avait de lui-même n'était pas celle d'un écrivain pour la bonne raison que le monde n'avait jamais toléré qu'il se voie sous cet aspect.

— L'auteur ? s'assurait Billy.

— Le quoi ?

Billy était certain d'avoir commis une erreur.

— Il existe un romancier du nom de Kilgore Trout.

— Ah, vraiment ?

Trout complètement hébété, avait l'air d'un parfait imbécile.

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

Trout secouait la tête.

— Personne, personne ne sait qui il est.

Billy a aidé Trout à liquider ses journaux, de pas de porte en boîte aux lettres, dans la Cadillac. C'était lui qui faisait tourner la machine, identifiait les maisons, rayait les noms sur la liste.

Trout avait le crâne en feu. Il n'avait jamais fréquenté d'admirateur, et Billy était de l'espèce dévorante.

Trout lui confia qu'il n'avait jamais vu le moindre écho sur ses livres, ni le moindre compte rendu et qu'il n'en avait jamais vu un seul en vente.

— Et pourtant il y a tant d'années que j'ouvre ma croisée et fais l'amour au monde.

— Vous avez dû recevoir des lettres, a glissé Billy. J'ai bien souvent été tenté de vous écrire.

Trout levait un doigt unique.

— Une seule.

— Elle était enthousiaste au moins ?

— Grotesque. Le signataire prétendait que je devrais être nommé président du Monde.

Il s'est révélé que l'expéditeur de la lettre était Eliot Juderose, le compagnon de Billy à l'hôpital militaire près du lac Placide. Billy a fourni à Trout des détails sur Juderose.

— Grand Dieu ! Je lui donnais dans les quatorze ans.

— C'est un quadragénaire. Il détenait le grade de capitaine pendant la guerre.

— Il a le style d'un enfant de quatorze ans, lança Kilgore Trout.

Billy a invité Trout à fêter son dix-huitième anniversaire de mariage, deux jours plus tard. Les réjouissances battent maintenant leur plein.

Trout, dans la salle à manger, engloutit des canapés. Il parle à la femme d'un opticien, la bouche pleine de fromage blanc et d'œufs de saumon. Tout le monde, Trout excepté, a un lien quelconque avec l'optique. De plus, il est le seul à ne pas porter de lunettes. Il se taille un fameux succès. Les convives sont fort aise de la présence d'un écrivain en chair et en os, même s'ils ignorent tout de ses romans.

Trout fait la causette avec une certaine Maggie White qui, de secrétaire d'un dentiste, est devenue femme d'opticien. Elle est très jolie. Le dernier bouquin qu'elle ait ouvert est *Ivanhoé*.

Billy Pèlerin, à deux pas, tend l'oreille. Il tripote quelque chose au fond de sa poche. C'est le cadeau destiné à sa femme,

un écrin de satin blanc contenant un saphir étoilé à monture fantaisie. Il y en a pour huit cents dollars.

Les flatteries dont Trout est l'objet, toutes superficielles qu'elles soient et proférées par des béotiens, lui montent au cerveau comme une drogue. Sa satisfaction éclate en une bruyante impudence.

— Je crains de ne pas lire autant qu'il le faudrait, murmure Maggie.

— Nous avons tous peur de quelque chose, coupe Trout. Moi, c'est le cancer, les rats et les Doberman.

— J'ai honte de ne pas le savoir, mais je vous pose tout de même la question : qu'avez-vous écrit de plus connu ?

— Un truc sur l'enterrement d'un célèbre chef français.

— C'est passionnant.

— Tous les meilleurs cuisiniers du monde se sont déplacés. C'est une cérémonie grandiose. (Trout improvise au fur et à mesure.) Avant de sceller le cercueil, la famille asperge le mort de persil et de paprika.

C'est la vie.

— C'est une histoire vraie ? s'enquiert Maggie White.

Maggie n'est pas un cerveau, mais elle constitue une invitation irrésistible à la procréation. Les hommes la regardent et se mettent à vouloir la remplir de bébés sur-le-champ. Elle n'a pas encore donné le jour à un seul enfant. Elle est adepte des méthodes anticonceptionnelles.

— Bien entendu, soutient Trout. Si je me servais d'événements qui n'ont pas réellement eu lieu et que j'essayais de vendre mes bouquins, je risquerais la prison. Ce serait de *l'abus de confiance*.

Maggie gobe le tout.

— Je n'avais jamais pensé à cela.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— C'est comme la publicité. On doit dire la vérité, sinon on s'attire des ennuis.

— Très juste, le même code régit les deux.

— Vous avez l'intention de nous faire entrer dans un récit, un de ces jours ?

— Tout ce qui m'arrive se retrouve dans mes livres.

— Je ferais bien de mesurer mes paroles.

— Vous avez raison. Et je ne suis pas le seul à écouter. Dieu aussi vous entend. Au jour du Jugement dernier il vous énumérera tous vos faits et gestes. S'il se révèle que le mal l'emporte sur le bien, ce sera dommage pour vous parce que nous grillerez pour l'éternité. Et les brûlures ne cessent jamais de vous tourmenter.

La pauvre Maggie vire au gris. Elle avale aussi cela, en reste pétrifiée de terreur.

Kilgore Trout rit de bon cœur. Un œuf de saumon jaillit de sa bouche et atterrit au creux des seins de Maggie.

Un opticien réclame le silence. Il propose de boire à la santé de Billy et Valencia dont on célèbre l'anniversaire de mariage. Comme prévu, les Salquatzi, le quartette de caf'conc' dont les membres sont de la profession, entonnent un air tandis qu'on trinque et que Billy et Valencia, radieux, s'enlacent. Tous les yeux brillent. La chanson s'intitule : *Ma vieille bande à moi*.

Le couplet commence sur : « Bon sang, je donnerais le monde pour revoir ma vieille bande à moi. » Et ainsi de suite. Un peu plus loin : « Salut à jamais, les gars et les belles, salut à jamais béguins et copains. Dieu vous garde. » Etc.

Sans qu'il se l'explique, le refrain et l'occasion bouleversent Billy Pèlerin. Il n'a jamais fait partie d'une bande de béguins et de vieux copains, mais il ressent comme un vide tandis que le quartette se lance dans des effets d'instruments à corde lents et torturés : une note aiguë passe à l'aigre, devient stridente, insupportable ; un ton d'une douceur sirupeuse cède à des accords grinçants. Billy répond par des symptômes psychosomatiques inquiétants. Sa bouche est noyée d'une saveur piquante de limonade, ses traits se déforment en un masque grotesque comme s'il goûtait au supplice de la roue.

Son expression est tellement bizarre à la fin de la chanson qu'elle suscite les commentaires empresseés de plusieurs invités.



Ils craignent une crise cardiaque et Billy paraît confirmer leurs inquiétudes en se traînant vers une chaise, la mine hagarde.

Le silence s'établit.

— Mon Dieu ! (Valencia se penche sur lui.) Billy, ça ne va pas ?

— Si.

— Tu as une tête épouvantable.

— Sans mentir, je me sens en forme.

C'est la vérité, mais il ne saurait justifier l'effet disproportionné qu'a sur lui cette rengaine. Pendant des années, il a été persuadé n'avoir aucun secret vis-à-vis de lui-même. La preuve est faite que son moi recèle un mystère insondable, et rien ne lui permet d'en deviner la teneur.

On s'écarte à mesure que Billy reprend couleur, ébauche un sourire. Valencia demeure près de lui et Kilgore Trout, relégué jusque-là aux abords du groupe, se faufile, toutes facultés aiguës.

— Tu donnais l'impression d'avoir rencontré un fantôme, fait Valencia.

— Non, se défend Billy.

Il n'a rien vu qui ne soit effectivement dans la pièce : les trognes des quatre chanteurs, quatre types insignifiants aux regards bovins et vides que l'angoisse oppresse dans leur voltige du douceâtre à l'acide et enfin au mielleux.

— Je peux émettre une hypothèse ? (C'est Kilgore Trout.) Vos yeux ont traversé *une fenêtre du temps*.

— Une quoi ? sursaute Valencia.

— D'un coup s'est dévoilé le passé ou le futur. Je n'ai pas raison ?

— Non, rétorque Billy Pèlerin.

Il se lève, glisse une main dans sa poche, la referme sur l'écrin. Il le tire de sa poche, le tend à Valencia d'un air absent. Son projet était de le lui offrir après la chanson, quand tout le monde était attentif. Maintenant Kilgore Trout est l'unique témoin.

— Pour moi ? minaude Valencia.

— Oui.

— Oh, mon Dieu !

Puis une seconde fois, plus fort, afin que d'autres en profitent. On s'agglutine autour d'elle, elle ouvre la petite boîte, manque crier de joie devant le saphir étoilé.

— Oh, mon Dieu !

(Elle plante sur la joue de Billy un baiser sonore.) Merci, merci, merci.

Des propos s'échangent sur les bijoux merveilleux dont Billy a comblé Valencia au fil des années.

— Dieu du ciel, clame Maggie White, elle possédait déjà le plus gros solitaire que j'aie jamais vu ailleurs qu'au cinéma. (Elle songe au diamant que Billy a rapporté de la guerre.)

Par parenthèse, la prothèse dentaire délogée du petit manteau d'imprésario repose à l'intérieur du coffret où Billy range ses boutons de manchettes, dans un tiroir de la commode. Il en collectionne un nombre impressionnant. Il est de mode dans la famille de lui faire cadeau de boutons de manchettes chaque année pour la fête des Pères. Ses poignets s'ornent précisément de boutons de fête des Pères. Ceux-ci valent plus de cent dollars. Ce sont de vieilles pièces de monnaie romaines. Là-haut, une autre paire reproduit de petites roulettes de casino que l'on peut faire tourner. Et une troisième renferme un vrai thermomètre d'un côté et une boussole de l'autre.

Billy s'active parmi ses invités, semblables à lui-même en apparence. Kilgore Trout le file, avide de s'emparer de ce que Billy a soupçonné ou établi. Après tout, la plupart des romans de Trout traitent de failles dans le temps, de perceptions extrasensorielles et autres phénomènes inattendus. Trout y croit dur comme fer et tient énormément à ce que leur existence soit démontrée.

— Avez-vous déjà placé un grand miroir sur le sol et un chien sur le miroir ? demande Trout à Billy.

— Non.

— Le chien baisse la tête et se rend compte tout à coup qu'il n'a rien sous les pattes. Il a la sensation de marcher dans le vide. Il fait un bond de deux mètres.

— Sans blague ?  
— C'est la touche que vous aviez : comme si, sans crier gare, vous aviez compris que vous avanciez dans le vide.

Le quartette remet ça. Billy est de nouveau à la torture. Son émotion, c'est indubitable, est liée aux quatre hommes et non à ce qu'ils chantent.

Écoutez ce qu'ils fredonnent pendant que Billy se déchire :

*Coton à onze cents et viande à quarante  
Comment voulez-vous qu'ma pitance augmente ?  
D'mandez du beau temps, vous aurez d'la flotte,  
Tout va d'mal en pis et moi je chapeaute ;  
Bâti un chouette bar, l'ai peint chocolat ;  
Le tonnerre est v'nu, l'a foutu à bas :  
À quoi bon jacter, car c'est là qu'nous plante  
L'coton à onze cents, la viande à quarante,  
Coton à onze cents, une floppée d'impôts,  
L'fardeau et trop lourd à nos pauvres dos...*

Et ainsi de suite.

Billy s'enfuit à l'étage dans sa jolie maison blanche.

Trout l'accompagnerait si Billy ne lui enjoignait de ne pas le faire. Billy s'engouffre dans la salle de bains obscure. Il claque la porte, pousse le verrou. Il n'allume pas, et le sentiment qu'il n'est pas seul l'envahit peu à peu. Son fils occupe les lieux.

— Papa ? prononce-t-il dans le miroir.

Le futur Béret vert a dix-sept ans. Billy l'aime bien, sans trop le connaître. Billy ne peut s'empêcher de soupçonner qu'il n'y a pas grand-chose à découvrir en Robert.

Billy, d'une pichenette, donne la lumière. Robert, sur le siège des toilettes, le pantalon de pyjama autour des chevilles. Une guitare électrique pend à son cou, au bout d'une cordelière. Il l'a achetée le jour même. Il ne sait pas en jouer et à la vérité n'apprendra jamais. La guitare est d'un rose nacré.

— Salut, fiston, souffle Billy Pèlerin.

Billy file dans sa chambre, malgré les invités dont il devrait s'occuper en bas. Il s'allonge sur son lit, branche les « Doigts de Fée ». Le matelas frémit et un chien déguerpit. C'est Domino. Le vieux Domino est encore en vie à l'époque. Il se recouche dans un coin.

Billy se concentre sur l'effet que lui produit le quartette et établit un rapport avec un événement survenu bien auparavant. Il n'a pas à explorer le temps à la recherche des faits. Ils brillent encore au fond de lui.

Il était dans la chambre froide la nuit où Dresde fut détruite. Au-dessus, des géants martelaient le plancher. C'était des bombes explosives. Les géants n'en finissaient pas de passer. La chambre froide constituait une protection sûre. Tout au plus, de temps à autre, le plâtre y dégringolait en averse. Il ne se terrait là que quelques Américains, quatre de leurs gardes et deux ou trois quartiers de viande. Les autres Allemands avaient rejoint Dresde et la douceur du foyer avant le début de l'attaque aérienne. Ils mouraient sous les bombes avec leur famille.

C'est la vie.

Les jeunes filles que Billy avait surprises nues se faisaient tuer, elles aussi, dans un abri moins profond à l'autre extrémité des abattoirs.

C'est la vie.

Périodiquement, un garde se hissait au haut de l'escalier pour voir comment les choses tournaient, puis redescendait et murmurait à l'oreille de ses collègues. Une tempête de feu se déchaînait au loin. Dresde n'était qu'une monstrueuse flamme. Et cette flamme dévorait tout ce qui vivait, tout ce qui pouvait brûler.

Ce n'est que le lendemain à midi qu'on put sans danger quitter les abris. Quand les Américains et leurs gardes revinrent à la surface, la fumée noircissait le ciel. Le soleil était une petite tête d'épingle rageuse. Dresde rappelait la Lune, un paysage exclusivement minéral. Les pierres étaient bouillantes. Personne d'autre n'en avait réchappé dans le voisinage.

C'est la vie.

D'instinct, les gardes se serrèrent, roulant des yeux effarés. Ils essayaient une expression, puis une autre, ne pipaient mot malgré leurs bouches grand ouvertes. Ils auraient pu figurer un quartette de caf'conc' dans une séquence muette.

On les entendait presque chanter : « Salut à jamais, les gars et les belles, salut à jamais béguins et copains. Dieu vous garde. »

— Raconte-moi une histoire, supplie Montana Patachon un beau jour dans le zoo tralfamadorien.

Billy est à ses côtés dans le lit. On respecte leur intimité. Le dais protège la coupole. Montana est enceinte de six mois, énorme et rose comme une dragée et, par moments, exige indolemment de Billy de menues faveurs. Mais elle ne se risque pas à l'envoyer lui chercher des fraises ou des glaces car l'atmosphère extérieure se compose de cyanure, et les fraises les plus proches poussent à des millions d'années-lumière de là.

Elle peut cependant l'expédier jusqu'au réfrigérateur décoré du couple morne sur son tandem ; ou encore l'enjôler :

— Raconte-moi une histoire, mon gros Billy.

— Dresde a été ravagée dans la nuit du 13 février 1945, commence Billy Pèlerin. Nous sommes sortis de l'abri vingt-quatre heures plus tard.

Il décrit à Montana les quatre gardes qui, dans leur affolement et leur douleur, ressemblaient à un quartette de caf'conc'. Les abattoirs dont les barrières s'étaient volatilisées, les toits et les fenêtres avaient été soufflés ; les espèces de petites bûches dispersées à l'entour. C'était les gens qui avaient été pris dans la tempête de feu. C'est la vie.

Il lui expose le triste sort des édifices qui se découpaient autrefois en falaises autour des abattoirs. Ils s'étaient écroulés. Leurs charpentes réduites à l'état de tisons et leurs murailles démantelées avaient culbuté l'une sur l'autre avant de se caler en courbes basses et gracieuses.

— Ou aurait dit la Lune, commente Billy Pèlerin.

Les gardes jetèrent aux Américains l'ordre de se placer en rang par quatre, ce qui fut fait. Ils les emmenèrent au pas à la

porcherie qui leur avait servi de maison. Les murs étaient toujours debout, mais il n'y avait plus ni fenêtres ni toiture et l'intérieur n'était qu'un amas de cendres et de débris de verre fondu. Il ne fallait rien espérer trouver à boire ou à manger et les survivants, s'ils voulaient le rester, pouvaient s'atteler à la tâche d'escalader l'une après l'autre les aspérités de la surface désolée.

Ils s'y hasardèrent.

L'aspect poli des monticules était trompeur. Les grimpeurs apprirent vite qu'il s'agissait de reliefs traîtres et aigus, qui rôtaient la peau, se dérobaient fréquemment sous le pied et n'attendaient que l'occasion, lorsque s'ébranlait un bloc pesant, de dégringoler d'un cran pour former des arcs plus massifs et plus lourds.

L'expédition était silencieuse pendant sa traversée de la Lime. Mais quel discours eût été pertinent ? Une chose se révélait certaine : tous les habitants de la ville, quels qu'ils fussent et jusqu'au dernier, étaient comptés comme morts et quiconque se mouvait dans ce périmètre était un contresens dans le décor. Il ne devait pas subsister d'hommes de Lune.

Les avions de chasse américains se coulèrent sous la fumée pour observer ce qui bougeait. Ils repérèrent Billy et ses compagnons qui s'escrimaient en bas. Ils les aspergèrent de balles de mitrailleuses mais les manquèrent. Puis ils avisèrent d'autres créatures qui gesticulaient au bord du fleuve et les ajustèrent. Ils en touchèrent certaines. C'est la vie.

Le but de l'affaire était de hâter la fin de la guerre.

La relation de Billy s'achevait de manière curieuse dans une banlieue épargnée par les flammes et les explosions. À la tombée de la nuit, les Américains et leurs gardes atteignirent une auberge encore ouverte aux voyageurs. Des bougies éclairaient la table. On avait allumé des flambées dans trois cheminées au rez-de-chaussée. Tables et chaises s'offraient aux clients, et la couverture était faite dans les chambres au premier étage.

L'aubergiste était aveugle et sa femme, qui avait de bons yeux, assumait les fonctions de cuisinière. Leurs deux filles étaient serveuse et femme de chambre. La famille savait que Dresde était rayée de la carte. Ceux qui y voyaient l'avaient regardée brûler sans fin et compris qu'ils demeuraient seuls aux portes d'un désert. Et pourtant ils avaient ouvert, astiqué les verres, remonté les pendules, attisé les feux, patienté jusqu'à ce que quelqu'un se présente.

Il n'y avait guère de réfugiés venant de Dresde. Les pendules égrenaient leur tic-tac, les bûches grésillaient, les bougies s'égouttaient à loisir. Et voilà qu'on heurta la porte et qu'entrèrent quatre soldats et une centaine de prisonniers de guerre américains.

L'aubergiste demanda aux Allemands s'ils venaient de la ville.

— Oui.

— Il y a des gens qui vous suivent ?

Les sentinelles l'assurèrent qu'au long de l'itinéraire difficile qu'ils avaient choisi, ils n'avaient vu âme qui vive.

L'aubergiste aveugle proposa de faire dormir les Américains dans la grange cette nuit-là et leur donna de la soupe, de l'ersatz de café et un peu de bière. Puis il alla se poster près de la grange et les écouta s'installer dans la paille.

— Bonne nuit, les Américains, dit-il en allemand. Dormez bien.

Voici comment Billy a perdu sa femme Valencia.

Il gisait sans connaissance dans la clinique du Vermont après que l'avion se fut embroché sur une montagne, et Valencia, avertie de l'accident, accourait d'Ilium dans la Cadillac familiale, le coupé Eldorado. Elle n'avait plus toute sa tête car on ne lui avait pas caché que Billy mourrait peut-être et que s'il vivait, il n'aurait pas plus de vie qu'une salade.

Valencia adorait Billy. Elle pleurait et gémissait au volant, tant et si bien qu'elle rata la sortie de l'autoroute. Elle écrasa le frein et une Mercedes l'emboutit par-derrière. Il n'y eut pas de blessés. Dieu soit loué, car les deux conducteurs avaient attaché leur ceinture de sécurité. Dieu merci, Dieu merci. La Mercedes n'y laissa qu'un phare. Mais l'arrière de la Cadillac était un rêve érotique pour carrossier. Le coffre et les ailes étaient en bouillie, la malle bâillait comme la bouche d'un idiot de village en train d'expliquer qu'il ne connaît rien à rien. Les portières haussaient les épaules. Le pare-chocs était presque vertical. « La présidence à Ronald Reagan », clamait un placard qui y adhérerait encore. La lunette arrière s'étoilait. L'échappement portait sur la chaussée.

Le propriétaire de la Mercedes sortit pour s'assurer que Valencia n'était pas blessée. Elle dévidait des mots sans suite, Billy, l'avion qui capote ; puis elle engagea son levier de vitesse et fit demi-tour en abandonnant son pot d'échappement.

Quand elle arriva à la clinique, les gens se précipitèrent aux fenêtres, intrigués par tout ce bruit. La Cadillac, veuve de ses deux silencieux, grondait comme un bombardier lourd regagnant la base, soutenu par une seule aile et les prières ferventes du pilote. Valencia coupa le moteur et s'affaissa sur le volant pendant que le klaxon, coincé, se mettait à hurler. Un



médecin et une infirmière dévalèrent au pas de course pour déterminer la cause de ce raffut. La pauvre Valencia était sans conscience, vaincue par les gaz d'échappement. Elle avait le teint bleu azur.

Une heure plus tard, elle trépassait. C'est la vie.

Billy ignorait tout. Il poursuivait son rêve et ses excursions dans le temps. L'hôpital était comble et Billy ne disposait pas d'une chambre particulière. Il partageait celle d'un professeur d'histoire de Harvard, Bertram Copeland Rumfoord. Rumfoord n'était pas obligé de supporter la vue de Billy qu'on avait isolé à grand renfort de paravents blancs à roulettes caoutchoutées. Mais par instants il l'entendait parler tout seul.

Rumfoord avait la jambe gauche en extension. Il se l'était fracturée dans un accident de ski. Il avait soixante-dix ans mais possédait le corps et l'esprit d'un homme de trente-cinq. C'est au cours de sa cinquième lune de miel qu'il s'était cassé la jambe. Sa plus récente épouse s'appelait Lily. Elle avait vingt-trois ans.

À la minute où s'effectuait le constat de décès de Valencia, Lily pénétrait dans la chambre commune à Billy et Rumfoord, croulant sous le poids d'une pile de livres. Rumfoord l'avait chargée de les acheter à Boston. Il travaillait à une histoire en un seul volume de l'Armée de l'Air américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. Lily n'était même pas née quand s'étaient déroulés les bombardements et les batailles aériennes dont traitaient ces bouquins.

— Les gars, allez-y sans moi, délirait Billy quand la jolie petite Lily se présenta.

Elle était entraînée quand Rumfoord l'avait rencontrée et avait décidé d'en faire sa femme. Elle n'avait jamais pu terminer le lycée. Son quotient intellectuel ne plafonnait pas très haut.

— Il me flanque la chair de poule, confiât-elle à son mari au sujet de Billy Pèlerin.

— Et moi, il me rase à mourir, tonna Rumfoord. Il n'arrête pas, dans son sommeil, d'abandonner, de se rendre, de s'excuser et d'implorer qu'on lui fiche la paix.

Rumfoord était tout à la fois général de brigade en retraite des forces aériennes, historien officiel de l'Armée de l'Air, professeur titulaire d'une chaire, auteur de vingt-six ouvrages, multimillionnaire depuis sa naissance et l'un des meilleurs navigateurs de compétition de tous les temps. Son livre le plus connu traitait des règles d'or de la vie sexuelle et sportive pour tout homme de plus de soixante-cinq ans. Il en était à citer Theodore Roosevelt dont il tenait par bien des côtés :

— Je pourrais tailler un homme mieux foutu que lui dans une banane.

La liste des documents à rapporter de Boston comportait un exemplaire du discours dans lequel le président Harry S. Truman divulguait à l'humanité qu'une bombe atomique avait frappé Hiroshima. Lily s'en était procuré une copie et Rumfoord lui demanda si elle l'avait lu.

— Non.

Elle ne lisait pas couramment, et c'est une des raisons pour lesquelles elle avait renoncé à ses études.

Rumfoord la pria expressément de s'asseoir et de le parcourir sur-le-champ. Il ne savait rien de ses difficultés à déchiffrer. Il n'avait sur elle que des lumières restreintes mais elle constituait, face au monde, une preuve supplémentaire de sa vitalité.

Lily prit un siège et fit semblant de se plonger dans les élucubrations de Truman, qui donnaient à peu près ceci :

*Il y a seize heures qu'un avion américain a largué une bombe sur Hiroshima, une base importante de l'armée japonaise. Cette unique bombe était plus efficace que vingt mille tonnes de T.N.T. Elle possédait plus de deux mille fois la capacité d'explosion du Grand Chelem britannique, le plus gros engin jamais utilisé dans l'histoire de la guerre. Ce sont les Japonais qui ont déclenché la première attaque aérienne à Pearl Harbor. Nous leur avons rendu la pareille, et avec les intérêts. Mais ce n'est que le début. Cette bombe ajoute une puissance de destruction radicalement nouvelle à la force de frappe grandissante de nos armées. Elle en est au stade de la*

*production industrielle, sous la présente forme, et à celui de l'expérimentation sous des formes plus redoutables encore.*

*Il s'agit d'une bombe atomique. En elle est maîtrisée l'énergie fondamentale de l'univers. La puissance dont le soleil tire son pouvoir se déchaîne sur ceux qui ont porté la guerre en Extrême-Orient.*

*Avant 1939, les savants s'accordaient à penser qu'on pouvait en théorie libérer l'énergie atomique. Mais personne ne détenait de méthode utilisable dans la pratique. Dès 1942 cependant, nous savions que les Allemands cherchaient fiévreusement à ajouter la désintégration de l'atome à toutes les machines de guerre grâce auxquelles ils comptaient réduire le monde en esclavage. Ils ont échoué. Remercions la Providence de ce que le Reich n'a disposé de V1 et V2 que fort tard et en nombre limité, et plus encore de ce qu'il n'a jamais acquis la bombe atomique.*

*La bataille des laboratoires comportait des risques aussi grands pour nous que les combats terrestres, aériens ou navals ; nous l'avons emporté dans les laboratoires comme ailleurs.*

*Nous sommes maintenant en mesure de faire disparaître plus rapidement et plus complètement tous les centres de production que les Japonais ont érigés en surface dans n'importe quelle ville, affirmait Harry Truman. Nous raserons leurs docks, leurs usines et leurs voies de communication. Qu'on ne s'y trompe pas : nous réduirons à zéro le potentiel de guerre nippon. C'est dans le but d'épargner...*

*Et ainsi de suite.*

Parmi les livres que Lily s'était procurés pour Rumfoord figurait *La Destruction de Dresde*, d'un Anglais du nom de David Irving. C'était une édition américaine publiée par Holt, Rinehart et Winston en 1964. Ce qui intéressait Rumfoord, c'était des extraits des préfaces de ses amis Ira C. Eaker, général en retraite, anciennement chef de division de l'Armée de l'Air américaine, et Sir Robert Saundby, général de l'Armée de l'Air britannique, chevalier commandeur de l'ordre du Bain,

chevalier de l'ordre de l'Empire britannique, croix de guerre, Distinguished Flying Cross, Air Force Cross.

*Je les trouve difficiles à comprendre ces Anglais ou ces Américains qui se lamentent sur le sort des victimes civiles ennemies mais n'ont pas une larme pour nos vaillants équipages disparus en luttant contre un adversaire féroce, écrivait quelque part son ami le général Eaker. Je maintiens que Monsieur Irving aurait bien dû, tout en traçant le tableau horrible de la mort des habitants de Dresde, garder à l'esprit le fait que des V1 et V2 se déversaient au même instant sur l'Angleterre, massacrant sans discernement les civils, hommes, femmes et enfants ; ce pour quoi d'ailleurs on les avait conçus et lancés. Peut-être serait-il bon de se souvenir aussi de Buchenwald et de Coventry. L'introduction d'Eaker se terminait ainsi : Je regrette profondément que les bombardiers britanniques et américains aient tué 135 000 personnes dans le bombardement de Dresde, mais je n'ai pas oublié qui a provoqué la dernière guerre et je déplore beaucoup plus encore la perte de cinq millions de vies alliées au cours de l'effort déployé pour vaincre le nazisme et en extirper jusqu'aux racines.*

C'est la vie.

Quant au général Saundby, entre autres, il disait ceci :

*Nul ne peut nier que le bombardement de Dresde fut une tragédie. Après la lecture de ce livre, peu croiront qu'il ait relevé d'une impérieuse nécessité militaire. Ce fut un de ces événements épouvantables qui se produisent parfois en temps de guerre et sont le résultat d'un malheureux concours de circonstances. Ceux qui donnèrent leur approbation n'étaient ni pervers ni cruels ; en revanche, il se peut qu'ils aient été trop éloignés des implacables réalités de la guerre pour concevoir pleinement l'impitoyable pouvoir destructeur atteint par les bombardements aériens au printemps de 1945.*

*Les tenants du désarmement nucléaire semblent convaincus que s'ils parvenaient à leurs fins, la guerre serait contenue dans des limites tolérables. Qu'ils étudient ce livre et se penchent sur l'exemple de Dresde où une attaque aérienne menée avec des armes conventionnelles fit 135 000 victimes.*

*Dans la nuit du 9 mars 1945, un raid lancé sur Tokyo par des bombardiers lourds américains chargés de bombes incendiaires et explosives causa la mort de 83 793 personnes. La bombe atomique larguée sur Hiroshima en tua 71 379.*

C'est la vie.

— Si jamais vous passez par Cody, dans le Wyoming, monologuait Billy derrière les blancheurs de son paravent, demandez Bob l'Enragé.

Lily Rumfoord frissonna, puis elle simula un regain de curiosité pour le machin de Harry Truman.

La fille de Billy, Barbara, débarqua dans le courant de la journée. Elle était droguée, avait les mêmes prunelles vitreuses que ce pauvre bougre d'Edgar Derby avant son exécution. Les médecins lui avaient administré des cachets pour qu'elle continue à tourner rond avec un père en morceaux et une mère défunte.

C'est la vie.

Un médecin et une infirmière l'accompagnaient. Son frère Robert était dans l'avion qui le ramenait du Vietnam.

— Papa, risqua-t-elle, papa.

Mais Billy était dix ans en arrière, en 1958. Il examinait les yeux d'un petit mongolien qui avait besoin de lunettes. La mère de l'idiot était présente et servait d'interprète.

— Combien de points vois-tu ? questionnait Billy Pèlerin.

Puis Billy traversa le temps jusqu'à l'époque de ses seize ans, dans la salle d'attente d'un médecin. Il a un panaris au pouce. Pour toute compagnie, un vieil homme. Le malheureux souffre le martyre, il a des gaz. Il pète à tout casser et bientôt rote.

— Pardonnez-moi, supplie-t-il. (Puis ça recommence.) Mon Dieu, dit-il enfin, je me doutais que ça ne serait pas drôle de vieillir. (Il secoue la tête.) Mais je n'imaginais pas que ce serait aussi moche que ça.

Billy Pèlerin a ouvert les yeux dans la clinique du Vermont, n'a rien reconnu. Son fils Robert le veillait. Robert portait

l'uniforme des célèbres Bérêts verts. Il avait les cheveux courts, des soies raides couleur blé mûr. Il était tiré à quatre épingles. Il arborait ses décorations : la médaille militaire, l'étoile d'argent et la croix de guerre avec palme.

Voilà un garçon qu'on avait chassé du lycée, qui se saoulait à seize ans et cavalcade avec une bande de bons à rien. On l'avait même arrêté pour avoir chamboulé des centaines de pierres tombales dans un cimetière catholique. Mais il s'était assagi depuis. Il avait fière allure, ses chaussures étaient cirées, le pli de son pantalon impeccable, et c'était un meneur d'hommes.

— Papa ?

Billy Pèlerin a refermé les paupières.

Billy n'a pas pu assister à l'enterrement de sa femme car il était encore bien bas. Mais il était conscient pendant qu'on enfouissait dans le sol d'Ilium le corps de Valencia. Une fois hors du coma, Billy ne s'était guère manifesté, n'avait que fort peu réagi aux nouvelles de la mort de Valencia, du retour de Robert, etc. ; c'est pourquoi tout le monde le traitait comme une salade. On parlait de l'opérer plus tard afin d'améliorer l'afflux de sang au cerveau.

À la vérité, l'affection apparente de Billy était un trompe-l'œil. Son apathie dissimulait un esprit qui pétillait, bondissait et jetait des éclairs. Il mettait au point des lettres à la presse et des conférences sur les soucoupes volantes, le caractère dérisoire de la mort et la vraie nature du temps.

Le Pr Rumfoord débitait des choses insupportables sur Billy, sous le nez de ce dernier, sûr qu'il était que Billy n'avait plus une once de cerveau.

— Pourquoi ne le laisse-t-on pas mourir ?

Il s'adressait à Lily.

— Je n'en sais rien.

— Ce n'est plus un être humain. Les médecins sont réservés aux humains. Ils devraient s'en décharger sur un vétérinaire ou un agronome. C'est de leur compétence. Regardez-moi ça ! C'est ça la vie, d'après le corps médical. Elle est belle, la vie !

— Je n'en sais rien, avoua Lily.

Un jour que Rumfoord relatait à Lily le bombardement de Dresde, Billy a tout entendu. Rumfoord avait des difficultés avec Dresde. Son histoire en un volume de l'Armée de l'Air américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale était censée représenter un condensé lisible des vingt-sept tomes de *l'Histoire officielle de l'armée de l'air américaine à travers la Seconde Guerre mondiale*. Le problème venait de ce que l'énorme somme mentionnait à peine l'attaque de Dresde malgré son succès éclatant. L'ampleur d'une telle réussite était demeurée secrète des années après l'armistice ; secrète à l'égard des Américains. Les Allemands, évidemment, étaient au courant, et aussi les Russes qui ont occupé la ville après 1945 et y sont encore.

— Les Américains ont maintenant découvert Dresde, constatait Rumfoord vingt-trois ans après le bombardement. Beaucoup d'entre eux se rendent compte que ce fut bien pire que Hiroshima. C'est pourquoi il faut que je signale l'affaire dans mon bouquin. Selon l'optique officielle de l'armée de l'air, ce sera une révélation.

— Pourquoi un mystère pareil et pendant si longtemps ? s'enquit Lily.

— De peur qu'un tas de cœurs sensibles ne décident que ce n'était pas une chose à faire.

C'est alors que Billy Pèlerin a élevé la voix.

— J'y étais, a-t-il assené.

Rumfoord avait beaucoup de peine à prendre Billy au sérieux après l'avoir, au fil des jours, considéré comme un objet répugnant dont la mort serait une bénédiction. Maintenant que Billy s'exprimait clairement et intelligiblement, les oreilles de Rumfoord s'efforçaient d'accueillir ses paroles comme une langue étrangère qui ne valait pas l'apprentissage.

— Qu'est-ce qu'il radote ? s'impacienta Rumfoord.

Lily était promue au rang d'interprète.

— Il dit qu'il y était, annonça-t-elle.

— Lui, là-bas ?

- Je ne sais pas.
- Se tournant vers Billy :
- Où est-ce que vous étiez ?
- À Dresde.
- À Dresde.
- Lily transmet le message à Rumfoord.
- Il imite nos phrases, rien d'autre.
- Oh, s'étonna Lily.
- Le voilà frappé d'écholalie, maintenant.
- Oh.

L'écholalie est un désordre mental dans lequel le sujet répète immédiatement les mots que les bien-portants profèrent autour de lui. Billy n'en souffrait pas vraiment. Rumfoord le prétendait dans le but d'assurer sa propre paix d'esprit. Rumfoord raisonnait selon les normes militaires : un gêneur, dont il aurait bien aimé se débarrasser pour des raisons d'ordre pratique, était atteint d'une infirmité choquante.

Rumfoord n'en démordit pas pendant des heures. Il communiqua sa trouvaille à des infirmières et à un médecin. On tenta des expériences. Médecin et infirmières s'évertuèrent à provoquer le phénomène mais Billy n'émettait plus un son.

— Ça lui a passé maintenant, concéda Rumfoord avec mauvaise humeur. Quittez seulement la chambre et il recommencera.

Personne n'attachait d'importance au diagnostic de Rumfoord. De l'opinion de tous, c'était un vieux bonhomme cruel, plein de hargne et de vanité. Il ne manquait pas une occasion d'affirmer, sous une forme ou une autre, que les faibles devaient céder la place. Le personnel médical, au contraire, professait qu'il fallait les épauler par tous les moyens, que personne ne devait mourir.

À l'hôpital, Billy a vécu une aventure que traversent fréquemment en temps de guerre les gens sans importance : il s'est acharné à prouver à un ennemi volontairement sourd et aveugle que lui, Billy, était digne qu'on l'écoute et qu'on le



regarde. Il a tenu sa langue jusqu'à ce que s'éteignent les lumières, et puis après de longues minutes vides qui ne pourraient offrir de prétexte à aucun écho, a jeté à Rumfoord :

— J'étais à Dresde pendant le bombardement. J'étais prisonnier.

Rumfoord soupira d'impatience.

— Parole d'honneur, poursuivait Billy Pèlerin, vous me croyez ?

— Il est indispensable que nous en discussions tout de suite ? grogna Rumfoord.

Il avait saisi. Il refusait de céder.

— Rien ne nous force à y revenir, a admis Billy Pèlerin. Je veux seulement que vous soyez averti : j'y étais.

La conversation en est restée là et Billy a fermé les yeux, rejoint dans le temps un après-midi de mai, deux jours après la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe. Billy et cinq autres prisonniers américains se promènent dans un tombereau vert, en forme de cercueil, trouvé abandonné, chevaux et tout, dans une banlieue de Dresde. Les chevaux les tirent, clic-clac, clic-clac, le long d'étroits sentiers dégagés au milieu des ruines lunaires. Ils sont sur le chemin des abattoirs, en quête de petits souvenirs. Les sabots chantent aux oreilles de Billy comme au temps des voitures de laitiers de son enfance, de bon matin à Ilium.

Billy est au fond du cercueil bringuebalant. Il a la tête renversée en arrière, les narines dilatées. Il nage dans le bonheur. Il a bien chaud. Il y a des provisions et du vin dans le chariot, plus un appareil photo, une collection de timbres, une chouette empaillée, une pendule qui fonctionne grâce aux changements de pression atmosphérique. Les Américains se sont glissés dans les maisons désertes de la banlieue où ils étaient prisonniers et se sont emparés de ces bricoles et de bien d'autres.

Les propriétaires, au bruit que les Russes arrivaient tuant, pillant, violant, incendiant, avaient déguerpi.

Mais pas un Russe à l'horizon deux jours après l'arrêt des combats. La paix règne sur les décombres. Billy ne rencontre

qu'une seule personne dans la direction des abattoirs. Un vieil homme qui pousse une voiture d'enfant. Il y a entassé de la vaisselle, une carcasse de parapluie, les trésors variés qu'il a récupérés.

Une fois sur place, Billy paresse dans le véhicule à se dorer au soleil. Ses compagnons se lancent à la chasse aux souvenirs. Beaucoup plus tard, les Tralfamadoriens devaient conseiller à Billy de s'étendre sur les moments heureux de sa vie et de négliger les périodes déplaisantes ; ou encore de fixer les regards sur des situations agréables quand l'éternité semblait s'immobiliser. Si Billy avait été capable d'un tel choix, il est probable qu'il aurait élu comme exemple de félicité suprême son petit roupillon inondé de soleil au fond de la voiture à cheval.

Tout endormi qu'il soit, Billy était armé. C'est la première fois depuis l'instruction militaire. Ses copains l'y ont poussé, car Dieu seul sait quel genre de tueurs peuvent receler les terriers de la Lune : chiens errants, nuées de rats repus de cadavres, fous et meurtriers en fuite, soldatesque qui tuera jusqu'à ce qu'on l'abatte elle-même.

À la ceinture Billy a un imposant pistolet de cavalerie. Une relique de la Première Guerre. La crosse comporte un anneau. Il est chargé de balles de la taille d'un œuf d'oiseau. Billy l'a déniché dans un tiroir de table de nuit. Il y a du bon dans la cessation des hostilités : quiconque a envie d'une arme n'a qu'à se servir. Il en traîne partout. Billy possède aussi un sabre. Un truc de parade de la Luftwaffe. Sur le pommeau est gravé un aigle glapissant qui enserme une croix gammée et courbe le col. Billy l'a aperçu planté dans un poteau télégraphique. Il l'a agrippé au passage.

Son sommeil se fait moins profond à mesure que l'envahissent deux timbres allemands vibrants de pitié, l'un masculin, l'autre féminin. Les voix manifestent à l'égard de quelqu'un une commisération lyrique. Entre deux eaux, Billy est tout prêt à attribuer de tels accents aux partisans de Jésus

tandis qu'ils descendent de la croix son corps démantelé. C'est la vie.

Billy s'arrache à sa torpeur. Un homme d'un certain âge et sa femme apaisent les chevaux. Ils sont horrifiés par des détails qui ont échappé aux Américains : la bouche des chevaux saigne, entaillée par le mors, leurs sabots sont fendus, ce qui transforme chaque pas en supplice et la soif les rend fous. Les Américains ont traité leur mode de locomotion avec l'absence de ménagement accordée à une Chevrolet six cylindres.

Les deux amis des bêtes reculent le long des roues de façon à envelopper Billy du regard lourd de reproche des âmes d'élite ; Billy Pèlerin, dégingandé, affaibli, est d'un ridicule achevé dans sa toge d'azur et ses souliers d'argent. Il ne leur inspire aucune crainte. Rien ne les émeut. Tous deux sont médecins, obstétriciens. Ils ont mis au monde des bébés tant qu'il y a eu un hôpital debout. Pour l'instant ils pique-niquent dans les environs de ce qui fut leur appartement.

La femme est d'une beauté douce, translucide de s'être nourrie de pommes de terre depuis une éternité. Son mari est vêtu d'un complet-veston, cravate et tout. Il est aussi grand que Billy, a sur le nez des lunettes trifocales à monture métallique. Ce couple dont les nourrissons constituent le seul intérêt n'a jamais fabriqué de rejetons, bien que rien ne les en ait empêchés. Leur attitude est un commentaire captivant du concept de reproduction.

À eux deux, ils parlent neuf langues. Ils attaquent d'abord en polonais, à cause de la tenue de clown de Billy Pèlerin ; car enfin, les misérables Polonais jouent à leur corps défendant le rôle de clowns de la Seconde Guerre mondiale.

Billy s'informe en anglais de ce qu'ils désirent et ils lui font des reproches virulents sur l'état des chevaux. Ils délogent Billy, lui font constater les dégâts. Billy fond en larmes devant la triste condition de son attelage. Rien d'autre n'a provoqué ses sanglots de toute sa carrière militaire.

Par la suite, dans la peau d'un opticien frisant la cinquantaine, Billy pleurera parfois, dans l'intimité, tout bas, mais jamais à grands boohoo pareils.

Ce qui explique que ce livre débute par le quatrain tiré du célèbre cantique de Noël. Les yeux de Billy ne s'embuent que très peu, bien qu'il soit souvent témoin de spectacles affligeants et, à cet égard au moins, il rappelle le Christ du refrain :

*Les bœufs se lamentent  
Et l'enfant s'éveille.  
Mais le roi du monde  
Ne pleure, ô merveille !*

Billy a repris sa course dans le temps jusqu'à la clinique du Vermont. Le petit déjeuner était terminé, la vaisselle remportée et le Pr Rumfoord, sans enthousiasme, découvrait en Billy l'être humain. À coups de questions bourrues, il acquit la certitude que Billy avait bien été à Dresde. Il exigea des détails et Billy lui raconta l'épisode des chevaux et du couple en pique-nique sur la Lune.

L'histoire se dénouait ainsi : Billy et les médecins détellent les chevaux, mais ceux-ci refusent de bouger. Leurs jambes sont trop douloureuses. Puis des Russes débarquent à motocyclette et arrêtent tout le monde, sauf les chevaux.

Deux jours plus tard, Billy est remis aux Américains qui le rapatrient sur un cargo très lent, le *Lucretia A. Mott*. C'est le nom d'une célèbre suffragette américaine. Décédée. C'est la vie.

— C'était inévitable, s'enflammait Rumfoord au sujet de la destruction de Dresde.

— Je sais bien.

— C'est la guerre.

— Je sais. Je ne reproche rien à personne.

— Ça devait être infernal sur le terrain.

— Infernal est le mot, a reconnu Billy Pèlerin.

— Pensez aux malheureux qu'on avait chargés de cette mission.

— J'y pense.

— Vos sentiments devaient être plutôt mitigés, là-bas, sur place.

— Ça allait. On peut tout supporter et chacun doit accomplir ce qui lui échoit. Voilà ce que j'ai appris sur Tralfamadore.

La fille de Billy Pèlerin le ramena chez lui en fin de journée, le mit au lit et brancha les « Doigts de fée ». Une garde-malade avait été engagée. On avait interdit à Billy de travailler et de quitter la maison pendant quelques jours au moins. Il était en observation.

Mais Billy a détalé discrètement pendant que l'infirmière était occupée et, en voiture, filé à New York où il espérait bien passer à la télévision. Il comptait faire profiter le monde des leçons de Tralfamadore.

Billy Pèlerin est descendu à l'hôtel Royalton dans la Quarante-Quatrième Rue. Tout à fait par hasard, on lui a donné la chambre où avait séjourné George Jean Nathan, le critique et éditeur. Celui-ci, selon la conception terrienne du temps, était mort en 1958. Mais d'après les Tralfamadoriens il était en vie quelque part et le serait à jamais.

La chambre était petite et très simple, mais elle se situait à l'étage le plus élevé et comportait des portes-fenêtres qui s'ouvraient sur une terrasse de mêmes dimensions que la pièce. De l'autre côté du parapet, le vide dominait la Quarante-Quatrième Rue. Billy s'est penché sur la balustrade, a plongé le regard vers tous ces gens qui trottaient de-ci de-là. C'était de petites paires de ciseaux nerveux. Ils étaient irrésistibles.

Le fond de l'air était froid et Billy est rentré, a refermé. Ce geste a fait se lever des souvenirs de sa lune de miel. Leur nid d'amour du Cap Anne avait des baies semblables, autrefois, et il les a, les aura toujours.

Billy a branché la télévision, essayé successivement toutes les chaînes. Il était à la recherche d'émissions dans lesquelles on l'accepterait. Mais la soirée n'était pas assez avancée pour les productions réservées aux gens ayant des convictions bien à eux. Il n'était guère plus de 8 heures et on ne programmait que des âneries et des assassinats. C'est la vie.

Billy est allé faire une virée, a emprunté l'ascenseur, marché jusqu'à Times Square et s'est immobilisé devant la vitrine d'une librairie très spéciale. L'étalage recelait des centaines de livres sur l'art du meurtre, du baisage et de l'enculage, un plan des rues de New York et une petite statue de la Liberté ornée d'un thermomètre. Et en plus, couverts de poussière grasse et de chiures de mouches, quatre romans, dans une édition à bon marché, de l'ami de Billy, Kilgore Trout.

Tout près, les dernières nouvelles s'imprimaient en un ruban de lumière, sur un bâtiment auquel Billy tournait le dos. Les communiqués se reflétaient dans la vitrine. Ce n'était que puissance, sports, violence et mort. C'est la vie.

Billy est entré dans la librairie.

Une pancarte précise que seuls les adultes sont admis au fond du magasin. Il y a là des machines où défilent des films de jeunes femmes et d'hommes dans le plus simple appareil. Pour un quart de dollar on a droit aux jumelles pendant une minute. On vend aussi des photos de jeunes gens nus. Ces marchandises-là on peut les emporter. Les photos sont de caractère beaucoup plus tralfamadorien que les films car il est loisible de s'en repaître chaque fois que l'envie vous en prend, elles ne changent pas. Dans vingt ans, les filles seront encore jeunes, leur sourire subsistera à moins que ce ne soit leur courroux, elles sauvegarderont leur air stupide avec leurs cuisses béantes. Certaines mangent des sucettes ou des bananes. Elles les mordilleront toujours. Et le membre des jeunes gens maintiendra une perpétuelle érection, leurs muscles se gonfleront éternellement comme des boulets de canon.

Billy Pèlerin n'est en aucune façon attiré par les profondeurs de la boutique. Il jubile mais c'est à cause des romans de Kilgore Trout, là sur le devant. Tous les titres lui sont inconnus, ou du moins il le pense. Il se met à feuilleter un des livres. Il s' imagine que personne n'y verra de mal. Tous les clients tripotent quelque chose. Le roman s'intitule : *Le Grand Panneau*. Il parcourt les premiers paragraphes et s'aperçoit qu'il l'a déjà lu, des années auparavant, à l'hôpital militaire. C'est le

récit de la capture d'un Terrien et d'une Terrienne par des créatures de l'espace. On les expose dans un zoo, sur une planète appelée Zircon-212.

Ces personnages de fiction dans leur zoo s'enorgueillissent d'un grand panneau sur l'un des murs de leur demeure qui, croient-ils, enregistre le cours de la Bourse et le prix des marchandises ; et aussi d'un téléscripateur et d'un téléphone relié en théorie au cabinet d'un agent de change sur Terre. Les habitants de Zircon-212 ont convaincu les prisonniers qu'ils ont investi en leur nom un million de dollars sur la Terre ; bien sûr c'est à eux de le faire fructifier s'ils veulent disposer d'une fortune fabuleuse quand on les renverra chez eux.

Le téléphone, le grand panneau et le téléscripateur sont factices, cela va de soi. Ce sont des stimulants destinés à secouer les Terriens pour le plaisir des visiteurs du zoo : les faire bondir, applaudir, se frotter les mains, rechigner, s'arracher les cheveux, crever de trouille ou s'épanouir comme des bébés dans les bras de leur mère.

Le couple paraît réaliser des affaires d'or. Cela fait partie du plan. Puis la religion s'en mêle. Le téléscripateur leur remet en mémoire que le président des États-Unis a inauguré la Semaine nationale de la prière et que tous doivent se recueillir. La quinzaine boursière précédente a été très mauvaise. Les spéculateurs ont englouti une petite fortune dans l'effondrement du cours de l'huile d'olive. Ils se jettent dans la prière comme des perdus.

Ils sont exaucés. On enregistre une hausse de l'huile d'olive.

Un autre des bouquins de la vitrine est l'histoire d'un homme qui a construit une machine à remonter le temps afin de rendre visite à Jésus. Elle fonctionne et il fait la connaissance d'un Jésus âgé de douze ans. L'enfant apprend de son père le métier de charpentier.

Deux soldats romains pénètrent dans l'atelier avec le plan sur papyrus d'un dispositif qu'ils exigent pour le lendemain à l'aube. C'est une croix qui doit servir à l'exécution d'un agitateur.

Jésus et son père l'assemblent. Ils sont bien contents de la commande. Et le trublion est cloué dessus.

C'est la vie.

La librairie est dirigée par des caricatures de quintuplés, cinq petits individus chauves qui mâchouillent des cigares éteints dégoulinants de salive. Ils ne rient jamais et chacun est perché sur un tabouret. Ils font de l'or avec un bordel de papier et celluloïd. Ils ne bandent pas. Billy Pèlerin non plus. Mais tous les clients s'en paient une bonne tranche. C'est un magasin grotesque où tout n'est qu'amour et moutards.

Par moments, les vendeurs recommandent à quelqu'un d'acheter ou de disparaître, au lieu de zyeuter ou de tout tripoter. Certains acheteurs en détaillaient d'autres plus qu'ils ne s'intéressaient à la littérature.

Un des libraires accoste Billy, souligne que les trucs valables sont au fond, que les livres dont Billy s'est emparé composent un étalage factice.

— Ce machin-là n'est pas ce qu'il vous faut, nom de Dieu ! Votre affaire est là-bas.

Billy s'enfonce légèrement, pas assez pour atteindre le quartier réservé. Il bouge par politesse, l'esprit absent, sans lâcher le Kilgore Trout, celui de Jésus et la machine à remonter le temps.

Si le personnage se transporte jusqu'aux temps bibliques, c'est pour éclaircir un point bien particulier : Jésus est-il ou non mort sur la croix, ou bien l'a-t-on décloué encore vivant, bien décidé à vivre ? Le héros se munit d'un stéthoscope.

Billy saute directement à la fin du livre, là où notre curieux se faufile parmi ceux qui descendent Jésus de la croix. Le voyageur dans le temps finit premier en haut de l'échelle, en costume d'époque, se penche très près de Jésus pour qu'on ne distingue pas le stéthoscope, écoute.

Pas un son dans la poitrine décharnée. Le fils de Dieu est bel et bien mort.

C'est la vie.



Lance Corwin, c'est son nom, se débrouille pour mesurer Jésus mais ne réussit pas à le peser. Jésus faisait exactement un mètre soixante-trois et demi.

Un autre vendeur fond sur Billy, voudrait bien savoir s'il se décide ou non à acheter le livre ; Billy, plein de politesse, assure que oui. Sur le rayon placé derrière son dos s'alignent des éditions à bon marché traitant des exercices bucco-génitaux de l'Égypte antique jusqu'à nos jours et le vendeur s' imagine que Billy se passionne pour l'une d'elles. Il sursaute à la vue du roman. Il sacre :

— Doux Jésus, où avez-vous déniché ça ? Et n'a de cesse d'avoir alerté ses collègues qu'un pervers s'est mis en tête d'acquérir un truc de la vitrine factice. Les autres sont déjà au courant. Ils n'ont pas quitté Billy des yeux.

La caisse enregistreuse où Billy attend sa monnaie est près d'une corbeille de vieux magazines licencieux. Mine de rien, Billy jette un regard, déchiffre ce titre sur une des couvertures : *Qu'est-il réellement advenu de Montana Patachon ?*

Billy ne peut résister à la revue. Bien entendu, il n'ignore pas où Montana Patachon se trouve maintenant. Elle est là-haut à Tralfamadore, à élever le bébé, mais la feuille de chou, *Les Minettes de minuit*, maintient qu'elle arbore une pelisse de ciment par trente pieds de fond dans la baie de San Pedro.

C'est la vie.

Billy s'amuse beaucoup. Le torchon dont l'ambition est de mettre en appétit des hommes solitaires, organise le récit de façon à intercaler des photos tirées de films cochons que Montana a tournés dans son adolescence. Billy ne les épluche pas de très près. Elles sont floues, un mélange de suie et de craie. Ça pourrait être n'importe qui.

Une fois de plus, on conseille à Billy l'arrière-boutique et cette fois il s'incline. Un marin blasé délaisse une visionneuse tandis que le film se déroule encore. Billy colle son œil, distingue Montana Patachon seule sur un lit, en train d'éplucher une banane. L'image s'évanouit. Billy n'est pas emballé à l'idée de voir la suite et un assistant le tanne pour qu'il vienne admirer

quelque chose de vraiment corsé qu'on garde sous le comptoir pour les vrais connaisseurs.

Billy ressent une vague curiosité quant à ce qu'on peut bien dissimuler dans un tel endroit. Avec un sourire graveleux, l'autre le lui montre. C'est la photo d'une femme et d'un poney Shetland. Ils essayent de s'accoupler entre deux colonnes doriques, devant des portières de velours frangées de glands.

Billy n'est pas apparu sur le petit écran à New York ce soir-là, mais il a eu plus de chance avec une émission de radio. Il y avait un émetteur tout proche de l'hôtel de Billy. Il a reconnu les initiales d'une chaîne au-dessus de la porte d'un immeuble de bureaux et il est entré. L'ascenseur automatique l'a déposé devant le studio et il s'est mêlé à des gens qui patientaient. C'était des critiques littéraires qui ont pris Billy pour un des leurs. Ils étaient là pour débattre la question de la mort ou de la survie du roman. C'est la vie.

Billy prend place avec le groupe autour d'une table de chêne blond, face à un micro pour lui tout seul. Le producteur lui fait décliner son nom et celui de son journal. Billy prétend être envoyé par *La Gazette d'Ilium*.

Il est tendu et euphorique.

— Si jamais vous passez par Cody, dans le Wyoming, s'exhorte-t-il tout bas, demandez Bob l'Enragé.

Billy lève la main dès que la discussion s'engage, mais on ne fait pas immédiatement appel à lui. D'autres le gagnent de vitesse. Quelqu'un avance que c'est le moment d'enterrer le roman depuis qu'un auteur virginien, cent ans après Appomattox, a publié *La Case de l'oncle Tom*. Un second fait valoir que les gens ne lisent plus assez bien pour extraire d'un texte imprimé les situations prenantes et que les écrivains en sont réduits à jouer leur petit Norman Mailer, à se métamorphoser sur la place publique en bateleur de leurs œuvres écrites. Le responsable de la session demande à la ronde comment chacun conçoit le rôle du roman dans la société moderne et un participant déclare :

— Il procure des touches de couleur dans les pièces aux murs uniformément blancs.

Le suivant propose :

— Il enseigne aux femmes des jeunes cadres quels objets acquérir en priorité et comment se conduire dans un restaurant français.

Puis c'est à Billy de parler. Le voilà embarqué dans des chroniques de soucoupes volantes, de Montana Patachon et le reste, de sa voix si parfaitement étudiée.

On le pousse doucement hors du studio pendant la minute publicitaire. Il réintègre son hôtel, met en marche les « Doigts de Fée » branchés sur son lit et s'endort. Le temps le reconduit complaisamment jusqu'à Tralfamadore.

— En route une fois de plus ? le taquinait Montana.

Le dôme baignait dans une nuit artificielle. Elle donnait le sein à leur enfant.

— Hein ?

— Tu arpentés encore le temps. Je m'en aperçois toujours.

— Hum.

— Où as-tu atterri ce coup-ci ? Ce n'était pas la guerre. Ça aussi je le sais.

— New York.

— La Grosse Pomme.

— Hein ?

— C'est comme ça qu'on surnommait New York autrefois.

— Ah.

— Tu es allé au spectacle ? Pièces, films ?

— Non. J'ai fait le tour de Times Square et j'ai acheté un bouquin de Kilgore Trout.

— Veinard !

Elle n'éprouvait pas le même enthousiasme que lui pour Kilgore Trout.

Billy a mentionné d'un air détaché qu'il était tombé sur une séquence d'un des films paillards où elle tenait un rôle. Sa réaction a été on ne peut plus naturelle. Très tralfamadorienne et sans complexe :

— Oui, et moi j'ai entendu parler de toi à la guerre, du guignol que tu étais. Et du professeur qu'on a fusillé. Lui aussi a été la vedette d'un film porno avec le peloton d'exécution.

Elle transféra le bébé d'un sein à l'autre, car la structure du moment imposait qu'elle agît ainsi.

Il y eut un instant de silence.

— Ils sont encore à s'amuser avec les pendules, a remarqué Montana, à demi penchée sur le berceau du nourrisson.

Son allusion était provoquée par le fait que leurs geôliers précipitaient les horloges, les ralentissaient, les relançaient tout en épiant la petite famille terrienne au travers du judas.

Une chaîne d'argent pendait au cou de Montana Patachon. Un médaillon lové entre ses deux seins y était accroché et renfermait une photo de son ivrognesse de mère : floue, un mélange de suie et de craie. Ç'aurait pu être n'importe qui. Sur la face externe du médaillon étaient gravés ces mots :



*Que Dieu m'accorde la sérénité  
d'accepter les choses que je  
ne peux changer, le courage  
de transformer celles qui  
s'y prêtent et la sagesse  
de savoir toujours  
les distinguer*

Robert Kennedy dont la maison de vacances est située à quatorze kilomètres de celle où j'habite toute l'année a été atteint d'une balle il y a quarante-huit heures. Il est mort hier soir. C'est la vie.

Martin Luther King a été abattu le mois dernier. Lui aussi est mort. C'est la vie.

Et chaque jour mon gouvernement me communique le décompte des cadavres que l'art militaire fait fleurir au Vietnam. C'est la vie.

Mon père s'est éteint, ça fait des années maintenant, de mort naturelle. C'est la vie. C'était un brave homme. Et un mordu des armes à feu. Il m'a légué ses pistolets. Qu'ils rouillent en paix.

Sur Tralfamadore, à en croire Billy Pèlerin, on ne se préoccupe guère de Jésus-Christ. Le personnage terrien avec lequel les Tralfamadoriens ont le plus d'affinités, toujours selon lui, est Charles Darwin ; après tout, il a révélé que ceux qui trépassent empruntent la filière normale, que la dépouille funèbre représente un progrès. C'est la vie.

La même idée domine *Le Grand Panneau* de Kilgore Trout. Les habitants de la soucoupe volante qui s'emparent du héros de Trout se documentent auprès de lui sur Darwin. Et sur le golf.

Je ne vais certainement pas pleurer de joie pour peu que les révélations des Tralfamadoriens à Billy constituent la vérité et que nous vivions tous à jamais, même en ayant parfois l'air fort

défunt. Enfin, si je dois tuer l'éternité à rendre visite à tel ou tel moment, ça me fait plaisir que pas mal d'entre eux aient du bon.

L'un des plus agréables, récemment, se place pendant mon voyage à Dresde avec mon vieux copain de guerre O'Hare.

Nous sommes montés dans un avion des lignes aériennes hongroises à Berlin-Est. Le pilote avait une moustache en guidon de bicyclette. Il ressemblait à Adolphe Menjou. Il fumait un cigare cubain tandis qu'on remplissait les réservoirs. Au décollage, personne n'a insisté pour que nous attachions les ceintures.

Quand nous avons pris de l'altitude, un jeune steward nous a servi du pain de seigle, du beurre et du saucisson, du fromage et du vin blanc. Pas moyen d'abaisser le plateau vissé face à mon siège. Le steward a fouillé dans la cabine de pilotage, est revenu avec un ouvre-boîtes. Il s'en est servi pour décoincer le plateau.

Le nombre des passagers ne dépassait pas six. Ils parlaient toutes sortes de langues. Eux aussi s'amusait bien. L'Allemagne de l'Est s'étalait au-dessous de nous, tous feux allumés. J'imaginai la chute des bombes sur ces lumières, ces villages, ces villes petites et grandes.

O'Hare et moi-même n'avions jamais espéré rouler sur l'or et voilà que nous étions très à l'aise.

— Si jamais tu passes par Cody, dans le Wyoming, lui ai-je dit paresseusement, demande donc Bob l'Enragé.

O'Hare avait en poche un petit agenda dans lequel étaient imprimés les tarifs postaux, les distances aériennes, l'altitude de sommets connus et autres traits caractéristiques de l'univers. Il cherchait à combien s'élevait la population de Dresde, qui ne figurait pas dans son calepin, quand il a repéré les renseignements suivants qu'il m'a fait lire : *En moyenne il naît 340 000 enfants par jour. Dans le même laps de temps environ 10 000 personnes meurent de faim ou de malnutrition. C'est la vie. De plus, 123 000 meurent d'autres causes. C'est la vie. Ce qui correspond à un gain net de 191 000 vies par vingt-quatre heures. Le Bureau mondial de la population prévoit que la*

*population totale du globe aura doublé et atteindra 7 milliards avant l'an 2000.*

- J'imagine que tous ne parleront que de dignité humaine.
- Sans doute, a admis O'Hare.

Pendant ce temps-là, Billy Pèlerin lui aussi regagnait Dresde, mais pas dans le présent. Il y retournait en 1945, deux jours après l'incendie de la ville. À ce moment-là, Billy et les autres se dirigeaient vers les décombres, encadrés par leurs gardes. J'y étais. O'Hare y était. Nous venions de passer deux nuits dans la grange de l'aubergiste aveugle. C'est là que les autorités nous avaient repêchés. Et donné des directives. Nous devions nous procurer pioches, pelles, pieds-de-biche et brouettes chez nos voisins. Et nous rendre à un endroit bien précis des ruines avec ces outils, prêts à nous mettre au travail.

Les artères principales étaient coupées de barricades. On empêchait les Allemands de les franchir. Ils n'avaient pas le droit d'explorer la Lune.

Des prisonniers de guerre d'origines variées se sont regroupés au lieu indiqué ce matin-là. On avait décidé de commencer à dégager les corps en ce point. Les prisonniers ont empoigné les outils.

Billy a fait équipe avec un Maori capturé à Tobrouk. Il était couleur chocolat. Des tatouages en spirale décoraient son front et ses joues. Billy et le Maori ont enfoncé la pioche dans le gravier inerte et décourageant de la Lune. Le sol était en miettes et les petites avalanches se succédaient.

Des quantités de trous se sont ouverts. Personne ne savait à quoi s'attendre. Beaucoup d'excavations ne menaient à rien d'autre que la route ou des blocs si énormes qu'on ne pouvait les bouger. Il n'y avait pas d'équipement. Ni chevaux, ni mulets, ni bœufs ne venaient à bout du paysage de Lune.

Billy, le Maori et tous les autres, chacun dans son fossé, ont atteint des entrelacs de charpente et de rocs solidifiés de façon fortuite en forme de dôme. Ils ont percé la coupole. C'était vide et noir là-dessous.



Un soldat allemand muni d'une torche électrique s'est enfoncé dans l'obscurité, est resté longtemps invisible. Quand il est remonté, il a annoncé à un gradé perché au bord qu'il y avait des morts par douzaines au fond. Assis sur des bancs. Intacts.

C'est la vie.

L'officier a ordonné d'élargir la brèche et d'y appuyer une échelle afin de procéder à l'extraction des restes. C'est ainsi que fut inaugurée la première mine de cadavres de Dresde.

On se mit à en exploiter des centaines. Au début, elles ne sentaient pas mauvais, c'était comme un musée de cire. Mais les carcasses se sont liquéfiées et ont pourri, dégageant alors une puanteur de roses et de gaz asphyxiant.

C'est la vie.

Le Maori avec qui Billy avait trimé est mort d'emphysème après qu'on l'eut obligé à s'enterrer dans cette pestilence. Il s'est réduit à rien à force de vomir.

C'est la vie.

On a alors inventé une nouvelle technique. On ne hissait plus les dépouilles. Des soldats les brûlaient sur place au lance-flammes. Les soldats se tenaient à l'extérieur, projetaient le feu dans l'abîme.

Au milieu de tout ça, ce pauvre bougre d'Edgar Derby, le professeur, fut attrapé avec une théière ramassée dans les catacombes. Il fut arrêté pour pillage, jugé, fusillé.

C'est la vie.

Le printemps arriva vers cette époque. On ferma les mines de cadavres. Tous les soldats partirent se battre contre les Russes. Dans les banlieues, femmes et enfants creusaient des tranchées pour fusils. Billy et son groupe étaient sous clé dans la grange des faubourgs. Un matin, en se levant, ils s'aperçurent que la porte était ouverte. La Deuxième Guerre mondiale était terminée en Europe.

Billy et ses copains se sont risqués dans la rue ombragée. Les arbres sortaient leurs feuilles. Il ne se passait rien, pas de circulation. Il y avait un seul véhicule, un tombereau abandonné tiré par deux chevaux. Il était vert, en forme de cercueil.

Les oiseaux bavardaient.  
L'un d'eux a dit à Billy Pèlerin :  
— Cui-cui-cui ?